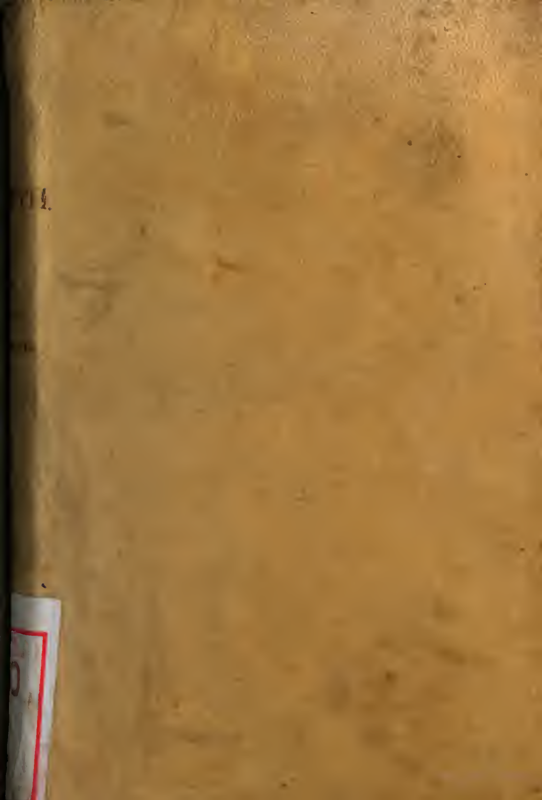


POÉSIE SACRÉE

DES

HÉBREUX.

TOME PREMIER.



LEÇONS

SUR LA

POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX,

PAR M. LOWTH,

PROFESSEUR DE POÉSIE A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD, ENSUITE ARCHIDIACRE DE WINCHESTER, ET SUCCESSIVEMENT ÉVÊQUE DE LIMERICK, DE S. DAVID, D'OXFORD ET DE LONDRES;

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS DU LATIN EN FRANÇOIS.

TOME PREMIER.

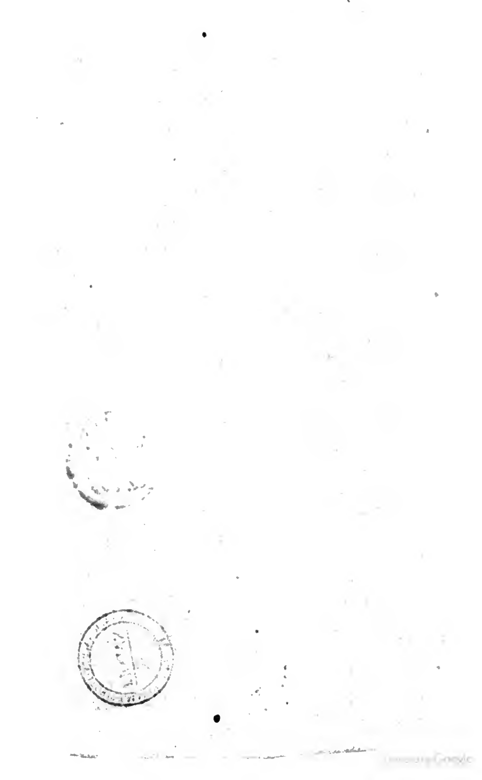




LYON,
IMPRIMERIE DE BALLANCHE.

1812.



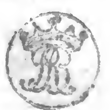


PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

CELUI qui le premier fit connoître avec exactitude à l'Europe les antiquités de l'Inde et sa langue sacrée, qui posséda le mieux et en plus grand nombre les idiomes anciens et modernes de l'Orient, l'illustre fondateur de la société asiatique de Calcutta, M. William Jones, avoit écrit ces mots sur le dernier feuillet d'une Bible trouvée dans sa bibliothèque et conservée dans sa famille :

« J'ai lu avec beaucoup d'attention les saintes » Ecritures, et je pense que ce volume (indé- » pendamment de sa céleste origine) contient » plus d'éloquence, plus de vérités historiques, » plus de morale, plus de richesses poétiques, » en un mot, plus de beautés de tous les genres, » qu'on n'en pourroit recueillir de tous les autres » livres ensemble, dans quelque siècle et dans » quelque langue qu'ils aient été composés. (1) »

(1) Mercure de France, du 23 septembre 1809. Extrait des Mémoires de W. Jones, publiés par lord Teignmouth.



Eloge magnifique sans doute, qui n'aura pourtant rien d'excessif pour ceux qui ont fait une étude sérieuse de nos livres saints, et qui ont cherché à en pénétrer toute l'excellence.

Mais entre les diverses compositions qui forment ce précieux recueil, les monumens que nous ont laissés les poëtes sacrés, offrent des traits si remarquables, et brillent d'un éclat si éblouissant, que la plupart des écrivains qui, par devoir, par occasion ou par goût, se sont occupés des divines Ecritures, n'ont pu s'empêcher de distinguer cette poésie sublime, ni se défendre d'un sentiment d'admiration qu'ils ont cherché à faire passer dans l'ame de leurs lecteurs. C'est ainsi que nous voyons notre grand Bossuet (1), M. l'abbé Fleury (2), D. Calmet (3), M. Rollin (4) et tant d'autres, présenter dans des ouvrages

(1) Préface de son Comment. sur les Pseaumes et le Cant. des cantiques.

(2) Discours sur la Poésie des Hébreux.

(3) Dans plusieurs Dissert. insérées dans son Comment. sur la Bible.

(4) I.er vol. du Traité des Etudes. En 1778, plusieurs années après la publication du livre de M. Lowth, l'Académie de Rouen proposa, pour sujet d'un concours, la question suivante : *Quelles sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux*



dont l'objet étoit tout différent, quelques aperçus sur la Poésie sacrée des Hébreux ; mais ils ne se sont arrêtés que quelques instans à ce beau sujet; ils n'ont fait qu'effleurer en passant une matière si intéressante. La gloire de l'embrasser dans toute son étendue, de l'approfondir, de l'épuiser en quelque sorte, étoit réservée à M. Lowth.

Ce savant apporta à cette noble entreprise tous les talens et toutes les lumières qui étoient nécessaires pour en assurer le succès. Nous ne craignons pas d'être démentis ni accusés d'exagération, lorsque nous avancerons que son livre fournit à tous ceux qui le lisent, une preuve éclatante qu'à une parfaite connoissance des langues anciennes, et particulièrement de l'hébreu, à l'érudition la plus vaste, à des principes littéraires puisés dans les sources les plus pures, dans les écrits d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Longin, notre illustre auteur réunissoit en

---

Livres saints la supériorité sur les livres profanes? Le prix fut accordé à M. Ancillon, pasteur de l'église françoise de Berlin. Son discours fut imprimé dans cette dernière ville, en 1782 (*in*-8.° de 173 pag.); il offre quelques aperçus intéressans sur les écrivains hébreux. M. Herder a aussi mis au jour un Traité sur la Poésie des Hébreux ; ce Traité est peu connu en France ; on assure qu'il est classique en Allemagne.

un degré très-éminent, le jugement le plus droit et le plus sage, une sagacité singulière à l'aide de laquelle il sut découvrir des rapports entre des objets qui, aux yeux d'un observateur ordinaire, auroient paru entièrement dissemblables, une finesse de goût exquise, et sur-tout cet esprit religieux qui, dans l'examen des chefs-d'œuvre des poëtes sacrés, ne lui permit jamais d'oublier qu'ils étoient l'ouvrage, non des hommes, mais de l'inspiration divine. Telle sera, nous n'en doutons pas, l'impression que la lecture du livre de M. Lowth produira dans tous les esprits.

Ce livre, même avant d'être imprimé, mérita à son auteur la réputation la plus brillante et de hautes dignités (1); les Leçons qui le composent

---

(1) Robert Lowth naquit à Winchester, en 1713 (sa naissance est placée en 1710, dans le nouveau Dictionnaire historique de MM. Chaudon et Delandine), et devint successivement professeur de poésie à l'université d'Oxford, archidiacre de Winchester, évêque de Limerick, de St. David, d'Oxford, et enfin de Londres. Mais la douleur que lui causa la mort de ses deux fils l'empêcha d'exercer les fonctions de cette dernière dignité. Outre ses Leçons sur la Poésie sacrée des Hébreux, qui parurent pour la première fois à Oxford, en 1753, il a publié une courte réfutation du système de François Hare, évêque de Chichester, sur la versification des Hébreux, et un discours latin, prononcé en 1751, en l'honneur des bienfaiteurs de

et que M. Lowth faisoit à certaines époques dans l'université d'Oxford, où il étoit professeur de

---

l'université d'Oxford, pour remplir la fondation annuelle faite par M. Nathanaël Crewe, évêque de Durham. Ces deux opuscules se trouvent à la suite des Leçons sur la Poésie sacrée, dans plusieurs éditions. On lui doit encore une traduction angloise du prophète Isaïe, enrichie d'un discours préliminaire et de notes (Londres, 1778, *in*-4.°); une grammaire angloise qui passe pour excellente, et qui a été traduite en françois par M. le chevalier de Sanseuil (Paris, 1783, *in*-12); enfin des poésies latines et anglaises. Pour faire connoître à nos lecteurs le talent poétique de M. Lowth, et les mettre à portée de voir combien il a su profiter des modèles qu'il avoit étudiés avec tant de soin, nous avons conservé dans notre ouvrage tous les morceaux des livres saints qu'il a imités en vers latins; et un de nos amis a bien voulu se charger de traduire de l'anglais, langue que nous ignorons malheureusement, une de ses pièces dont le sujet avoit une parfaite convenance avec le livre que nous traduisons. Elle a pour titre : *La Généalogie de Jésus-Christ représentée sur la fenêtre orientale de la chapelle du collège de Winchester.* On la trouvera à la fin de notre deuxième volume.

Nous ne pouvons résister à l'envie de transmettre ici l'épitaphe en vers latins, qu'il fit pour sa fille Marie. La simplicité de cette épitaphe, le sentiment profond dont elle est empreinte, ce mélange de la douleur paternelle et de l'espérance chrétienne, nous semblent répandre sur ce peu de vers un charme inexprimable et autant de sublime que de pathétique.

Cara vale, ingenio præstans, pietate, pudore,
Et plus quàm natæ nomine cara vale.
Cara Maria vale; adveniet felicius ævum,

Poésie, avoient, dès ce temps-là même, jeté le plus grand éclat. L'historien fameux de la décadence et de la chute de l'Empire Romain qui, dans ses Mémoires (1), se félicite d'avoir assisté à ces Leçons, ne balance pas à leur donner le titre d'*incomparables.* M. Michaëlis, l'un des plus habiles orientalistes du siècle passé, s'empressa, lorsqu'elles parurent, d'en rendre le compte le plus avantageux dans le Journal de Gottingue (2), à la rédaction duquel il participoit; et non content de ce premier soin, il en publia quelque temps après une édition qu'il accompagna de notes et d'additions telles que l'on étoit en droit

---

Quandò iterùm tecum, sim modò dignus, ero.
Cara redi, lætâ tùm dicam voce, paternos,
Eia age, in amplexus cara Maria redi.

M. Lowth termina sa carrière en 1787. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer un ouvrage anglois qui a pour objet sa vie et ses ouvrages, et dont il est fait mention dans l'Esprit des journaux du mois de mars 1788. Il nous auroit mis en état d'offrir à nos lecteurs de plus amples détails sur ce prélat illustre. Voy. l'*Onomastic.* de M. Saxius; le Dictionn. hist. de l'abbé Feller; le nouveau Dict. de Watkins, trad. par M. Lécuy; le Diction. de Chaudon, dern. édit.

(1) Mém. de Gibbon, traduits en franç. par M. Marignié; 2 vol. *in*-8.°

(2) *Relationes de libris novis. Fascicul. X.*

de les attendre de lui. M. Blair, dans ses Leçons de Rhétorique, cite celles de M. Lowth avec les éloges les plus distingués. Le même M. W. Jones, dont nous avons déjà parlé, ne crut pas pouvoir choisir un meilleur modèle pour son Traité de la Poésie asiatique (1). En France, l'auteur du poëme des *Mois* enrichit ses notes de plusieurs imitations latines, fruits de la muse de M. Lowth; et le plus renommé de nos critiques, M. de La Harpe, dans le Discours qu'il a placé à la tête de sa traduction françoise des Pseaumes, s'empresse d'avouer tout ce qu'il doit à notre auteur, pour la connoissance de la Poésie hébraïque, et emprunte de lui une grande partie de ce qu'il en dit. Mais, en même temps, il avance que ce livre a été beaucoup lu : sur ce point, nous oserons n'être pas de son avis; et il nous semble qu'il est bien plus vrai de dire que, si l'on excepte quelques savans et quelques hommes de lettres de profession, peu de personnes en France ont lu le Traité de la Poésie sacrée.

Cet oubli, entièrement indépendant du mérite particulier de l'ouvrage, n'offre, à ce qu'il nous

---

(1) *Poeseos asiaticæ comment. libri sex.*

semble, rien de fort surprenant, et il ne nous paroît pas bien difficile d'en découvrir les causes. Rien de plus naturel que d'attribuer cette indifférence à l'idiome étranger dans lequel il est écrit, à l'obscurité de la matière elle-même, si capable d'arrêter souvent le commun des lecteurs; à l'espèce d'effroi que doit inspirer un livre dont presque toutes les pages sont hérissées d'hébreu et de grec.

Nous nous sommes souvent affligés de ce que tant de motifs sembloient concourir, pour s'opposer à ce qu'un ouvrage si excellent et si utile, fût connu autant qu'il mérite de l'être; et animés du désir d'applanir les difficultés que présente cette lecture, de la rendre facile à tout le monde, sur-tout aux jeunes gens qui, après avoir accordé plusieurs années à l'étude des chefs-d'œuvre anciens et modernes que leur a offerts la littérature profane, doivent souhaiter d'unir à cette connoissance au moins quelques notions sur une poésie d'un ordre supérieur, nous avons consacré les instans de loisir qu'ont pu nous laisser des devoirs impérieux, à en préparer une traduction françoise que nous soumettons aujourd'hui au jugement du public,

Pour remplir les vues que nous venons d'exposer, voici le plan que nous avons cru devoir suivre dans notre travail. Nous avons traduit en entier le texte de M. Lowth, à l'exception de deux ou trois morceaux extrêmement courts, qui ne contiennent que quelques phrases de politesse adressées à ses auditeurs, et qu'il nous a semblé inutile de conserver : nous nous sommes attachés par-tout à l'original avec toute l'exactitude dont nous avons été capables; mais c'est principalement en traduisant les passages nombreux des livres saints que nous avons cru indispensable de nous astreindre à la plus scrupuleuse fidélité. Tout nous en faisoit une loi : la nécessité de rendre dans toute leur force, les raisonnemens de notre auteur qui souvent reposent et sont fondés sur la lettre même du texte sacré; le désir de ne faire perdre à nos lecteurs que le moins possible du caractère original et des beautés intrinsèques de ces compositions ; enfin, le respect que commande à tout le monde l'inspiration céleste qui anima leurs incomparables auteurs. Il nous a même paru nécessaire de joindre en forme de notes la traduction latine de ces passages, soit celle de M. Lowth, soit celle de la Vulgate, soit celle du P. Houbigant que nous avons

suivie quelquefois. Nous avons également traduit toutes les notes de M. Lowth qui avoient un rapport direct avec le sujet ; mais il en est beaucoup d'autres dans lesquelles l'auteur n'a pour objet que la critique du texte hébreu, et le soin de justifier le sens qu'il lui donne ou l'interprétation qu'il préfère. Celles-ci ne peuvent inspirer quelque intérêt qu'aux savans, et ce n'est pas à eux que notre traduction est destinée; le livre de M. Lowth est entre leurs mains, et pour l'entendre, ils n'ont pas besoin de notre secours.

Quant aux notes de M. Michaëlis et aux additions qu'il a faites à l'ouvrage même, nous en avons traduit ou abrégé quelques-unes ; nous en avons omis un plus grand nombre, malgré le mérite distingué de leur auteur ; et des motifs que nous avons regardés comme puissans, nous ont déterminés à ce parti. En effet, beaucoup de ces notes n'ont qu'une relation éloignée avec la Poésie sacrée, et se rapportent plutôt à l'érudition en général ; de telle sorte qu'elles détournent l'attention du sujet principal, et s'écartent du plan de M. Lowth. Certaines ont pour objet la critique et l'interprétation du texte hébreu, et dans celles-ci M. Michaëlis

a très-souvent recours à la langue arabe et aux autres idiomes orientaux. Il est facile de sentir qu'elles ont encore moins de rapport avec la Poésie sacrée, et qu'elles ne peuvent convenir qu'à ceux qui s'appliquent à l'étude de ces langues. Enfin, il en est quelques-unes dans lesquelles, nous ne balançons pas à le dire, il nous a paru contredire sans fondement des opinions respectables, généralement adoptées. On peut, à ce qu'il nous semble, faire usage ici d'une observation pleine de justesse du plus savant de nos orientalistes. « Il est certain, dit-il, que les » opinions théologiques ont une influence né- » cessaire sur la critique sacrée, et que le parti » que l'on embrasse dans les questions qui tiennent » à cette critique, ne peut ni ne doit être indé- » pendant de celui qu'on suit par rapport à la » théologie dogmatique. » (1) Tous ces motifs réunis nous ont décidés à ne joindre à notre traduction qu'un très-petit nombre de notes de M. Michaëlis.

Il ne nous reste plus qu'à réclamer l'indulgence de nos lecteurs, pour un travail qui auroit exigé

(1) Compte rendu par M. S. de S., d'une dissert. lat. de M. Paulus, sur la langue que parloit J. C. Magaz. Encycl. de 1805, t. 1.er

un talent bien supérieur au nôtre, qui étoit semé de nombreuses difficultés, et dans lequel, par conséquent, il nous a été si facile de nous égarer. Nous ne craindrons pas d'avancer que la traduction des ouvrages didactiques de Cicéron nous auroit peut-être coûté moins de peines et moins de soins que celle des Leçons de M. Lowth. En effet, une foule de commentateurs et d'interprêtes ont consacré leurs veilles à l'explication des premiers, de manière qu'il ne reste presque rien dans le texte qui n'ait été éclairci. Il n'en est pas de même des secondes : ici, nous avons été réduits à lutter, seuls et dénués de toute espèce de secours, contre des obstacles qui nous ont souvent arrêtés. Nous avons cherché à les surmonter en redoublant d'application et d'efforts. Nous sommes cependant bien éloignés de l'espoir d'avoir toujours réussi, et c'est pour ces erreurs involontaires que nous demandons de l'indulgence.

Nous venons de retracer la méthode que nous avons cru devoir suivre, en faisant passer dans notre langue un ouvrage dont la traduction nous a semblé pouvoir devenir aussi utile aux lettres qu'à un objet d'un ordre bien plus relevé. En effet, notre savant auteur, en même temps

qu'il présente dans ses Leçons une application non interrompue des principes littéraires les plus purs et les plus exacts, fournit de nouvelles vues pour l'interprétation des livres saints, dissipe des erreurs graves que l'ignorance et la mauvaise foi se sont plu à propager, et nous montre sous leur vrai jour une foule de tableaux qui ont pu offenser la fausse délicatesse de certains esprits, par la seule raison qu'ils s'éloignent de nos opinions et de nos usages. Ce livre est sur-tout propre à venger les saintes Ecritures et leurs divins auteurs, du ridicule qu'ont voulu répandre sur eux des écrivains téméraires autant que mal instruits en ces matières. Sans doute que la divinité de nos livres saints est indépendante des qualités de l'élocution et du mérite littéraire; et la simplicité des historiens sacrés est aussi compatible avec l'inspiration céleste que la sublimité et le pathétique des Prophètes; mais l'Esprit saint en empruntant leur organe pour instruire les hommes, n'a pu s'énoncer d'une manière ridicule. M. Lowth, en indiquant, dans un nombre infini d'endroits, l'origine ou la cause de ces traits singuliers dont on avoit abusé pour se jouer de la crédulité des esprits inattentifs, en démontrant de la manière la plus lumineuse, par des remarques

aussi ingénieuses que savantes, sur les mœurs, les usages et le génie des Hébreux, que ces traits qui nous étonnent, étoient, pour ce peuple, pleins de sens et de raison, dissipera des préjugés trop accrédités, et contribuera à rendre à nos oracles divins tout leur lustre et toute leur gloire.

Enfin, nous tous qui vénérons les saintes Ecritures, comme le dépôt de nos plus chères espérances, et qui devons recueillir avec un soin religieux tout ce qui en manifeste l'intégrité, nous trouverons dans les Leçons sur la Poésie sacrée des Hébreux de nouveaux argumens pour en défendre avec une force invincible l'authenticité. Nous ne citerons qu'un seul exemple en ce genre. Il nous a paru d'une trop grande importance pour que nous n'ayons pas cru devoir le détacher de tout le reste, et le présenter ainsi dans toute son énergie. Des auteurs modernes, incapables de lire une ligne des livres saints dans le texte original, n'ont pas craint d'avancer, dans leur présomptueuse ignorance, que le Pentateuque n'étoit pas l'ouvrage de Moïse; qu'il n'avoit été écrit qu'au retour de la captivité de Babylone, et qu'Esdras en étoit le véritable auteur. Leur système téméraire a déjà été réfuté et mis en poudre par les démonstrations

les plus victorieuses; mais ne rougiront-ils pas en entendant M. Lowth et M. Michaëlis, ces savans si versés dans la connoissance de la langue sainte, si capables d'en apprécier la pureté, l'élégance, les variations, se réunir pour déclarer que le Pentateuque offre le modèle le plus parfait du langage hébraïque; que le siècle de Moïse et de Job fut l'âge d'or de cette langue; que depuis ce siècle jusqu'à la captivité, elle alla toujours en s'altérant; qu'après le retour de Babylone, sa pureté primitive se trouva entièrement corrompue; et qu'attribuer les livres qui portent le nom de Moïse à un écrivain postérieur au rétablissement de Jérusalem, c'est imiter les rêveries du P. Hardouin qui osa prétendre que les productions si achevées du siècle d'Auguste étoient sorties de la plume barbare des écrivains du moyen âge? De ce fait incontestable, ne résulte-t-il pas en faveur de l'authenticité du Pentateuque, une preuve qu'on peut appeler matérielle, et qui est hors de toute réplique?

Puisse le travail que nous avons entrepris, et que nous présentons aujourd'hui au public, contribuer à répandre ces idées remplies de vérité et de sagesse, à guérir des préjugés injustes, et à restituer à des objets dignes de nos plus humbles

respects, tout l'éclat qui leur appartient ! Tel est le but que nous nous sommes proposé en nous y livrant, et nous nous trouverons bien dédommagés de nos soins, lors même que nous ne l'aurions atteint qu'en partie.

DE LA

DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

LEÇON PREMIÈRE,

SERVANT D'INTRODUCTION.

Du but et de l'utilité de la Poésie.

Sommaire. But de la Poésie : instruire en se rendant agréable. Preuves prises des différens genres de poésie ; du Poëme didactique, de l'Épopée, de la Tragédie, etc. Premières vues sur la Poésie sacrée.

On suppose d'ordinaire que la Poésie a en vue, ou de plaire, où d'instruire ; ou bien qu'elle veut produire ces deux effets tout-à-la-fois. Nous préférerions qu'on eût établi en principe, que l'utilité est toujours la fin dernière qu'elle se propose ; que l'agrément est la voie et le moyen dont elle se sert pour y parvenir ; qu'en un mot, elle instruit à l'aide du plaisir. Telle est, en effet, la différence qui semble distinguer le Poëte et le Philosophe. Leur dessein est le même ; mais le moyen dont ils font choix pour l'exécuter

est différent. Tous deux veulent instruire ; mais celui-ci croira avoir parfaitement rempli sa tâche, si ses leçons ont été claires, simples et précises ; celui-là, s'il y a mis de l'agrément, un certain charme, s'il a été orné et élégant. L'un appelle exclusivement du jugement des passions au tribunal de la raison ; l'autre invoque bien le secours de la raison, mais en s'appliquant à ranger en même temps les passions à son parti. L'un nous conduit à la vérité et à la vertu, par le chemin le plus direct et le plus abrégé ; l'autre y mène aussi, mais par une route plus agréable, où il aime à s'arrêter, et dont il se plaît à suivre les détours. Enfin il appartient au Philosophe d'exposer à nos regards cette vérité, cette vertu, avec tant de clarté que nous ne puissions les méconnaître ; le propre du Poëte est de les revêtir d'une parure qui nous les rende aimables, et qui nous engage à nous y attacher.

Nous établissons donc en principe, que la Poésie est principalement utile, en ce qu'elle est agréable ; et s'il semble que nous accordons trop à l'art que nous professons, le Philosophe nous le pardonnera quand nous aurons ajouté que les écrits des Poëtes ne surpassent en utilité ceux des Philosophes, qu'autant qu'ils

l'emportent sur eux en agrément. Et pour n'employer ici que des exemples très-connus, est-il quelqu'un qui puisse croire qu'à Rome, ceux qui parmi les hommes d'un savoir plus étendu, embrassèrent avec ardeur les principes d'Epicure, n'aient plus goûté, n'aient eu plus habituellement dans leurs mains le poëme brillant de Lucrèce, que les écrits de Catius (1), d'Amafanius et d'Epicure lui-même? Qui pourrait penser encore que dans une classe plus grossière, on apporta à l'étude des ouvrages qu'avoient composés sur l'Agriculture le docte Varron ou Columelle, malgré leur élégance, pour ne rien dire de Caton l'Ancien, autant d'ardeur et autant d'application qu'à la lecture du poëme si beau et si achevé de Virgile; sur-tout si l'on se rappelle que ce poëte a égalé en autorité les écrivains les plus estimés,

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

Catius, philosophe épicurien, qui avait écrit quatre livres sur la nature des choses, et sur le souverain bien. Horace l'a mis en scène dans la 4.e de ses Satyres, liv. 2.e

Amafanius ou Amafinius, philosophe de la même secte, qui publia en latin un traité complet de la doctrine d'Epicure, et par-là contribua beaucoup à la répandre et à lui gagner des partisans. Il était très-ancien, et vivait avant le poëte Lucrèce.

Voyez Cicér. Tuscul. IV, 5; et Quest. Acad. I, 1, 2.

comme il a surpassé les plus élégans, par la douceur inexprimable de ses vers (1)? Manilius, au contraire, que l'on compte avec raison, et d'après son propre témoignage, parmi les écrivains qui ont fleuri sous le règne d'Auguste, mais qui a traité le beau sujet de l'Astronomie d'une manière si sèche et si rebutante, que Julius Firmicus, écrivain d'un siècle postérieur, exposant le même sujet en prose, nous cause presqu'autant de plaisir; Manilius pourra obtenir de nous des éloges comme Philosophe et comme Astronome; mais nous lui refuserons absolument le titre de Poëte. Et en

---

(1) NOTE DE M. LOWTH.

Sénèque a beaucoup déprimé l'autorité des Géorgiques de Virgile. « Notre Virgile, dit-il, a été plus attentif à la conve-» nance qu'à la vérité, et a voulu, non instruire les cultivateurs, » mais procurer du plaisir à ses lecteurs. » (Lettr. 86.e) Columelle, juge plus compétent en cette matière, pense bien autrement de ce poëme. Il cite continuellement les Géorgiques, ne les censurant jamais, et très-souvent les comblant d'éloges. « C'est ce que nous obtiendrons, dit-il, l. IV, par. 4, si nous » ajoutons foi aux paroles du poëte le plus véridique, comme à » celles d'un oracle, lorsqu'il nous dit : *Ventos et varium: etc.* » Employons, dit-il ailleurs, (l. VII, p. 3.) employons souvent » l'autorité de ce poëme divin. » L'époque des semailles du millet est le seul point sur lequel Sénèque ait critiqué Virgile. Mais si l'on est curieux de connaître avec quelle ignorance le Philosophe a cherché querelle au Poëte, on n'a qu'à consulter Colum. II, 9. Plin. Hist. nat. XVIII, 7. Pallad III, 3.

effet, qu'est-ce qu'un Poëte dénué de douceur, dénué de grâces, de tout charme, de tout moyen de plaire ? Quelle utilité, quelle instruction peut-on retirer d'un écrivain dont on a peine à soutenir la lecture? Ainsi donc, quand la Poésie s'applique à parer son élocution d'ornemens plus aimables, et *à y répandre le miel si doux des Muses* (1), son motif et son dessein en cela sont d'attirer de la faveur à ses leçons ; imitant le médecin qui invente des adoucissemens pour ses breuvages dégoûtans, « afin que les lèvres des » enfans, séduites par cette douceur trom- » peuse, avalent sans défiance le noir breu- » vage ; innocent artifice qui rend à leurs » jeunes membres la vigueur et la santé » (2), comme dit élégamment Lucrèce, pour rendre sensible le but de son ouvrage, et comme il pouvoit le dire, avec autant de raison, de la Poésie en général.

---

(1) *Et quasi Musæo dulci contingere melle.*
Lucret. I, v. 946.

(2) *Ut puerorum ætas improvida ludificetur*
Labrorum tenùs, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur.
Id. I.

On s'est servi ici de la traduction de M. de La Grange.

Si à l'égard des écrivains qui font ouvertement profession d'enseigner et d'instruire, nous avouons que leurs leçons sont d'autant plus goûtées, et d'autant plus efficaces, qu'ils savent plaire davantage, nous ferons bien plus facilement le même aveu, au sujet de ceux qui, cachant le dessein d'instruire, n'annoncent au dehors que l'intention de se rendre agréables; qui, en traitant les matières les plus graves, en nous traçant les lois qui doivent régler notre conduite, nos devoirs, nos vertus, déposent la sévérité convenable à des maîtres, et mettent en usage les ornemens les plus recherchés et tout l'attrait du plaisir; qui placent sous nos yeux, comme en un tableau, les actions, les mœurs, les goûts, les passions de l'homme; qui captivent l'ame du lecteur, par la fidélité de l'imitation, l'intérêt de l'action, la douceur des vers, la grâce et la variété des images; le conduisant ainsi au bien sans qu'il s'en aperçoive, et même contre son gré. N'est-ce point là l'effet de la poésie épique? N'est-ce point là ce que nous éprouvons à la lecture d'Homère? Quel est l'homme assez insensible, assez glacé, pour n'être pas pénétré par ce divin génie, d'un plaisir inexprimable; pour n'être pas

ému, frappé d'étonnement, et entraîné par ses inspirations puissantes ? Quel est l'être assez stupide pour ne pas comprendre les belles leçons de morale et de conduite qu'il nous donne, pour ne pas s'y rendre attentif, et pour ne pas les sentir se graver dans son ame en caractères ineffaçables ! La Philosophie pourra bien donner quelques froids préceptes de vertu ; l'Histoire, en offrir quelques modèles inanimés et sans vie : ici c'est la voix même de la vertu qui frappe nos oreilles ; c'est son image vivante qui se présente à nos regards. Non contente de recommander ses préceptes à notre raison, la Poésie les verse, pour ainsi dire, dans notre ame, et les mêle à nos affections mêmes. Ce n'est point assez pour elle de nous montrer des exemples ; il faut encore qu'elle les imprime dans nos cœurs, amollissant la cire par sa chaleur, et la rendant ainsi docile à la main qui doit la façonner. Il n'est donc point d'éloge plus vrai et mieux mérité que celui qu'Horace donne à Homère :

« Homère, dit-il, nous fait connoître ce » qui est beau, et ce qui est honteux ; ce qui » est utile, et ce qui ne l'est pas, bien plus

» amplement et bien plus efficacement que
» Chrysippe et que Crantor. » (1)

Bien plus amplement, parce que laissant à l'écart d'arides formules de divisions et de définitions, il nous présente une peinture si exacte et si parfaite des mœurs et des passions humaines, un tableau si fidèle de la vie, en une suite d'exemples de tout genre, que celui qui, des leçons des Philosophes passe à la lecture de ce Poëte, éprouve le même sentiment que si d'une étroite prison il étoit transporté tout-à-coup au sein d'une campagne vaste et riante : *bien plus efficacement*, parce que dédaignant de n'offrir que des préceptes et des maximes toutes nues, par le charme de ses vers, la beauté des images, l'intérêt de l'action, la vérité de l'imitation, il attire, frappe, séduit, étonne l'ame du lecteur, le dispose aux affections honnêtes, et le pénètre, pour ainsi dire, de l'esprit même de la vertu.

Si de l'Epopée nous passons à la Tragédie, à laquelle, entre tous les genres de poésie,

---

(1) *Qui quid sit pulchrum, quid turpè, quid utilè, quid non,*
Pleniùs ac meliùs Chrysippo et Crantore dicit.
Horat. Ep. I, 2, v. 2 et 3.

Aristote assigne le premier rang, à cause de l'exactitude, et sur-tout de la puissance de son imitation, il nous sera plus facile encore de démontrer que la Poésie surpasse la Philosophie en utilité, parce qu'elle l'emporte sur elle en agrément. La Tragédie, en effet, est-elle autre chose que la Philosophie elle même produite sur la scène, où, conservant tous les avantages qui lui sont propres, et sans rien perdre de sa gravité, elle s'agrandit et devient plus belle, à l'aide de secours étrangers? Quel point de morale les Tragiques Grecs ont-ils laissé, sans le traiter et l'embellir? Sur quel devoir de la vie, sur quelle partie de l'art de gouverner, sur quel moyen de régler les passions, de donner du lustre à la vertu, n'ont-ils pas prodigué des leçons aussi savantes que variées? Que n'ont point fait Eschyle, poëte et philosophe pythagoricien tout ensemble; Sophocle et Euripide, tous les deux illustres par leur sagesse; le dernier, disciple d'Anaxagore et de Socrate, et connu parmi ses concitoyens, par le titre de *philosophe scénique?* C'est ainsi que ces grands hommes surent allier le talent de la poésie avec les connaissances philosophiques; et que nul encore n'a pu porter

la Poésie à son point le plus sublime, s'il n'a posé auparavant les fondemens de son édifice au sein de la Philosophie.

Si l'on nous objectoit que plusieurs ont excellé dans ce genre de poésie, sans avoir été comptés parmi les philosophes, et sans avoir été plus instruits dans les lettres que le commun des hommes, nous répondrions qu'uniquement occupés de la réalité des choses, nous nous mettons peu en peine des opinions vulgaires et des mots; que celui qui, par la force seule de son génie, est parvenu à acquérir une connaîssance exacte de la nature de l'homme, de toute l'énergie de ses facultés, des causes qui peuvent exciter ou arrêter les émotions de l'ame; qui sait non-seulement développer, à l'aide de la parole, en quoi consistent ces mouvemens de l'ame, mais qui sait encore les peindre et les figurer sous nos yeux, les produire, les diriger, les animer, les modérer; que celui-là, dis-je, quoique privé du secours des méthodes, n'en mérite pas moins le nom d'excellent philosophe. Ainsi nous pensons que la passion de la jalousie, ses causes, ses accessoires, ses progrès, ses effets ont été retracés par notre Shakespear, dans une de

ses tragédies, avec plus d'étendue, de finesse, d'exactitude et de vérité, que dans toutes les disputes engagées par les philosophes sur le même sujet.

Or, si la Tragédie est si philosophique; si elle ajoute tant d'agrément à l'effet et à la gravité de la morale; si elle sait si bien parer celle-ci de ses grâces propres, du charme de l'harmonie, de l'attrait des fictions, de l'exactitude de l'imitation, de la vraisemblance de l'action, en conclurons-nous que la Philosophie, vaincue par la Poésie, lui cède le prix de l'utilité; ou plutôt ne faudra-t-il pas avouer que la première est redevable à l'autre du plus grand des bienfaits, et qu'elle emprunte avec un extrême avantage, son secours et sa recommandation pour atteindre le but d'utilité qu'elle se propose?

En voyant l'imitation et la fiction douées de tant de puissance et de force, on pourroit croire que l'autorité de la vérité sera encore plus grande, et qu'en conséquence, nous devons préférer les leçons de l'Histoire à celles de la Poésie. Mais il en est autrement: l'Histoire, en effet, est renfermée dans des limites trop étroites, et soumise à des lois trop sévères. Chargée de transmettre les

évènemens passés, elle en suit fidèlement la progression : il faut qu'elle nous retrace ce qui est arrivé, et non ce qui a pu ou dû arriver ; et qu'elle aille, non où l'appelle l'à-propos de la leçon ou la vraisemblance, mais où l'entraîne la force et la nécessité. L'Histoire s'occupe d'objets et de personnages déterminés ; ceux de la Poésie, au contraire, sont généraux et indéfinis : la première recherche avec incertitude les causes des évènemens; la seconde nous les développe avec clarté et assurance : celle-là poursuit au hasard l'image brillante de la vérité ; celle-ci en contemple sans voile la forme simple et pure : l'une achève la course qui lui est prescrite, en suivant une route déterminée ; l'autre jouit en liberté de toute l'étendue de l'espace ; l'une enfin est esclave de son sujet, et l'autre le maîtrise. C'est aussi pour cela qu'Aristote prononce que *la Tragédie est plus philosophique et plus instructive que l'Histoire* (1). Et notre Bacon, qui, pour le génie, ne le cède en aucune manière au Philosophe grec, n'est pas d'une opinion différente. L'importance du sujet et l'autorité de ce grand

(1) Poët. c. IX, p. 1, traduct. de Batteux.

homme, nous engagent à rapporter ses propres paroles.

« Le monde sensible, dit-il, étant au-
» dessous de la dignité de l'ame raisonnable,
» la Poésie semble accorder à la nature
» humaine ce que l'Histoire lui refuse, et
» satisfaire au moins l'esprit par l'ombre
» des choses, lorsqu'il ne peut jouir de la
» réalité. Si l'on veut, en effet, porter
» sur ce point un regard plus attentif, la
» Poésie nous fournira une preuve solide
» de cette vérité; que l'esprit de l'homme
» se plaît à une grandeur plus haute, à un
» ordre plus parfait, à une variété plus
» riche, que ceux que, depuis sa chute,
» peut lui offrir la nature. C'est pourquoi les
» faits et les évènemens qui forment la
» matière des récits historiques n'étant pas
» d'une grandeur capable de satisfaire le
» cœur de l'homme, sur-le-champ la Poésie
» vient à son secours, et invente pour lui
» des faits plus héroïques. Tandis que l'His-
» toire raconte le succès des évènemens,
» sans égard pour les vertus et les vices,
» la Poésie la corrige, et règle le sort des
» hommes et les résultats de leurs actions,
» suivant leur mérite, et d'après la loi de

» Némésis (1). Pendant que la première en-
» gendre l'ennui par la trivialité et l'uniformité
» de ses tableaux, l'autre délasse l'esprit en
» célébrant des évènemens inattendus, variés
» et pleins de vicissitudes. Aussi est-elle de la
» plus grande utilité, pour agrandir l'ame et
» maintenir les mœurs. C'est donc avec justice
» qu'on a supposé qu'elle participoit en quel-
» que sorte de la Divinité, parce qu'en effet,

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

Bacon parle ici, non de la déesse de la vengeance, ordinairement désignée par le nom de Némésis, mais d'une divinité plus puissante, à laquelle les anciens donnoient aussi le même nom. Celle-ci étoit la déesse de la *juste mesure et de la modération;* elle veilloit sur les actions des mortels, en recherchoit les motifs secrets, et s'attachoit à réprimer, par une punition sévère, l'orgueil de ceux que de trop grands avantages, une beauté trop remarquable, etc. faisoient sortir des bornes de la condition humaine. C'est sous ces traits qu'elle est représentée dans un hymne grec que citent les Mém. de l'Acad. des Inscrip. et Bell. Lett. t. V, p. 187, et les Analect. de M. Brunck, t. II, p. 292. Si cette divinité devint aussi celle de la vengeance, c'est que sans donte les hommes précipités dans le malheur, ne manquèrent pas d'attribuer leur chute, à l'envie et au ressentiment de la déesse. De-là la double étymologie donnée à son nom, que les uns ont fait venir du mot grec *νέμειν*, *distribuer*, et les antres, de *νεμεσᾷν*, *s'indigner.* (Voyez, dans le recueil intitulé : Conservatoire des arts et des sciences, t. VI, p. 358, une dissestation de M. Herder, qui porte pour titre : *Némésis, symbole moral des anciens.*)

» elle élève l'ame, et l'emporte dans les régions » supérieures, en disposant l'apparence des » choses, suivant le désir de notre cœur, et » non en soumettant celui-ci aux choses, » comme font la raison et l'histoire. » (1)

Cette élévation de sentimens, cette participation de la Divinité, cette utilité pour la direction des mœurs, ne sont pas tellement propres à l'Epopée, de laquelle seule Bacon parle ici, qu'il faille regarder ces avantages comme entièrement étrangers aux autres genres de poésie. Il en est plusieurs qui en partagent la gloire avec elle. L'Ode sur-tout y a des droits : l'Ode qui

Dans un esprit mortel allume un feu divin (2);

et qui, quoique inférieure pour tout le reste, aux autres compositions poétiques, ne le cède à aucune pour la force, la véhémence, le feu, et souvent même pour la gravité et la sévérité. Sa marche est différente de celle de l'Epopée ; mais son effet est peut-être le même. L'Epopée se dirige vers son but avec

---

(1) Bacon, *De Augm. scient.*

(2) *Ingentes animos angusto in pectore versans.*
Virg. Georg. IV, v. 83.

plus de lenteur, de sagesse, de circonspection, et par-là même avec plus d'assurance. Peu à peu elle s'insinue, pénètre, émeut, charme l'esprit, quelquefois s'élançant avec impétuosité, quelquefois revenant sur ses pas. Elle fait une douce violence au lecteur, qu'elle égare dans un agréable labyrinthe d'évènemens, et est redevable de son effet à sa noblesse, et sur-tout à son étendue. L'Ode, au contraire, frappe, étonne, atteint le but d'un seul coup, et, en un instant, se rend maîtresse de nos cœurs. L'une est pareille à la flamme qui, animée par le vent, s'étend insensiblement, et finit par tout embraser : l'autre, telle que la foudre, éclate tout à coup, » tombe, se relève portant au loin le ravage, » et rassemble ses feux épars. » (1)

Nous reconnoîtrons toute la puissance de ce genre de poésie, pour maintenir l'ordre public et les bonnes mœurs, sur-tout pour exciter et nourrir cette élévation généreuse de l'ame et des sentimens, qui constitue essentiellement la vertu, si nous rappelons

---

(1) ..... *Magnamque cadens, magnamque revertens*
Dat stragem latè, sparsosque recolligit ignes.
Luc. Phars. I, v. 156.

les

les monumens de la Grèce à notre souvenir. Arrêtons-nous aux poésies de Pindare. Quoiqu'elles ne tinssent pas le premier rang dans le genre lyrique, par je ne sais quelle fatalité, ce sont presque les seules odes grecques qui soient parvenues jusqu'à nous. Or, de quels sentimens ne devoit pas être animé un Grec qui, souvent, les chantoit lui-même, ou qui les entendoit répéter de toutes parts ? Car ces compositions ne charmoient pas seulement l'oreille des savans et des hommes d'un goût délicat ; mais elles étoient encore journellement dans la bouche du peuple. Lors donc qu'il voyoit les héros de son pays, ses ancêtres, placés au rang des dieux ; les diverses contrées, les villes, l'origine des différens peuples, célébrées si souvent et avec tant de pompe et de magnificence, ne devoit-il pas sentir son cœur enflammé de la passion de la gloire, du désir d'égaler ces hommes illustres, d'un amour pour sa patrie, excessif peut-être, mais toujours louable et utile ? Enfin, appellerons-nous élévation d'ame, ou orgueil et arrogance, ce sentiment qui lui inspiroit le plus profond mépris pour tout ce qui n'étoit pas Grec ? Ou plutôt de quelle majesté, et de quel surcroît de gloire ne furent

pas redevables aux chants de la Poésie, ces jeux solennels qui entretenoient si bien le courage militaire chez les Grecs (1); et le stade d'Olympie pouvoit-il offrir aux combattans une récompense plus éclatante, qu'un éloge tracé par Pindare ou Stésichore? Combien il seroit à souhaiter que le temps ne nous eût pas envié les compositions de ce dernier, dont tous les anciens ont vanté la noblesse et la véhémence, et que Denys d'Halicarnasse place au-dessus de tous ses rivaux, pour avoir fait choix constamment de sujets grands et brillans, et avoir conservé avec une admirable fidélité les mœurs et la dignité des personnages (2)? Le même écrivain attribue à Alcée le mérite d'avoir consacré ses chants aux sujets politiques (3). Quel génie que cet Alcée! Quel citoyen courageux! quel généreux défenseur de l'état et des lois! quel ardent ennemi de la tyrannie! Il voua également son épée et sa lyre au soutien de la liberté et de sa patrie: sa muse menaçante, dont les chants voloient

---

(1) Voyez la dissertation savante de M. Gilbert West, sur les Jeux Olymp. sect. 17.e

(2) T. II, p. 123, édit. Huds.

(3) *Ibid.*

de bouche en bouche, étoit non-seulement pour sa ville natale, mais pour la Grèce entière, un secours toujours prêt et toujours assuré contre les efforts des mauvais citoyens. En effet, un genre de poésie si énergique et si véhément, employé par un tel génie, devoit avoir l'ascendant le plus puissant sur les ames, pour les élever aux sentimens vertueux, pour les détourner de toute action coupable, et sur-tout pour y nourrir cette vigueur, cette dignité généreuse qui est tout-à-la-fois et l'effet et l'appui de la liberté. Devoit-on craindre que quelqu'un osât rétablir à Athènes la tyrannie des Pisistratides, pendant que dans les festins, dans les places publiques, les derniers du peuple répétoient tous les jours l'hymne suivant, composé par Callistrate, qui nous est inconnu d'ailleurs, mais qui ne pouvoit être qu'un poëte plein de génie, et un excellent citoyen ?

« Parmi des branches de myrte, je porterai » une épée, de même qu'Harmodius et » Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran, » et qu'ils rétablirent l'*Isonomie* (1) dans » Athènes.

(1) Ce mot signifie *égale distribution de la justice*. L'Isonomie faisoit le fondement des lois que Solon avoit données à Athènes.

» Heureux Harmodius, non, tu n'es pas » encore mort; on dit que tu es dans les îles » des bienheureux, avec Achille aux pieds » légers, et Diomède, fils de Tydée.

» Parmi des branches de myrte, je porterai » mon épée, de même qu'Harmodius et » Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran » Hipparque, dans la fête des Panathénées.

» Votre gloire ne périra jamais, heureux » Harmodius et Aristogiton, parce que vous » avez tué le tyran, et rétabli l'*Isonomie* » dans Athènes. » (1)

---

(1) Εν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω,
ὥσπερ Αρμόδιος κ' Αριστογείτων,
ὅτε τὸν τύραννον κτανέτην,
ἰσονόμους τ' Αθήνας ἐποιησάτην.
Φίλταθ' Αρμόδι', οὔ τί που τέθνηκας.
νήσοις δ' ἐν μακάρων σε φασὶν εἶναι,
ἵνα περ ποδώκης Αχιλεὺς,
Τυδείδην τε φασὶν Διομήδεα.
Εν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω,
ὥσπερ Αρμόδιος κ' Αριστογείτων,
ὅτ' Αθηναίης ἐν θυσίαις
ἄνδρα τύραννον Ιππαρχον ἐκαινέτην.
Αἰεὶ σφῶν κλέος ἔσσεται κατ' αἶαν,
φίλταθ' Αρμόδιε κ' Αριστόγειτον,
ὅτι τὸν τύραννον κτάνετον
ἰσονόμους τ' Αθήνας ἐποιήσατον.
Call. in Analect. Brunck, tom. I, pag. 155.

Si, après les ides fameuses de mars, l'un des meurtriers du tyran avoit répandu parmi le peuple, et dans les rues de Rome, quelque

---

NOTE DE M. LOWTH SUR L'HYMNE PRÉCÉDENT.

Athèn. l. XV. Quelques-uns ont attribué ce chant à Alcée, mais l'ordre des temps s'y oppose; car Alcée fleurissoit environ quatre-vingts ans avant le meurtre d'Hipparque. Le nom de son véritable auteur a été sauvé de l'oubli par Hésychius, qui dit : « *Chant* » *d'Harmodius*. On appeloit ainsi le chant composé par Callistrate, » en l'honneur d'Harmodius. » Il étoit si fameux à Athènes qu'on avoit coutume de le chanter dans tous les repas. Aristophane en fait mention dans plusieurs endroits de ses comédies. (Voy. les Acharn. v. 977 et 1092, Lysist. v. 633.

On voit, par le poëme même, que les conjurés, lorsqu'ils attaquèrent Hipparque, avoient caché leurs armes sous les branches de myrte qu'on étoit dans l'usage de porter à la fête des Panathénées. Le même fait est attesté par le scholiaste d'Aristophane. Peut-être est-ce de-là que prit naissance la coutume de tenir un rameau de myrte, lorsqu'on chantoit dans les repas cette sorte de chant nommé *Scolion*.

ADDITION DU TRADUCTEUR.

La traduction qu'on lit ici est du savant M. Larcher; elle se trouve dans les notes qui accompagnent son excellente traduction d'Hérodote. Il y joint une réflexion que nous croyons devoir aussi lui emprunter, et qui servira à rectifier le jugement que M. Lowth porte de l'action d'Harmodius et d'Aristogiton. « Cette action, dit M. Larcher, fut aux yeux du peuple d'Athènes, » un acte héroïque qu'il ne cessa de chanter et de célébrer dans » l'ivresse de sa passion. Mais nous qui faisons profession de » mœurs plus douces, nous envisageons avec horreur cette » action, et nous la regardons comme un attentat odieux, que » proscrivent également les lois divines et humaines. » (Voyez tom. IV, pag. 242 et 249, édit. de 1802.)

poëme semblable, c'en étoit fait du parti et de la domination des Césars ; et l'hymne seul d'Harmodius auroit eu plus de pouvoir que toutes les Philippiques de Cicéron.

Il est d'autres genres de poésie qui n'employant d'ordinaire auprès de nous que la douceur et la familiarité, savent cependant revêtir quelquefois un caractère plus grave. Telle est l'Elégie, non celle qui n'a pour objet que de vaines amours, mais celle qui étoit cultivée par les anciens ; sorte de poésie pleine de sagesse et de sévérité, qui fournit des leçons pour la conduite de la vie, la direction des mœurs, l'administration des états et la pratique de la vertu. Pour ne pas faire ici la nomenclature d'une foule d'écrivains dont il ne nous est resté aucun fragment sur lequel nous puissions juger de leur mérite, nous ne rappellerons que Solon, citoyen vertueux, législateur sage, et poëte excellent, qui avoit recours à son talent poétique, dans toutes les occasions où l'administration de la République lui présentoit quelque difficulté (1). Faut-il venger les lois, reprocher aux citoyens leur licence ou leur lâcheté, exciter leur courage,

(1) Voy. Plutar. et Diog. Laer. *in Solon.*

et ranimer dans les cœurs l'amour de la liberté ? Il lance aussitôt au milieu du peuple un poëme énergique, sévère, plein de chaleur et même d'élégance, malgré l'austérité de sa censure.

« Du sein de la nue, descendent et la neige
» et la grêle terrible : le tonnerre suit l'éclair
» étincelant. De la puissance des grands naît
» la ruine des cités; et, par son imprudence,
» le peuple tombe dans les fers d'un mo-
» narque. » (1)

On sait que ce fut uniquement aux poésies de Solon que les Athéniens furent redevables, contre leur propre gré, de la reprise de Salamine. Des défaites multipliées avoient jeté le peuple dans un tel découragement, qu'il avoit décrété la peine de mort contre tout citoyen qui proposeroit de renouveler la guerre et de chercher à rentrer en possession de cette île. Cependant le chant célèbre : *Marchons contre Salamine*, etc. que leur adressa Solon, comme

(1) Ἐκ νεφέλης φέρεται χιόνος μένος, ἠδὲ χαλάζης,
βροντὴ δ' ἐκ λαμπρᾶς γίγνεται ἀστεροπῆς.
. . . .
ἀνδρῶν δ' ἐκ μεγάλων πόλις ὄλλυται· εἰς δὲ μονάρχου
δῆμος ἀϊδρείῃ δουλοσύνην ἔπεσεν.

Sol. in Analect. Brunck, tom. I, pag. 71.

saisi d'un transport de délire, produisit un effet si puissant sur le peuple, que cédant, pour ainsi dire, à une inspiration céleste, il courut aux armes, demanda la guerre, sollicita le combat, et se précipitant sur les ennemis, les tailla en pièces, et remporta la victoire la plus signalée.

Il nous reste quelques fragmens de ce Tyrtée,

Dont les chants belliqueux
Animoient au combat des guerriers généreux. (1)

Ils ont tous pour objet la valeur, l'amour de la patrie, la gloire immortelle des héros morts avec courage dans les combats : exhortations puissantes, capables d'inspirer de l'audace aux plus timides, qui relevèrent le cœur abattu des Lacédémoniens, et qui leur rendirent l'espoir assuré de vaincre. Ce trait est connu et attesté par un grand nombre d'écrivains ; sans quoi, peut-être, bien des esprits le regarderoient comme fabuleux. Quant à nous, il nous paroît aussi fortement démontré par sa nature même, que par le

(1) ... *Mares animos in martia bella*
Versibus exacuit.
Horat. Ars poet. v. 402.

témoignage de l'histoire. Peut-on, en effet, se refuser à croire que tout le feu du courage, que l'intrépidité, la fermeté la plus inébranlable accompagnèrent au sein de la mêlée, des guerriers qui marchoient à l'ennemi, en ordre de bataille, en chantant au son des flûtes, l'hymne suivant ?

« Combattons, brave jeunesse, pour notre » terre natale ; mourons pour nos enfans ; » n'épargnons pas nos vies. Combattez tous, » fermes dans vos rangs : que nul ne donne » l'exemple de la fuite ou de la crainte ; mais » que chacun, s'avançant avec courage, de » ses pieds s'affermissant sur le terrain, et » mordant ses lèvres, balance dans sa droite » la pique redoutable, et agite sur sa tête le » panache effrayant. Que plaçant son pied » contre le pied de l'ennemi, appuyant » bouclier contre bouclier, panache contre » panache, casque contre casque, poitrine » contre poitrine, et le serrant de près, il » saisisse ou l'épée ou la longue pique. Jamais » ne périssent et la gloire éclatante, et le nom » de celui qui, se signalant par sa valeur, a » soutenu l'effort de l'ennemi, a combattu » pour la défense de sa terre natale et de ses » enfans, et est tombé sous les coups rapides

» de Mars. Il descend dans le sein de la terre, » mais il devient immortel. (1) »

Quant à certaines espèces de poésies moins importantes, que nous ne voulons point passer entièrement sous silence, bien des personnes trouveront que nous leur accordons assez, et même trop, en avançant que c'est dans le plaisir qu'elles nous procurent que consiste leur utilité; et peut-être que cette utilité ne

---

(1) θυμῷ γῆς περὶ τῆσδε μαχώμεθα καὶ περὶ παίδων
θνήσκωμεν, ψυχέων μηκέτι φειδόμενοι.
ὦ νέοι, ἀλλὰ μάχεσθε παρ' ἀλλήλοισι μένοντες,
μηδὲ φυγῆς αἰσχρᾶς ἄρχετε, μηδὲ φόβου.
. . . .
ἀλλά τις εὖ διαβὰς μενέτω ποσὶν ἀμφοτέροισι
στηριχθεὶς ἐπὶ γῆς, χεῖλος ὀδοῦσι δακών.
. . . .
δεξιτερῇ δ' ἐν χειρὶ τινασσέτω ὄβριμον ἔγχος,
κινείτω δὲ λόφον δεινὸν ὑπὲρ κεφαλῆς.
. . . .
καὶ πόδα πὰρ ποδὶ θεὶς, καὶ ἐπ' ἀσπίδος ἀσπίδ' ἐρείσας,
ἐν δὲ λόφον τε λόφῳ, καὶ κυνέην κυνέῃ,
καὶ στέρνον στέρνῳ, πεπαλημένος ἀνδρὶ μαχέσθω,
ἢ ξίφεος κώπην, ἢ δόρυ μακρὸν ἑλών.
. . . .
οὐδέποτε κλέος ἐσθλὸν ἀπόλλυται, οὐδ' ὄνομ' αὐτοῦ·
ἀλλ' ὑπὸ γῆς περ ἐὼν γίνεται ἀθάνατος,
ὅν τιν' ἀριστεύοντα, μένοντά τε, μαρνάμενόν τε
γῆς πέρι καὶ παίδων, θοῦρος Ἄρης ὀλέσῃ.

Tyrt. in Analect. Brunck, t. I, p. 48, 49, 50 et 51.

paroîtra point à dédaigner, quand on se rappellera que la frivolité même de ces genres assure à nos esprits fatigués de la recherche pénible de la vérité, les moyens de respirer de leurs travaux; que par-là leurs ressorts se relâchent après une contention violente; que leurs forces épuisées se réparent, et qu'ils retrouvent toute leur première vigueur dans le seul changement et dans la seule variété d'occupations. Ici, nous pouvons nous étayer de l'exemple et de l'autorité des personnages les plus graves; de Solon, de Platon, d'Aristote, chez les Grecs; et chez les Romains, de Scipion, de Lélius, de Jules César, d'Auguste, de Varron, de Brutus, qui se plurent à allier les douceurs de la Poésie avec les occupations les plus importantes et les études les plus austères. La nature semble avoir veillé à nos intérêts avec la sollicitude la plus attentive. Elle nous incite avec force à la connoissance de la vérité qui est si loin de nous, et que nous ne pouvons atteindre que par les plus pénibles efforts : mais en même temps, elle a imaginé et préparé pour nous des délassemens auxquels notre esprit fatigué pût recourir par intervalles, au sein desquels il trouvât le repos, et un soulagement à sa lassitude.

N'oublions pas encore, que pendant que la Poésie nous offre un moyen de nous délasser de nos travaux, elle nous procure en même temps d'autres avantages pour la culture des lettres. Le premier devoir de l'écrivain doit être sans doute de se former, dans sa pensée, une idée claire des objets et de leurs rapports; le second; de développer ses conceptions par le discours, non-seulement avec netteté, mais encore d'une manière ornée. Nous sommes tous trop délicats pour nous contenter d'une exposition sèche et nue des vérités, même les plus importantes. Il faut emprunter de l'art, certains assaisonnemens pour triompher de ces dégoûts. Il faut répandre des fleurs sur l'élocution, donner de l'éclat aux pensées; enfin il faut pourvoir au plaisir de l'oreille, par le nombre et l'harmonie. Quoique l'emploi que les poëtes font de ces ornemens soit bien différent de celui qu'en font les autres écrivains, quiconque cependant aura consacré quelques instans et quelques soins à l'étude et à l'imitation des poëtes, éprouvera que cet exercice forme et polit l'esprit, accroît ses forces et sa vivacité, et que le style, par ce commerce et cette familiarité avec la Poésie, contracte quelque

ressemblance avec elle. C'est ainsi que ceux qui se sont appliqués à la danse, lors même qu'ils ne règlent point leurs mouvemens et leurs pas sur une mesure rigoureuse, conservent néanmoins de cet exercice une grâce qui se manifeste au dehors, sans qu'ils s'en aperçoivent. On n'aura donc pas de peine à croire que Jules César et Cicéron (1); le premier, distingué par la facilité de son élocution, et le second, par son éloquence; qui, tous les deux, s'étoient adonnés à la lecture des poëtes, et même à l'art d'écrire en vers, aient trouvé dans l'exercice de leur talent poétique, de puissans secours pour perfectionner leur talent oratoire. C'est ce qu'on remarque encore dans les écrits de Platon, qui, en bannissant la Poésie de sa république imaginaire, non-seulement a porté un jugement injuste, mais s'est de plus rendu coupable d'ingratitude, puisque c'est à elle que son génie est redevable de son éclat et de sa parure, et que c'est à cette source qu'il

---

(1) « Il ne sera pas sans utilité de s'amuser à écrire en vers.... » Il me semble que Cicéron a répandu tant d'éclat sur l'Éloquence, parce qu'il a fait quelquefois des excursions dans » la retraite des Muses. » (Quintil. Inst. Orat. l. X, p. 5.)

a puisé cette richesse d'élocution et ce torrent d'éloquence qui le caractérisent.

Mais pour revenir à ces points importans dont nous avons déjà parlé, la Poésie se distingue au-dessus de tous les autres arts, en ce qu'elle respire quelque chose de sublime et presque de divin ; en ce que non-seulement elle délasse l'esprit de ses fatigues, le calme quand il est agité, lui rend ses forces s'il est abattu, mais encore l'enflamme et le transporte pour ce qui est beau, noble et difficile; en ce que, non contente, en nous transmettant les préceptes les plus utiles, de les embellir des attraits les plus aimables, elle introduit encore, et répand en quelque sorte la vertu dans nos ames. D'ailleurs, la passion de la gloire et des louanges qui, telle qu'un aiguillon puissant, nous incite avec tant de force à ce qui est éclatant et élevé, étant innée dans le cœur de l'homme, la Poésie s'attache soigneusement à remplir les vues de la nature, à fomenter et à nourrir ces foibles étincelles de vertu. Puisqu'elle a toujours mis au rang de ses soins les plus chers, celui de célébrer les actions belles, illustres et généreuses, de faire passer à la postérité les exemples des grands hommes, et de consacrer

par ses monumens leur mémoire à l'immortalité, rendons-lui grâce de ce que non-seulement elle forme le cœur au bien par des préceptes, le dirige par des exemples, l'excite et l'enflamme par sa force naturelle, mais encore de ce qu'elle paye à la vertu la plus glorieuse et la plus douce récompense.

Mais nous ne nous formerons de la Poésie qu'une idée basse et bien au-dessous de sa noblesse, tant que nous ne tournerons point nos regards vers le point où sa grandeur se montre dans tout son éclat; tant que nous ne la contemplerons pas vouée aux objets sacrés et au service de la religion. Ce fut là sa première fonction; et elle s'en acquitte avec tant de succès, que par-tout ailleurs elle semble revêtue d'un personnage qui lui est étranger, et ici seulement, de celui auquel la nature l'appelle. Ailleurs, en effet, il lui faut sans cesse avoir recours à l'aide de l'art; ici, elle est soutenue par sa propre force, ou plutôt par un esprit vraiment divin. La Poésie entière possède-t-elle, et l'esprit humain peut-il concevoir rien de plus grand, de plus sublime, de plus animé, de plus gracieux même et de plus élégant, que les compositions sacrées des poëtes hébreux, qui, par la pompe des

expressions et la magnificence de leur poésie, s'élèvent presque à la hauteur ineffable de leurs sujets, et dont quelques-uns, plus anciens que les personnages fabuleux des poëtes grecs, surpassent ceux-ci autant en sublimité qu'en antiquité ? Si nous voulons remonter à l'origine la plus reculée de la Poésie, c'est au sein de la religion que nous devons la chercher. Cet art, en effet, ayant sa source dans la nature, ne s'étant soumis que tard aux préceptes et aux règles, n'appartenant point à un siècle ou à un peuple en particulier, mais au genre humain tout entier, doit être attribué à l'exaltation des affections de l'ame, dont le caractère naturel est d'éclater au dehors par des expressions relevées, vives, absolument étrangères aux lois du langage ordinaire ; d'interrompre, dans la fougue qui l'anime, la suite du discours par des repos très-marqués ; de lancer, pour ainsi dire, à coups précipités, des phrases énergiques, pressées, pénétrantes ; de couper et de moduler en quelque sorte le discours de différentes manières, suivant la diversité des états et des mouvemens de l'ame : tel est sur-tout l'effet de la joie et de l'admiration. Or, quel autre objet pouvoit frapper plus fortement l'homme

l'homme sortant des mains du Créateur, et non encore dépravé par de fausses opinions, que la bonté, la sagesse et la grandeur du Très-Haut, qui se manifestoient à ses yeux dans toute leur splendeur? Quoi de plus vraisemblable que de supposer que les premiers essais d'une poésie encore informe, furent consacrés à la gloire du Créateur, par les transports d'une ame enflammée? Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que la Poésie a été nourrie au sein même de ces cérémonies sacrées qui semblent lui avoir donné naissance. Parcourir les temples, s'approcher des autels fut son occupation primitive et particulière; et malgré la diversité des religions qui ont régné dans les différens âges et chez les divers peuples, nous les voyons toutes s'accorder à employer dans leur culte, les hymnes et les cantiques (1). La Poésie porte encore

(1) NOTE DE M. LOWTH.

La plus ancienne espèce de poésie, se composa, suivant Platon, *des prieres adressées aux Dieux; elles portoient le nom d'hymnes.* (Voyez ses Lois, liv. III.) Suétone a développé la même pensée avec beaucoup d'élégance : mais il a été moins heureux dans l'étymologie qu'il donne du nom de la Poésie, comme il arrive souvent aux anciens grammairiens.

« Lorsque les hommes, dit-il, eurent dépouillé leur première » férocité, qu'ils eurent commencé à adopter un genre de vie

maintenant des signes évidens de cette origine sacrée ; nous la voyons, en effet, embrasser toujours, avec la plus vive ardeur, un sujet religieux et divin comme le sein auquel elle doit la vie et ses accroissemens, et diriger son vol vers la Religion comme vers sa terre natale qu'elle chérit, et où elle doit retrouver toute sa vigueur première.

» réglé, à se connoître eux-mêmes, et à connoître les Dieux,
» ils inventèrent pour eux des vêtemens communs et le langage
» qui lenr étoit nécessaire. Mais pour ce qui concernoit le culte
» des Dieux, ils déployèrent, à l'égard de ees deux points, la
» plus grande magnificence. Ainsi, de même qu'ils avoient élevé
» à ces Dieux des temples plus beaux que leurs demeures, et
» des statues d'une grandeur plus qu'humaine; de même ils
» pensèrent qu'il falloit employer, pour les honorer, un langage
» en quelque sorte plus auguste : ils célébrèrent done leurs
» lonanges, avec des expressions plus brillantes et une harmonie
» plus recherchée; et eomme ce genre avoit toujours une forme
» particulière (ee que les grecs appellent ποιότης, *qualité*); il
» reçnt le nom de *poëme*, et eeux qui en faisoient usage, celui
» de *poëtes*. »

Ce fragment de Suétone, qui est rapporté par saint Isidore, de Séville, dans ses Origines (l. VIII, paragr. 7), faisoit partie d'un ouvrage sur les poëtes, qui s'est perdu.

LEÇON DEUXIÈME.

De la Poésie sacrée. Proposition et division de l'ouvrage.

SOMMAIRE. Utilité, noblesse du sujet en question. La Poésie sacrée n'est point hors des limites de la critique, sous certains rapports. Division du sujet en trois parties principales.

JE me propose de traiter de la Poésie sacrée, c'est-à-dire, de cette espèce de Poésie qui fut cultivée par les anciens Hébreux, et qui ne s'occupa jamais que de sujets vraiment divins. Elle forme une partie considérable de la littérature sacrée, et l'emporte sur celle des autres peuples, autant par la dignité des choses que par la majesté de l'esprit qui l'anime.

Et pourquoi vanter si souvent, et combler de tant d'éloges, les écrits d'Homère, de Pindare, d'Horace, et laisser en même temps dans l'oubli Moïse, David et Isaïe? Regarderions-nous une semblable matière, comme étrangère à nos écoles qui, cependant, accordent le premier rang à l'étude des Lettres saintes, ou comme peu convenable à cette jeunesse

florissante, dont la plus grande partie a consacré à cette même étude et ses veilles et ses soins? Enfin, faudroit-il supposer qu'on peut bien soumettre à l'examen de la critique, et juger d'après les règles de l'art, les écrits de ces hommes qui se sont seulement élevés par leur talent et leur génie ; qu'au contraire des ouvrages qui ont une plus haute origine, et qu'on attribue justement à l'inspiration de l'Esprit saint, brillent sans doute d'une beauté et d'un éclat qui leur est propre, mais ne reconnoissent point l'empire de l'art, et sont placés hors de ses limites ? Il est incontestable que la Poésie sacrée, si l'on considère son origine, est infiniment au-dessus de la nature et de l'art humain. Cependant, si nous voulons apprécier avec justesse sa sublimité et ses autres qualités, c'est-à-dire, connoître avec exactitude combien elle est propre à produire des émotions dans le cœur de l'homme, il nous faut recourir à l'art et à la nature ; il nous faut examiner en quoi consistent ces émotions de l'ame, et par quels moyens on peut les exciter. D'ailleurs, l'art, en poésie comme dans tous les autres genres, n'étant qu'une connoissance puisée dans la nature, déduite de l'observation, et fondée sur l'expérience ; des hommes savans

ayant remarqué ce qui étoit beau, convenable, propre à atteindre le but qu'on se proposoit, et ayant réuni en un corps de doctrine leurs remarques, recueillies çà et là, après les avoir soumises à un ordre déterminé et à des règles fixes, il s'ensuit évidemment que l'art tire son origine des monumens que nous ont laissés les génies supérieurs, et que ce n'est point parce qu'ils étoient soutenus par les secours de l'art qu'ils se sont élevés à ce degré de supériorité; qu'enfin on peut fort bien en emprunter les principes pour répandre du jour sur les écrits de ceux même qui les ont ignorés ou négligés. La Poésie sacrée se proposant pour but de former l'homme à la vraie vertu et à la piété, d'exciter ses passions de manière à les diriger vers un terme et un usage légitime, on aura rendu à l'art un service important, lorsqu'on aura fait connoître les moyens et les ressorts qu'elle met en œuvre pour y réussir. Ainsi donc, s'il ne nous est pas permis de pénétrer jusqu'aux sources de ce fleuve sacré, nous pouvons au moins en suivre le cours et les sinuosités, observer l'élévation et l'abaissement successif de ses eaux, et même en détourner quelques rameaux pour féconder les campagnes que son lit domine.

C'est avec justice que les Poésies sacrées réclament le premier rang entre toutes les autres compositions du même genre, puisque c'est en elles qu'il faut aller chercher l'origine de l'art même, et que c'est sur elles que nous pouvons en mesurer toute la noblesse. Nous aimons à fouiller dans les ténèbres de l'antiquité pour y rechercher les premiers essais des autres arts, malgré leur grossièreté, leur imperfection, et le peu d'importance de leur objet. Ici, nous pouvons contempler la Poésie dans ses commencemens, plutôt descendant du ciel qu'enfantée par l'esprit de l'homme; ne s'élevant pas peu à peu par d'insensibles progrès, mais, dès sa naissance même, parvenue à une parfaite maturité de force et de beauté; refusant de se rendre l'esclave de la frivolité, et de prêter ses charmes à l'erreur, mais se vouant au service de la céleste vérité, et s'établissant pour médiatrice entre Dieu et les hommes. En effet, sa première et principale fonction fut, d'une part, de donner un nouveau lustre aux prières et aux actions de grâces que les hommes adressoient au Très-Haut, et de chanter ses louanges; de l'autre, de découvrir aux hommes les desseins mystérieux du ciel, et d'annoncer les évènemens à venir; et la Poésie a toujours

regardé ce dernier office comme le plus honorable et le plus glorieux de tous ceux qui lui furent attribués. Car une observation qui mérite toute notre attention, et dont la vérité me semble démontrée par la suite entière des livres saints, c'est que les prédictions des évènemens futurs ont presque toujours été faites en vers et en discours mesuré; et que le même Esprit, par son influence divine, a tout-à-la-fois dévoilé l'avenir aux yeux du Prophète, et enrichi son discours des conceptions sublimes de la Poésie et des ornemens de la versification, afin qu'une sorte de divinité dans l'élocution s'accordât avec une matière qui surpasse si fort toutes les idées humaines. Or, les partisans les plus zélés de la Poésie ont-ils jamais pu énoncer, concevoir, ou même feindre en sa faveur rien qui ne soit au-dessous de cette gloire et de cette prérogative incontestables; et parmi les reproches qu'ont osé diriger contre elle ses détracteurs les plus ardens, en est-il quelqu'un qui ne soit réfuté et entièrement détruit par l'exemple de la Poésie hébraïque? Que ceux-ci cessent de s'autoriser de la conduite coupable de quelques hommes qui font des meilleures choses l'abus le plus détestable, pour exciter les haines contre le plus recommandable de tous

les talens ; qu'ils cessent de parler avec mépris de la Poésie comme d'un art vain et frivole, de l'inculper comme profane, et même comme impie, puisque nous voyons Dieu lui-même l'accorder aux hommes pour les usages les plus saints, et le consacrer, par son exemple et son autorité, aux fonctions les plus augustes.

Examiner si les Grecs puisèrent l'art de la Poésie, immédiatement dans la nature, ou s'ils le tenoient de quelque peuple plus ancien, seroit une question d'un léger intérêt, et presqu'impossible à résoudre. Ce qu'il y a de bien constant, c'est que parmi les Grecs avoit prévalu, sur la nature et l'origine de la Poésie, un sentiment très-erroné, si on ne considère que celle de cette nation; mais que ce même sentiment se réalise avec la plus exacte vérité, à l'égard de la Poésie des Hébreux. En effet, les Grecs regardoient la Poésie comme quelque chose de céleste et de saint, qui ne devoit rien à l'art ni au génie de l'homme, mais qui étoit un pur don de la divinité. A leurs yeux, en conséquence, les poëtes étoient des personnages sacrés, les interprètes des volontés des Dieux, des hommes en relation et en commerce avec le ciel. La Poésie faisoit partie du culte; les dogmes, les louanges des Dieux étoient énoncés

en vers; enfin, ce que leur Poésie nous offre de plus antique, les oracles étoient rédigés de la même manière, afin de les rendre plus croyables et plus vénérables pour le peuple, qui étoit persuadé que le don de pénétrer dans l'avenir, et celui de s'exprimer sans préparation en vers, étoient un double effet de la même inspiration. Ainsi, les Grecs paroissent avoir conservé quelques notions et quelques idées de la nature de la vraie et antique poésie; lesquelles restèrent gravées dans l'esprit de l'homme, même après que la chose eut cessé d'exister, et que la Poésie et la Religion se furent mutuellement corrompues par les fables les plus absurdes.

Mais puisque les livres saints nous ont conservé les uniques débris qui existent encore de cette Poésie primitive et pure, restes précieux qui méritent, par leur antiquité toute notre vénération, et toutes nos adorations.par leur divinité, nous avons pensé que nous devions en faire l'objet de nos premières recherches, autant du moins que peut nous le permettre la nature de nos fonctions, et sans jamais cesser d'avoir dans la pensée, que nous sommes chargés, non d'expliquer les oracles divins à des théologiens, mais de rendre sensibles à une

jeunesse accoutumée aux beautés de la littérature la plus exquise, tout le prix de ces compositions singulières. Les difficultés d'un semblable sujet auroient dû peut-être nous détourner de cette entreprise; mais nous avons osé nous flatter de l'espoir qu'on en excuseroit la hardiesse, quand on songeroit que cette matière a dû nous paroître aussi belle que convenable à la nature de ces leçons, et que nous nous sommes attachés du moins à ce qui étoit digne de ce lieu, si nous avons trop peu réfléchi à ce que nous permettoient nos forces.

Nous suivrons, dans ces recherches, la route que le sujet lui-même semble nous tracer. Dans toute composition poétique, il y a trois points principaux à considérer : d'abord le sujet et la manière de le traiter; quelle en est la disposition, l'ordre et la forme générale, suivant la différence des genres : en second lieu, l'élocution ou le style; ce qui comprend l'élévation, la vivacité, les ornemens des pensées, la beauté et la variété des figures et des images; enfin la force, la pompe, l'élégance des expressions : et en troisième lieu, l'harmonie et la mesure de la versification, qui, non-seulement ont pour but le charme de l'oreille, mais qui encore ont tant de pouvoir pour

peindre les objets avec énergie, et exciter dans l'ame toutes sortes de mouvemens. Il faut donc examiner quel est le mérite de chacune de ces parties, et jusqu'à quel point il est possible de se livrer avec fruit et assurance à une étude approfondie de la Poésie hébraïque.

Quant à ce qui concerne la versification, pour commencer par le dernier article, nous craignons d'être presque réduits à un silence absolu. L'inutilité des efforts qu'ont faits les hommes les plus savans pour porter quelque lumière sur ce point, et encore plus son essence même, nous démontrent que la connoissance de la versification des Hébreux est presque entièrement perdue pour nous. Cependant il sera peut-être utile de séparer les notions assurées, s'il en existe, des conjectures incertaines, et d'exposer au moins combien à cet égard nos connoissances sont bornées. Ainsi, quoiqu'il ait fallu renoncer à toute recherche sur ce qui constituoit leurs mètres, cependant comme on aperçoit encore dans leurs poésies certains vestiges de versification, nous proposerons d'abord quelques courtes remarques sur sa nature en général; et ensuite, suivant que l'occasion le demandera, nous en viendrons à quelques observations plus détaillées.

La partie qui a pour objet le style poétique des Hébreux, offrira un vaste champ à nos recherches. Ce style, en effet, a les qualités principales qui, en Poésie, se retrouvent partout, et sont, pour ainsi dire, de droit commun : mais il en est plusieurs autres qui lui appartiennent en propre, et qui lui sont particulières.

Enfin, dans la troisième partie, qui, la première de toutes, par sa nature et son importance, sera réservée pour la dernière, nous aurons à mettre en œuvre tous les soins qu'exige une matière extrêmement difficile. Il nous faudra avancer avec précaution, de crainte qu'en parcourant avec trop de liberté l'empire de la Poésie, nous ne portions imprudemment nos pas dans le sanctuaire de la Théologie. C'est ce que nous chercherons, avec la dernière attention, à éviter. Nous aurons ici à diviser les poëmes des Hébreux, en différentes classes, suivant leurs diverses espèces, autant qu'il sera possible de le faire avec facilité ; à examiner ce que chacune de ces classes présente de plus remarquable, et peut-être même à les comparer avec les poëmes des Grecs et des Latins, s'il s'en trouve quelqu'un d'une nature à peu près semblable.

DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

PREMIÈRE PARTIE.

DES MÈTRES DES HÉBREUX.

LEÇON TROISIÈME.

Que la Poésie des Hébreux est métrique.

SOMMAIRE. Preuves que fournissent sur ce point les poëmes *alphabétiques*. Du dialecte poétique. Propriétés de cette versification. Son rhythme proprement dit est perdu. Conformation de la période poétique. Différence entre la Poésie des Hébreux et celle des Grecs et des Latins, en ce point.

EN commençant à nous occuper de la Poésie sacrée des Hébreux, nous avons à examiner d'abord quelle étoit la nature de leur versification; question difficile et environnée d'obscurités, que nous aurions volontiers évitée, si le plan que nous nous sommes tracé nous l'eût permis. Mais puisque c'est

une loi indispensable, une condition essentielle pour toute Poésie, d'être astreinte à un rhythme déterminé, et asservie à quelque mesure ; qu'en s'écartant de cette règle, non-seulement elle perd sa douceur et son principal agrément, mais même ne mérite plus le nom de Poésie ; celui qui entreprend de traiter de la Poésie hébraïque ne peut se dispenser de se livrer à cette recherche, pour montrer au moins que celles des compositions des Hébreux, qu'on regarde comme poétiques, sont soumises à une mesure, et s'assurer s'il est possible d'acquérir quelques notions certaines sur la nature de leur versification. C'est de ce point que nous allons entreprendre l'examen, non dans l'espoir d'y porter beaucoup de lumière, mais pour reconnoître jusqu'où il est susceptible d'être éclairci. Nous nous contenterons de quelques observations succinctes ; et nous userons, en même temps, de beaucoup de circonspection, nous bornant à effleurer une matière que nous ne craignons pas de comparer à un détroit fameux par beaucoup de naufrages.

Et d'abord, une attention même légère suffit pour acquérir la certitude que parmi les écrits des Hébreux, il en est quelques-uns qui

non-seulement sont animés de tout le feu de la Poésie, mais qui encore sont soumis à un nombre et à une mesure déterminés, quoique plusieurs savans aient embrassé une opinion contraire. Par-tout, en effet, se montrent encore des débris et des traces de versification qui auraient eu peine à se conserver dans toute autre langue dont la prononciation, comme celle de l'hébreu, se seroit entièrement perdue, par une suite des accidens divers qu'entraîne nécessairement une si haute antiquité.

Les poëtes hébreux faisoient usage d'une sorte de mécanisme qui semble avoir été principalement inventé pour le soulagement de la mémoire. Avoient-ils à retracer des choses, à exprimer des pensées détachées, et qui, par la nature et la disposition du sujet, n'avoient aucune liaison entr'elles? Ils avoient soin alors de suivre l'ordre de l'alphabet dans la lettre initiale de chaque verset ou strophe. Il existe encore aujourd'hui, dans les Poésies sacrées, beaucoup d'exemples de cette pratique (1). Nous trouvons donc là, d'une

(1) NOTE DE M. LOWTH.

Voy. les Pseaumes 24, 33, 36, 110, 111, 118, 144; le chap. 31 du livre des Proverb., depuis le vers. 10 jusqu'à la fin, et les Lament. de Jérémie, à l'exception du dernier chap.

manière bien évidente et bien sensible, des phrases marquées de certains signes déterminés, et renfermées dans des limites fixes. Or, il est impossible de penser qu'un semblable procédé ait été observé à l'égard des différens membres d'un discours en prose, sur-tout si, comparant ces phrases entr'elles, on fait attention qu'elles ont presque toujours une longueur symétrique, et qu'elles sont circonscrites dans des espaces si réguliers, que souvent le nombre des mots, et quelquefois même celui des syllabes de l'une est égal au nombre des mots ou des syllabes de l'autre. Ainsi donc, quoiqu'il soit impossible d'avoir recours ici au jugement de l'oreille, la simple vue suffit pour reconnoître que toutes ces compositions sont non-seulement astreintes à la mesure poétique, mais encore que le soin le plus exact a été mis en usage pour en compasser l'étendue.

La Poésie hébraïque a un autre procédé qui est exclusivement réservé au discours mesuré. En effet, ce n'est qu'à des écrivains assujettis à un ordre fixe pour les pieds et et pour le rhythme, qu'est accordée la liberté d'employer des termes qui s'écartent des lois et des usages ordinaires de la langue, ainsi

que

que de son analogie, et de pouvoir les allonger ou les raccourcir par l'addition ou le retranchement de quelques syllabes. L'effet de cette pratique est moins de fournir au poëte le moyen de remplir la mesure avec facilité, que de prévenir le dégoût par la variété des sons, de répandre sur l'ensemble du style une couleur particulière, et de lui assurer une noblesse qui le distingue du langage vulgaire. La Poésie a toujours fait usage de ce procédé, en tenant compte cependant du génie particulier à chaque idiome. On le reconnoît principalement à deux caractères; à l'emploi des termes étrangers et à certaines anomalies ou formes inusitées des expressions reçues (1). On sait tout ce que se sont permis sur ce point les poëtes grecs, dont la langue, à cause de la variété et de la richesse des dialectes en usage dans les divers Etats de la Grèce, étoit si favorable à ces sortes de licences. Après les Grecs, nul autre peuple n'a joui à cet égard d'une plus grande liberté que les Hébreux, qui, soit par l'emploi des termes étrangers, soit par celui des mots

---

(1) Aristot. Poet. cap. 22.

irréguliers, et sur-tout de certaines particules réservées au discours mesuré, et qu'ils ajoutoient quelquefois à la fin des mots, surent répandre de la variété sur leur style, et se créer une sorte de dialecte poétique (1).

Nous croyons donc pouvoir affirmer, sans crainte d'erreur, que la Poésie des Hébreux est une Poésie métrique; et qu'il nous soit permis de faire remarquer deux propriétés de ces vers ou divisions, qu'il est facile d'apercevoir dans les pièces dont les versets ou strophes sont marqués et distingués par

---

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

Après avoir rapporté dans une note une foule d'exemples de ces additions et de ces retranchemens, l'auteur ajoute :

« Telles sont à peu près les diverses anomalies dont se com-
» pose le dialecte poétique des Hébreux. Mais afin de faire mieux
» sentir de quelle licence usent à cet égard les poëtes sacrés,
» nous citerons le passage suivant, d'Abarbanel. Ce savant Rabbin
» dit: (*in Mantiss. dissert. ad libr. Cosri. edit. Basil.* 1660, p. 412.)
» *Vous voyez dans ce cantique* (celui de Moïse, Exod. ch. 15.),
» *qu'à cause de la mesure, quelquefois les mots se contractent;*
» *que d'autres fois ils se prolongent par l'addition de quelques*
» *lettres, pour atteindre une mesure juste et exacte; que par le*
» *même motif, on retranche souvent une ou deux lettres.....*
» *En effet, il ne faut pas croire que le premier des Prophètes se*
» *soit trompé sur la véritable manière d'écrire les mots; mais c'est*
» *que les lois de la versification et la mélodie l'ont exigé.*
» Quant aux termes étrangers qui se rencontrent dans la Poésie

les lettres initiales, et que par conjecture on peut attribuer à toutes les autres. La première, c'est que ces vers diffèrent en longueur; les plus courts sont composés de six ou sept syllabes, et les plus longs en ont à peu près le double; de telle sorte cependant que le plus souvent dans toute l'étendue d'un poëme, il y a peu d'inégalité, quant à la longueur des vers : la seconde, c'est que la fin de ces vers concourt presque toujours avec la division des divers membres de la phrase.

Pour ce qui concerne la mesure réelle de ces vers, leur rhythme, leur prosodie; tous ces points nous sont entièrement inconnus :

» des Hébreux, continue M. Lowth, il seroit téméraire de porter » un jugement décisif à l'égard d'une langue si ancienne et si » bornée maintenant, et lorsque les dialectes des peuples voisins » qui fleurissoient à la même époque sont presqu'entièrement » détruits. Il a bien pu arriver, en effet, que des mots qu'on a » par exemple regardés comme chaldéens, fussent peut-être » communs aux deux idiomes; et qu'au contraire, des mots » employés rarement, et dont l'origine n'est pas connue, eussent » été empruntés des dialectes voisins. Cependant comme plusieurs » des mots qui se présentent le plus souvent dans les monumens » poétiques des Hébreux, ne se trouvent que là et dans la langue » chaldéenne, on peut en conclure avec vraisemblance que ces » mots ont été transportés des dialectes voisins dans la langue » hébraïque, ou que du moins, après qu'ils eurent cessé d'être » en usage dans le langage ordinaire, on en rétablit l'emploi. »

et ni l'art, ni l'industrie humaine ne parviendront jamais à les retrouver, comme le démontre la nature de la chose elle-même. Il est notoire que l'ancienne et véritable prononciation des Hébreux est absolument perdue. Les règles imaginées à ce sujet par les Juifs modernes, lorsque la langue de leurs ancêtres étoit déjà tombée en désuétude depuis plusieurs siècles, n'ont point obtenu le suffrage des savans; et s'il falloit, en effet, régler la prononciation d'après les principes qu'ils ont établis, on serait réduit à convenir, non-seulement que la versification des Hébreux, comme l'expérience nous le prouve, ne conserve plus pour nous ni douceur, ni harmonie, mais encore que jamais elle n'a possédé aucun de ces avantages. Les docteurs modernes n'étoient plus en état de faire revivre la prononciation d'une langue abandonnée depuis long-temps, ni d'en rétablir les véritables règles; et nul homme ne peut se flatter de découvrir, par ses conjectures, un point aussi délicat, aussi étranger à nos sensations habituelles, et aussi complètement oublié. Rien de plus difficile à saisir que la pratique de quelque langue que ce soit à cet égard. Après qu'elles ont

cessé d'être en usage, l'écriture leur conserve une prononciation; mais cette prononciation qui sort d'une bouche étrangère, ne peut être que discordante et barbare : le charme de la vie y manque; sa douceur naturelle s'est évanouie; l'éclat de sa beauté s'est flétri. C'est ainsi qu'on ne peut douter que les langues grecque et latine n'aient beaucoup perdu de leur ancien agrément : la prononciation en est différente chez les divers peuples; mais par-tout elle est barbare, et telle qu'elle auroit été insupportable à une oreille attique ou romaine. Cependant ces langues conservent encore aujourd'hui leur rhythme, leur mesure, leurs pieds. Le sort de la langue hébraïque a été bien plus déplorable; dépouillée de ses voyelles, elle est restée muette et sans voix pendant plus de vingt siècles : aussi est-il presqu'impossible de déterminer d'une manière précise, le nombre de syllabes dont chacun de ses mots est composé, et encore plus de s'assurer de leur durée ou *quantité*. Or, puisque dans toute langue, la versification dépend nécessairement et du nombre et de la durée des syllabes, et qu'il est démontré par la nature de la chose, que nous avons perdu la connoissance de ces deux points,

relativement aux mots hébreux, sans qu'il nous reste aucun moyen de la retrouver, concluons que prétendre rétablir la versification véritable et primitive de cette nation, c'est vouloir élever un édifice entièrement dépourvu de fondemens. On doit peut-être accorder à quelques-uns de ceux qui se sont dévoués à ces recherches, la gloire d'avoir donné quelque douceur et quelqu'agrément à la Poésie hébraïque dont la prononciation étoit auparavant si dure et si barbare, et de lui avoir assigné un certain nombre et une certaine harmonie, s'ils n'ont pu parvenir à retrouver la véritable et celle qui lui appartenoit réellement. Mais la matière elle-même, aussi bien que les argumens par lesquels ils ont cherché à établir leurs conjectures, ne nous permettent pas de leur accorder davantage. L'inutilité de leurs efforts doit plutôt nous engager à renoncer à une poursuite que des hommes doués de génie et d'une vaste érudition, ont vainement tentée, et à regarder comme entièrement perdue pour nous, une chose anéantie depuis si long-temps.

Cependant quoique nous soyons dans l'impuissance d'établir rien de positif sur la

mesure de chaque vers pris séparément, il est une remarque à faire sur ces mêmes vers considérés par groupes : cette observation se rapporte au mécanisme de la versification. La Poésie hébraïque, comme nous en avons déjà dit un mot, a une conformation de phrase qui lui est particulière. Cette conformation consiste en ce que la phrase entière se divise en un certain nombre de parties à peu près égales, et en ce que chacune de ces divisions forme un vers entier. Ainsi, de même que chaque poëme se partage naturellement en plusieurs périodes presque égales, de même aussi chaque période se résout ordinairement en deux membres, et quelquefois en un plus grand nombre. On remarque ce mode de division, sur-tout dans ces passages qui s'offrent presque à chaque instant chez les poëtes hébreux, où s'arrêtant à une idée, ils la reproduisent de diverses manières, tantôt rendant la même pensée par des expressions différentes, tantôt, au contraire, présentant des pensées différentes sous la même forme d'expressions; ici, rapprochant des objets semblables, et là, opposant des objets différens. Or, tous ces procédés donnant à la simple prose une marche symétrique et cadencée, on ne peut

douter que la Poésie hébraïque ne leur soit redevable de beaucoup d'agrément et de beauté. Ainsi donc, nous sommes contraints d'avouer que dans la plus grande partie des compositions dont il s'agit, nous ne reconnoissons pas la loi fixe qui règle leur versification; mais en même temps, nous pouvons affirmer que nous y découvrons un caractère général, exclusivement réservé à la Poésie de cette nation, et qui la distingue. Aussi le mot consacré chez elle, pour désigner la Poésie (1), présente-t-il

(1) NOTE DE M. LOWTH.

Ce mot signifie proprement, *il a coupé*, *taillé*, *retranché*, et s'entend de la taille des arbres. De cette racine, se déduisent d'autres termes qui désignent *un rejeton*, *la pousse d'une plante*, *la serpe du vigneron*. Ce même mot veut dire encore: *il a chanté*, *il a modulé*, et s'applique aux modulations que l'art coupe et divise suivant certaines lois constantes. Cette seconde acception peut en quelque sorte être rapportée à la première, en ce qu'elle désigne un poëme coupé en phrases courtes, et d'où l'on a retranché tout luxe d'expression; ce qui constitue le caractère principal des poëmes des Hébreux. Leur prose est libre, exempte de toute entrave; elle s'étend au hasard et sans loi : c'est un arbre sauvage qui déploie en tous sens le luxe de ses rameaux et de son feuillage. Le discours mesuré, au contraire, est arrêté de toutes parts; ses phrases, telles que les jets d'un végétal, sont rangées en un ordre et une forme déterminés; c'est une vigne dont la serpe du vigneron arrête la fécondité excessive, et qu'elle façonne par la taille.

l'idée d'un discours, coupé d'une manière particulière en phrases courtes, multipliées, et marquées par des intervalles déterminés.

La méthode que suivent en ce point les poëtes grecs et les poëtes latins est entièrement opposée ; ils évitent très-soigneusement ce que la Poésie hébraïque recherche avec empressement ; double effet de la nature et du génie particulier des idiomes différens qu'ils emploient. La langue grecque, plus qu'aucune autre, et après elle, la langue latine, sont riches, harmonieuses, flexibles ; elles possèdent une grande variété de mètres et de pieds, dont les temps sont si marqués, et l'effet si frappant, que lorsqu'on récite des fragmens de vers, ou que l'on déclame des vers entiers sans s'arrêter et sans en marquer la fin par un repos, leur mesure n'en est pas moins sensible. On a donc pu, sans nuire aux différentes espèces de mesures, chercher à répandre de la variété dans l'ensemble des compositions poétiques. Il en est tout autrement de la langue hébraïque : de sa nature, elle est extrêmement simple ; les formes primitives des mots sont presque toujours semblables entr'elles, et les inflexions qu'ils subissent ne sont ni fort nombreuses, ni

fort remarquables. De-là il est facile de comprendre que le nombre qui en résulte ne peut offrir aussi ni beaucoup de différence, ni une grande variété ; qu'il doit nécessairement être simple, peu marqué, et plus propre à donner au discours de la gravité et du poids que de la mobilité. Il a donc fallu distinguer par le repos des phrases, l'étendue des vers, qui, sans cela, mêlés et confondus ensemble, n'auroient plus été reconnoissables.

Ici nous devons remarquer deux conséquences qui découlent naturellement de ce que nous venons de dire. La première, c'est qu'un poëme traduit de l'hébreu en une autre langue, et rendu littéralement en prose, conservant alors la forme de ses phrases, conservera aussi, quant au nombre, beaucoup de sa noblesse originale, et même quelque ombre de versification. C'est en effet ce qu'on observe dans nos traductions des Poésies sacrées en langue vulgaire, dans lesquelles presque toujours *on retrouve encore les membres épars du Poëte* (1), tandis qu'on arriveroit à un résultat tout opposé,

(1) *Invenias etiam disjecti membra Poetæ.*
Horat. I, Sat. IV, v. 62.

en traduisant les poëtes grecs ou latins, de la même manière (1). La seconde conséquence est qu'un poëme hébreu, traduit en vers grecs ou latins, perdra infiniment de ses agrémens naturels, et de la beauté qui lui est propre, la forme primitive des périodes se trouvant dérangée, ou pour mieux dire, dénaturée et détruite, pour s'adapter au caractère d'un style étranger; car lorsqu'on tente de transporter dans une autre langue les compositions des poëtes du premier ordre, le succès dépend du soin que l'on apporte non-seulement à conserver fidèlement les pensées de l'original, à en exprimer les sentimens avec une force égale et le même agrément, mais encore à retracer, s'il est

---

(1) NOTE DE M. LOWTH.

Le R. Azarias, qui soutient que les Poésies sacrées n'ont point une mesure fixe et dépendante de la valeur des syllabes, dit cependant :

« Nous n'en convenons pas moins que ces Poésies ont une » autre mesure qui dépend des choses ou idées elles-mêmes. » — Ne voyez-vous pas que si vous transportez dans une autre » langue quelqu'une de ces compositions, elles conservent leur » mesure, sinon en totalité, du moins en partie. Ce qui ne » peut avoir lieu à l'égard de celles dont la mesure consiste » dans le nombre et la quantité des syllabes. » (*Mantiss. Dissertat. ad libr. Cosri*, p. 420.)

permis de parler ainsi, ses traits matériels, son ton, sa couleur et sa marche. Ceux donc qui se sont appliqués à traduire en vers grecs ou latins les poëtes sacrés, et qui ont ainsi voulu se charger du rôle réservé à ceux-ci, ont dû nécessairement être sinon inférieurs, du moins fort opposés à leurs modèles, pour ce qui regarde la forme générale du discours. Mais s'en sont-ils rapprochés davantage sous un autre rapport, et quant à ce qui concerne la force, la noblesse et le feu poétique? ce n'est pas ce que nous avons à examiner ici.

REMARQUES

DE M. MICHAËLIS,

Relatives à ce que M. Lowth dit dans la Leçon précédente, au sujet des licences et de la mesure de la Poésie hébraïque.

« Rappelons-nous que ces langues que nous » distinguons par des dénominations différentes, » les langues hébraïque, phénicienne, sama- » ritaine, syriaque, chaldéenne, arabe, éthio- » pienne, sont, à proprement parler, non des

» langues différentes ; mais plutôt des dialectes
» d'un seul et même idiome, qu'on peut désigner
» par le nom de *langue orientale*. Or, les mêmes
» mots, quoique conservant la même signification,
» diffèrent cependant entr'eux dans les divers
» dialectes, quant à la noblesse et à la fréquence
» de l'emploi. Tel dialecte regarde comme obscène,
» basse, ou au moins triviale, et comme appar-
» tenant plutôt à la conversation qu'à l'éloquence
» une expression que tel autre permet aux écrivains
» les plus nobles. Ici, un mot est plus rare, plus
» recherché; là, au contraire, tous les écrivains
» s'en servent. Souvent encore il arrive que
» ce qui est commun et vulgaire dans le
» langage, est regardé comme poétique dans les
» compositions écrites, parce qu'il semble qu'on
» y attache quelque chose d'extraordinaire et de
» relevé, depuis que les écrivains en prose s'en
» sont abstenus; car plus une expression est em-
» ployée, plus elle perd de sa force et de sa
» noblesse. Cependant le poëte doit prendre garde
» à ce qu'un emploi trop fréquent de mots inusités
» ne paroisse plutôt l'effet de l'art, d'une élégance
» trop affectée, et enfin de la disette de mots
» propres, que celui de l'enthousiasme poétique.
» La Poésie est encore redevable de beaucoup de
» grâces à l'*archaïsme*, qui consiste à emprunter
» aux dialectes étrangers des mots qui étoient

» usités autrefois dans l'idiome dont on fait
» usage. »

Après ces observations générales, Monsieur Michaëlis examine en détail les anomalies citées par M. Lowth; mais cette discussion ne peut intéresser que ceux qui entendent l'hébreu, et qui s'appliquent à l'étude de cette langue. Il passe ensuite à la question de savoir si la versification hébraïque est véritablement mesurée.

« De toutes ces irrégularités, dit-il, il s'ensuit
» non que les Hébreux aient eu une mesure déter-
» minée par des lois certaines et constantes; mais
» seulement qu'il existoit chez eux un genre d'élo-
» cution plus relevé, qui s'éloignoit des formes
» ordinaires du langage, et qui avoit de la ressem-
» blance avec notre style poétique. M. Lowth
» convient lui-même que l'effet de ces irrégularités
» est moins de fournir aux poëtes les moyens de
» remplir la mesure, que de prévenir la satiété
» par la variété des sons, et de répandre sur
» l'élocution une couleur particulière. Cependant
» ce savant embrasse l'opinion que les Hébreux
» ont eu dans leur Poésie une véritable mesure,
» soumise à des règles fixes, mais qu'elle s'est
» perdue sans qu'il nous reste aucun moyen

» de la retrouver ni de la rétablir ; et c'est » en quoi nous ne sommes pas de son avis. » Pour ne pas refuser cependant aux Hébreux » toute espèce de mesure, et ne pas différer » seulement par les mots, distinguons deux sortes » de mesure ; l'une plus sévère, l'autre plus » libre; toutes les deux néanmoins aussi diffé- » rentes du nombre oratoire, que la marche » l'est de la danse. Nous désignons par cette » qualification de mesure plus sévère, celle qui, » dans toute l'étendue d'un poëme, conserve » constamment le même ordre dans l'emplace- » ment des syllabes et des pieds, chaque vers se » composant des mêmes mètres ; tels sont les » vers grecs, latins, allemands. C'est là l'espèce » de mesure que nous refusons aux Hébreux. » Mais nous leur accordons la seconde, qui résulte » de vers courts, mais cadencés, composés de » pieds musicaux et poétiques, susceptibles de » s'allier facilement avec le son de la flûte et » avec la danse, de manière que ces vers chantés » dans les danses pouvoient être pris pour de » véritables vers. On peut comparer ces périodes, » aux strophes à quatre vers que nous trouvons » dans les odes d'Horace, où des pieds différens » semblent mêlés et confondus; mais elles n'ont » aucune ressemblance avec les odes entières » dans lesquelles les mêmes mètres reviennent à

» des intervalles égaux , suivant un ordre
» constant. L'emploi des expressions extraordi-
» naires , le ton poétique qui respire quelque
» chose d'élevé et de divin, sont cause que c'est
» cette seconde espèce de mesure qui domine dans
» la Poésie hébraïque, et non pas seulement le
» nombre oratoire qui a plus de rondeur que le
» nombre poétique. »

DE

DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

SECONDE PARTIE.

DU STYLE PARABOLIQUE.

LEÇON QUATRIÈME.

De l'origine, de l'usage, des caractères du Style parabolique et du Style sentencieux.

SOMMAIRE. Division du Style parabolique; d'où il a pris naissance; de son emploi primitif chez les nations profanes; chez les Hébreux. Exemples les plus anciens en ce genre, qui ont été conservés par Moïse. Du genre sentencieux; de sa nature; de ses effets.

Nous avons à nous occuper maintenant du style de la Poésie hébraïque; et par-là il faut entendre, non pas seulement l'élocution des poëtes sacrés, toute nue, mais encore leurs pensées et leur manière de les concevoir; d'où, comme de sa source, découle

nécessairement le style, et d'où il tire le goût particulier qui le distingue. Une première remarque facile à faire, c'est que le caractère naturel de toute Poésie, et principalement de celle des Hébreux, est de s'éloigner extrêmement du langage vulgaire, et d'affecter non-seulement dans le choix des expressions, mais même dans leur arrangement, quelque chose de particulier et de plus recherché. Une preuve bien claire de ce que nous venons d'avancer, c'est ce qu'on éprouve dans l'étude de la langue hébraïque. En effet, celui qui déjà sera parvenu à entendre facilement les livres historiques, lorsqu'il passera aux livres poétiques, s'y trouvera tout-à-fait étranger. Nous abandonnons aux grammairiens le soin de traiter des locutions propres aux poëtes, de leurs ellipses hardies, de leurs changemens inattendus de temps, de genres et de personnes dont nous ne parlerons que par occasion; ou plutôt puisqu'ils ne reconnoissent, à ce qu'il semble, aucune différence entre le style poétique et le langage ordinaire, c'est l'étude et une lecture attentive qui doivent nous fournir des lumières sur ce point. Il ne seroit pas non plus difficile de parcourir toutes ces

formules de tropes et de figures, que les rhéteurs ont accumulées dans leurs traités, avec tant de prétention, pour ne pas dire avec tant d'inutilité. Qui ne voit, en effet, une foule d'exemples de ce genre, nous ne disons pas dans la Poésie sacrée, mais encore dans toute espèce de discours ? Plus réservés dans notre marche, et consultant plus ce que demande notre sujet que ce qui seroit facile pour nous, nous rechercherons, non quelle est en général la nature du style poétique, mais quelles sont les qualités caractéristiques de la Poésie hébraïque, en cette partie ? Voyons donc si la langue même des Hébreux ne pourroit pas nous fournir quelque notion, quelqu'expression qui embrassât en son entier ce qui fait l'objet de nos recherches ; qui nous présentât ce sujet rassemblé, pour ainsi dire, sous un point de vue unique, et dont les divisions mêmes nous traçassent les limites précises dans lesquelles nous devons nous renfermer.

La Poésie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, a reçu chez les Hébreux une première dénomination qui désigne un discours concis, coupé et mesuré par les divisions et les intervalles fixes des divers

membres de la période. C'est là le nom propre du vers et du discours mesuré. Sous le rapport du style et des pensées, cette même Poésie prend une seconde dénomination (1), que nous regardons comme l'expression consacrée

---

NOTE DE M. LOWTH.

Num. XXI, 27; XXIII et XXIV, *passim*. Mich. II, 4. Is. XIV, 4. Ps. XLVIII, 5; LXXVIII, 2. Job. XXVII, 1; XXIX, 1.

Ce mot signifie en hébreu : *il a feint; il a comparé; il a parlé par similitudes; il a usé de locutions proverbiales, de sentences graves et ingénieuses, d'un discours orné de figures et de comparaisons*. Il signifie encore : *il a dominé; il s'est élevé; il a excellé; il a eu de l'autorité*, peut-être une autorité déléguée et représentative, dans le sens primitif et plus restreint, qui, par la suite, fut étendu à toute espèce de pouvoir. C'est par cette expression qu'est désignée dans la Genèse, ch. XXIV, v. 2, l'autorité de ce vieux serviteur à qui Abraham avoit confié l'intendance de sa maison. Il tenoit la place de son maître, et le représentoit, en vertu de l'autorité que celui-ci lui avoit déléguée; ce qui montre l'affinité qui existoit entre les deux acceptions de ce mot. Elle consiste en ce que l'image parabolique, de même que le serviteur délégué par son maître, remplit la place d'une autre. Ce mot exprime donc un discours élevé, noble, distingué par la force et l'autorité, orné de figures, d'images et de comparaisons, tel que le style des Pseaumes, des Prophètes et de Job. C'est encore une sorte de discours qui, sous une image et un exemple unique, renferme un grand nombre d'idées, et peut être facilement étendu à tous les objets du même genre; tels sont presque toujours les proverbes. Enfin, c'est une phrase ou maxime grave, ingénieuse, resserrée en un petit nombre de mots, et ayant la forme des sentences. De ce

pour indiquer le style poétique. La plupart des interprètes ont rendu ce mot par celui de *parabole ;* expression assez juste à certains

---

genre sont l'exemple cité au I.er liv. des Rois, ch. XXIV, v. 14 ; et plusieurs des paraboles de Salomon.

A ce mot vient souvent s'en joindre un second qui signifie, *une parole subtile, ingénieuse, enveloppée ;* qui suppose un travail et une finesse d'esprit considérable dans celui qui l'entend, comme dans celui qui en est l'auteur. Cette dénomination dérive d'une racine qui signifie, *proposer un problème, une énigme*, etc.

ADDITION DU TRADUCTEUR.

Dans une longue note, M. Michaëlis discute les étymologies proposées par M. Lowth, conteste la vérité de quelques-unes, et en propose d'autres qu'il puise principalement dans l'arabe. Cette discussion, comme on voit, ne peut intéresser que les savans. C'est pourquoi nous n'avons pas traduit cette partie de sa note; mais nous avons cru ne devoir pas omettre ce qu'on y trouve, au sujet de l'usage ancien des énigmes.

« L'histoire de Salomon, dit-il, nous prouve que le goût des » énigmes étoit tellement en honneur chez les anciens, que les » rois eux-mêmes ne dédaignoient pas d'engager des combats » en ce genre, et d'attacher à la victoire des récompenses consi- » dérables. Nous lisons au III.e livre des Rois, ch. X, v. 1, que » la reine de Saba proposa des énigmes à Salomon; et Ménandre » et Dius, qui avoient écrit l'histoire des Tyriens, y racontoient » les défis que s'étoient portés le même roi, et Hiram, roi de Tyr, » qui prit à ses gages un homme savant pour expliquer les énigmes » de son rival. (Voy. Joseph. Antiq. Jud. liv. VIII, ch. V, paragr. 3.) » Nous ne dirons rien des combats qui eurent lieu entre les Ethio- » piens et les Egyptiens, entre ceux-ci et les Grecs; on peut voir ce » que dit à ce sujet *Jablonski* dans son *Panthéon Ægypt.* prolegom. » paragr. 48. Il paroît que ces combats furent en usage parmi les

égards, mais qui cependant est bien loin d'embrasser toute l'étendue que le mot a en hébreu. Si nous en approfondissons la force et les diverses acceptions, nous reconnoîtrons

---

» Arabes, jusqu'au temps de Mahomet. Je pense que c'est à cette » coutume que fait allusion le passage suivant du Coran, ch. XXV, » v. 35 : *Ils ne te proposeront point de similitude que nous ne » t'en fassions connoître la vérité, et dont nous ne te donnions la » meilleure explication ; c'est-à-dire, ils ne te proposeront point » d'énigme, dont Dieu ne te fournisse l'explication.*

» Il semble que souvent les énigmes étoient proposées en » vers ; c'étoit ainsi qu'on allioit le charme de l'harmonie » et l'élégance des expressions avec la finesse des pensées ; et il » falloit aussi que la réponse fût en vers, si l'on ne vouloit s'avouer » vaincu. Nous avons un exemple de cette coutume, dans l'histoire » de Samson, liv. des Jug. ch. XIV, v. 14, etc. L'énigme qu'il » propose est non en prose, mais en vers ; le *parallélisme* har- » monieux des membres de la période l'indique, et c'est aussi » l'opinion de M. Lowth. (Voy. ci-après la leçon 19.e)

« De celui qui mangeoit est sortie la nourriture,
» Et du fort est sortie la douceur. »

» Ce n'est pas non plus en simple prose, que les Philistins » répondent et disent que le mot de l'énigme est du miel trouvé » dans la gueule d'un lion mort. Ils donnent à leur réponse une » forme poétique du même genre, et la divisent de même en » deux membres parallèles et cadencés.

« Quoi de plus doux que le miel ?
» Quoi de plus fort que le lion ? »

» Il semble que le chap. XXI d'Isaïe, v. 12, présente une » énigme d'un caractère semblable, mais plus sublime en son » espèce. »

qu'il renferme trois idées principales ; celle d'une forme sentencieuse, celle d'un style figuré, et enfin celle d'une élocution élevée. C'est à ces trois divisions que nous rapporterons tout ce que nous avons à dire du *style parabolique* ou poétique des Hébreux; mais peut-être qu'on sentira mieux toute la justesse de cette division, après que nous aurons proposé quelques observations succinctes sur l'origine et l'usage primitif de ce style.

La première et principale source de l'élocution poétique est une violente émotion de l'ame. En effet, cette fureur particulière aux poëtes, appelée *enthousiasme* par les Grecs qui l'attribuoient à l'inspiration des Dieux, est-elle autre chose qu'un langage imité de la nature, et qui nous retrace l'image énergique et vraie d'une ame en proie à une forte agitation ? Alors les replis les plus secrets du cœur se développent ; alors se manifestent les sentimens les plus cachés, affluant en tumulte, sans ordre dans leur disposition, et sans aucune liaison entr'eux. De-là ces exclamations soudaines, ces interrogations multipliées, ces apostrophes aux êtres inanimés ; car il semble à tous ceux qui sont fortement émus, que la nature entière doit

partager leur émotion. Or, toute passion de l'ame a non-seulement un langage qui lui est propre, mais encore un accent et des gestes qu'elle tient de la nature. Parmi ces passions, quelques-unes, non contentes du langage tout seul, ont encore recours au chant et à la danse; et peut-être, par une suite de la liaison étroite qui existoit anciennement entre ces deux arts et la Poésie, est-ce à eux que nous sommes redevables de ces mots soigneusement renfermés dans des espaces déterminés, de ce mélange régulier de mètres et de pieds, afin que la modulation du discours pût s'accorder avec la durée des pas, et la mesure du chant.

C'est ainsi que l'art s'empressa, à ce qu'il paroît, d'accueillir ces premiers essais d'une poésie grossière, inspirée par la nature, et qu'il les dirigea vers l'utilité et le plaisir. En effet, la Poésie, qui devoit la naissance aux affections du cœur humain, et qui avoit appelé l'harmonie à son aide, étoit devenue par-là singulièrement propre à y exciter toute sorte d'émotions, et à l'en pénétrer; puisqu'elle savoit si bien peindre et imprimer dans l'ame des idées de toute espèce; et puisqu'elle excelloit à frapper les sens, à charmer l'oreille, et à

rendre les perceptions faciles à l'esprit, en captivant son attention, et en empêchant que ce qu'il avoit une fois conçu ne lui échappât. S'il y avoit quelque sujet qu'il importât de faire connoître au vulgaire, de graver dans sa mémoire, et de lui rendre familier, des hommes auxquels ce talent mérita le nom de *sages* (1), l'ornoient d'un style agréable, le paroient des charmes d'une élocution brillante et variée, et le renfermoient dans des périodes courtes, arrondies et cadencées. Ainsi, la Poésie étoit chargée du soin de marquer et d'embellir ce qu'il y avoit de beau,

---

(1) NOTE DE M. LOWTH.

Les poëtes sont comptés, par le fils de Sirach, parmi les illustres et les sages des premiers âges. On lit dans l'Ecclésiastique, ch. XLIV, v. 5 : « Ces sages recherchoient, par leur science, » les accords de la musique, et confioient leurs vers à l'écriture. » On peut demander encore si ces quatre personnages dont la sagesse est tant louée au ch. IV, v. 31 du 3.e liv. des Rois, ne doivent pas être pris pour des poëtes ou des musiciens; et si le titre de *fils de Mahol*, qu'on leur donne dans ce passage, ne doit pas être rendu par *fils du chœur*, ou *musiciens*, puisqu'il est prouvé par un autre endroit (I. Paral., II, 6), qu'ils étoient fils de Zara. Les poëtes reçurent aussi dans les temps anciens, chez les Grecs, le nom de *sages* ou *sophistes*. Ainsi, nous lisons dans Anacréon : « Vénus est appelée la déesse au teint » de rose, par les sages. » Pindare dit de même, en parlant des héros : « Comblés d'honneurs, ils ont, par la volonté de

de grand et d'honnête ; de relever les préceptes de la Religion et de la morale ; de transmettre à la postérité les actions éclatantes et les paroles graves des hommes ; les œuvres, les bienfaits et les louanges du Très-Haut ; le souvenir des évènemens passés, l'annonce de ceux qui devoient se réaliser un jour. Pour tous ces usages, elle étoit d'une utilité singulière dans ces temps reculés. En effet, il paroît que son secours étoit fréquemment invoqué, lorsque l'écriture n'existoit pas encore, ou étoit peu employée, et qu'elle rendit pendant long-temps à la science encore grossière, à peu près les mêmes services que celle-ci dut ensuite à l'écriture. La Poésie étoit au milieu des peuples, pour ainsi dire, comme un héraut dont la voix éclatante

---

» Jupiter, fourni de nobles sujets aux *sophistes*. » Sur quoi, le Scholiaste fait cette remarque : « On donnoit aux poëtes le nom » de *sages* ou *sophistes*. » Lactance dit encore (V, 5.) : « Les poëtes » furent bien antérieurs aux philosophes ; et avant que le nom » de la Philosophie eût vu le jour, ils tenoient la place des sages. »

ADDITION DU TRADUCTEUR.

On doit être d'autant moins surpris de l'acception donnée à ces noms de *sages* et de *sophistes*, qu'ils ne signifioient originairement que *des hommes habiles dans un art utile*. Voy. l'Histoire de l'origine des Sciences en Grèce, par M. Meiners, tom. I, p. 295.

transmettoit, à travers les âges et les nations, la mémoire des évènemens.

Le témoignage des écrivains nous prouve évidemment que telle fut l'origine de la Poésie, chez les peuples profanes. Il est constant que pendant une longue suite de générations, les Grecs n'eurent point d'autres monumens que leurs poésies. Le premier, en effet, qui pensa qu'il seroit utile de publier des écrits en prose, fut Phérécyde de Syros, contemporain de Cyrus, et postérieur de quelques siècles à Homère et à Hésiode. Un peu plus tard, Cadmus de Milet entreprit d'écrire une histoire (1). Les lois elles-mêmes étoient rédigées en discours métrique, et appropriées à certains modes de chant. Telles

---

(1) NOTE DE M. LOWTH.

Strab. Geogr., l. I; Plin., Hist. nat., l. VIII, paragr. 56, etc. C'est ce qu'explique fort exactement saint Isidore de Séville, tandis que plusieurs savans se sont trompés sur ce point. « Il » faut qu'on sache, dit-il, que chez les Grecs, comme chez les » Latins, on s'appliqua à la poésie bien plus anciennement qu'à » la prose. Dans les premiers temps, on composoit tout en vers; » le goût de la prose ne fut en vigueur que tard. Phérécyde de » Syros fut le premier des Grecs qui écrivit en prose. A Rome, » Appius Cœcus, le premier, employa la prose dans un discours » contre Pyrrhus. » (Origin., l. I, par. 27.)

étoient les lois de Charondas, que les Athéniens chantoient dans leurs festins (1). Telles étoient encore celles que les Crétois faisoient apprendre aux enfans des citoyens libres (2), en les accompagnant d'une mélodie et d'un chant particuliers, afin que le plaisir que leur procuroit la musique, leur rendît ces leçons plus faciles à retenir. De-là la dénomination de *nomes* (mot qui, en grec, signifie proprement *loi*), donnée à une sorte de poëme ou de chant en usage dans les repas, comme le remarque Aristote (3), qui ajoute que cette pratique de mettre les lois en chant étoit encore de son temps en vigueur chez les Agathyrses. Les lois des Turdetains étoient aussi en discours mesuré, s'il faut en croire Strabon (4). Les Germains, comme l'atteste

---

NOTES DE M. LOWTH.

(1) « A Athènes, on chantoit les lois de Charondas dans les » festins, comme le dit Hermippus. » (Athénée, l. XXIV, part. 3.) Voy. Bentley, *dissert. in Phalar.*, p. 373.

(2) Voy. Œlian. *Var. hist.* l. II, part. 39.

(3) « Pourquoi donne-t-on le nom de *nomes* à certaines » espèces de chant? Est-ce parce qu'avant que l'on connût » l'écriture, on chantoit les lois pour qu'elles ne s'effaçassent » pas de la mémoire, comme c'est encore l'usage chez les » Agathyrses. » Probl. sect. XIX, *quæst.* 28.

(4) Geogr. l. III.

Tacite, n'avoient point d'autres annales, ni d'autres mémoriaux que les chants dans lesquels ils célébroient la gloire de leurs ancêtres et de leurs héros (1). Rien, en effet, de plus convenable aux besoins de ces peuples ignorans et grossiers, parmi lesquels l'usage de l'écriture étoit inconnu, ou du moins peu répandu, que de semblables leçons, qui enchantoient à-la-fois et l'esprit et l'oreille; qui s'imprimoient fortement dans leur mémoire; qui ne devoient point être transmises de main en main, mais s'insinuer, et pénétrer dans les ames.

---

(1) NOTE DE M. LOWTH.

De Mor. German. paragr. 2. A ces témoignages relatifs à l'usage primitif de la Poésie, nous ajouterons un passage remarquable de Plutarque, dans lequel cet écrivain renferme en abrégé, presque tout ce qui a rapport à l'objet qui nous occupe. « L'usage de la parole, dit-il, ressemble proprement au debit » et employ de la monnoye; car la bonne et approuvée est celle » qui est accoustumée et cogneuë, et qui a cours et prix, l'une en » un temps, et l'austre en l'austre. Il a doncques esté un temps » que la marque et monnoye de la parole qui avoit cours, estoit » les carmes, les chants et canticques, parce que alors toute » histoire, toute doctrine de philosophie, toute affection, et » bref toute matière qui avoit besoing de plus grave et ornée » voix, ils la mettoyent toute en vers poeticques et chants de » musicque. Car ce que peu de gents escoutent maintenant à toute » peine, alors tout le monde l'oyoit, et prenoit grand plaisir à

Il est vraisemblable qu'il en fut de même chez les Hébreux; et que l'usage de la Poésie, extrêmement ancien parmi eux, y devint promptement commun et familier. C'est ce qu'on reconnoît encore très-clairement aux

» l'ouyr chanter, et laboureurs et preneurs d'oyseaux, comme dict
» Pindare: mais pour la grande aptitude qu'ils avoyent à la poesie,
» la pluspart, quand ils vouloyent faire des remontrances, les
» faisoyent sur la lyre, avecques des chansons: s'ils vouloyent
» arguer, enhorter, imiter, ils le faisoyent avecques des fables, des
» allegories: et davantage, les hymnes à l'honneur des Dieux, les
» prieres, les chants de victoires, ils faisoyent tout en carmes et en
» chant; auscuns pour la gentillesse de leur entendement, austres
» pour accoustumance. Parquoy Apollo ne voulut pas non plus
» envier cet ornement et ce plaisir à la science de deviner, ny ne
» voulut point bannir de la machine à trois pieds, sur laquelle
» se rendent les oracles, la Muse qui l'honnoroit, ains plustost
» l'y introduisit, aimant et excitant les natures poétiques: et
» luy-mesme leur donnoit des imaginations et conceptions de
» poesie, et aidoit à poulser en avant ce qu'il y avoit de
» braverie et de doctrine, comme chose bien-séante alors, et
» qui estoit grandement prisée et estimée. » (Traité de Plutarq. Pourquoi la Pythie ne répond plus en vers, traduct. d'Amyot.)

NOTE DE M. MICHAELIS, SUR LE MÊME SUJET.

Ajoutez que la Poésie est moins sujette aux changemens. La mesure est une gardienne si fidèle de la vérité historique, que tandis que les récits en prose s'augmentent, changent, s'altèrent de jour en jour, ceux qui sont en vers restent invariablement les mêmes pendant des siècles, sans qu'on entreprenne même d'y changer les expressions qui ont vieilli. En effet, le vulgaire ment, non par goût, mais par accident, et il n'est point assez ingénieux pour s'astreindre à la mesure dans ses interpolations.

traces d'élocution poétique que l'on découvre dans les écrits de Moïse. Le premier exemple de ce genre que l'on y rencontre, et qui remonte à l'époque la plus reculée, est le discours que Lamech adresse à ses femmes ; discours très-obscur, sans doute, parce que nous ignorons en quelle occasion il a été tenu, mais où il est facile de remarquer l'art avec lequel la période a été divisée en trois parties, dont chacune se partage encore en deux membres pareils et correspondans. Or, à ces signes, il est aisé de reconnoître un exemple non équivoque de la poésie primitive (1).

« Ada et Sella, écoutez ma voix ;
» Femmes de Lamech, prêtez l'oreille à mes paroles :
» J'ai tué un homme qui m'avoit blessé,
» Un jeune homme qui m'avoit meurtri de coups.

---

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

M. Lowth, qui trouve le passage suivant très-obscur, s'est contenté de rapporter la version interlinéaire d'Arias Montanus. M. Michaëlis pense qu'il est question d'un meurtre dont Lamech s'étoit rendu coupable ; qu'il se repentit de ce crime, mais qu'il se flatta qu'il resteroit impuni, d'après l'exemple de Caïn ; et qu'il chercha à consoler, par ce motif, ses femmes qui craignoient pour la vie de leur époux. Quant à nous, nous avons adopté la traduction du P. Houbigant. Dans une édition postérieure, publiée à Oxford en 1775, M. Lowth a également adopté cette traduction.

» Si Dieu doit punir sept fois celui qui tuera Caïn,
» Il punira soixante et dix fois sept fois celui qui
» attentera aux jours de Lamech (a).

Nous trouvons un second exemple non moins incontestable (car nous nous abstiendrons de tout ce qui n'est que conjectural), dans la prière que l'Esprit-Saint inspire à Noé, et où, après avoir maudit Cham, il promet à ses frères, et principalement à Sem, toute sorte de grandeurs et de prospérités. Cette prière est aussi divisée en trois versets pareils, et terminée par un autre verset, dont l'indignation semble avoir dicté la répétition.

« Maudit soit Chanaan !
» Il sera l'esclave des esclaves de ses frères.
» Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem;
» Et que Chanaan soit leur esclave !

VERSION D'ARIAS MONTANUS.

(a) *Hadah et Sillah, audite vocem meam;*
Uxores Lamechi, auscultate eloquium meum :
Quod virum occidi in vulnus meum,
Et puerum in livorem meum :
Quia septempliciter vindicabitur Caïn,
Et Lamech septuagesies septies.
Gen. IV, 23.

Ego virum vulneratus occidi,
Juvenem plagâ affectus.
Trad. du P. Houbig.

» Que

» Que le Seigneur fasse croître Japhet,
» Et qu'il habite dans les tentes de Sem;
» Et que Chanaan soit leur esclave! » (a)

Telles sont encore les bénédictions que Dieu met dans la bouche des patriarches Isaac et Jacob, en faveur de leur postérité. On doit croire que l'écrivain sacré a consigné par écrit, avec la plus scrupuleuse fidélité, des prédictions qui étoient d'une si haute importance, qui régloient les destinées, non-seulement du peuple d'Israël, mais encore de tout le genre humain, et qui déjà étoient répandues parmi les Hébreux; qu'il les a rapportées telles qu'il les avoit reçues de ses ancêtres, et qu'il ne s'est permis d'ajouter à des oracles aussi augustes, aucun ornement étranger, aucune vaine parure poétique.

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Maledictus Chanaan!*
Servus servorum erit fratribus suis.
Benedictus Jehova Deus Shemi!
Et sit Chanaan servus illis.
Dilatet Deus Japhetum,
Et habitet in tentoriis Shemi;
Et sit Chanaan servus illis.

Gen. IX, 25.

Ce point deviendra encore plus certain, si l'on prend la peine de faire attention à quelques fragmens poétiques d'un genre un peu différent, que le même historien rapporte comme généralement connus, et dont il se sert comme de témoignages propres à appuyer son récit. En effet, en racontant la première incursion des Israélites contre les Amorrhéens, Moïse, pour désigner d'une manière plus marquée les frontières de ce peuple (1), et les victoires qu'il venoit de remporter sur les Moabites, cite deux passages, le premier pris du *Livre des guerres du Seigneur;* et le second (2), de celui qui portoit pour titre : *Les dits de ceux qui parlent en parabole.*

---

(1) Nombr. XXI, 14. — *Ibid.* 27.

(2) NOTE DE M. LOWTH.

Voy. encore Jérém., XLVIII, 45. Les Septante emploient ici le mot de *οἱ αἰνιγματισταί.* Sur quoi saint Augustin fait cette remarque : « Nous ne savons pas exactement quels étoient ceux » que ce mot désigne, parce que ce genre n'existe pas dans » notre littérature, et que cette expression ne se trouve presque » en aucun autre endroit des livres saints (dans la version des » Septante). Mais parce qu'il semble qu'il s'agit ici d'un cantique » destiné à chanter les évènemens de la guerre qui avoit eu » lieu entre les Amorrhéens et les Moabites, dans laquelle Séor, » roi du premier de ces peuples, resta vainqueur, il est vraisem- » blable qu'on a voulu indiquer par-là ceux que nous appelons

Ce dernier fragment, à en juger par ce qui y est contenu, paroît avoir fait partie de quelque chant de triomphe en l'honneur des Amorrhéens. Si, à ces exemples, nous ajoutons la prophétie de Balaam l'Araméen, que nous rapporterons bientôt, et qui est également énoncée en style parabolique, c'est-à-dire, écrite dans le style poétique le plus élégant, comme on est en droit de le conclure du tour recherché de ce morceau, de la symétrie de ses phrases, de la sublimité de son élocution, et des pensées qu'il renferme, il faudra tirer de tous ces faits la conséquence que ce genre de poésie, avec lequel tout ce que nous ont transmis les poëtes hébreux a tant de ressemblance, ne reconnoît pas Moïse pour son premier auteur, et n'étoit point particulier aux Israélites ; mais que transporté parmi eux, dès les premiers âges du monde, ils l'accueillirent comme les premiers fruits du génie, et qu'ils se plurent, de concert

» *poëtes*. La raison en est que l'usage et le privilége des poëtes » est de mêler dans leurs compositions, pour désigner certains » objets, des fables et des énigmes. Car il n'existerait point » d'énigmes sans ces expressions figurées, qu'il faut écarter pour » arriver à la connoissance des objets qu'elles cachent. » (*Quæst.* XLV, *in Numer.*)

avec toutes les autres nations de l'Orient, à le cultiver comme le gardien des souvenirs, le guide de la vie, le témoin des faits passés, et l'oracle des évènemens à venir.

L'opinion de l'utilité qu'on pouvoit retirer de la Poésie sous ce rapport, a régné dans tous les âges de la nation juive. La plus grande gloire d'un homme savant fut toujours, parmi les Hébreux, d'être versé dans *la connoissance des paroles des sages, dans la science des paraboles et des énigmes des anciens* (1). Ces deux dénominations paroissent avoir servi indistinctement à désigner deux genres de poésie qui, quoique différens entr'eux sous plusieurs rapports, avoient cependant quelque chose de commun. Nous appellerons l'un, le *genre didactique :* il consistoit en préceptes renfermés dans des vers tournés avec art et élégance, et souvent relevés par des comparaisons, ou clairement exprimées, ou cachées. De ce genre étoient les *sentences* ou *adages des sages.* Le second genre étoit véritablement poétique; il étoit orné des couleurs d'une

(1) Prov. I, 6. — Sap. VIII, 8. — Ecclésiast. I, 25; VI, 35; XVIII, 29; XXXIX, 1, 2, 3.

élocution plus noble; magnifique par l'élévation des pensées, animé des mouvemens les plus passionnés, varié par les images et les figures. Tels sont presque tous les autres monumens que nous ont transmis les poëtes. Ces genres affectoient, tous les deux, la concision et une certaine obscurité; tous les deux se composoient de phrases cadencées; et il paroît que ce fut là le principal motif qui porta à désigner, par une seule et même dénomination, tant le style *poétique* proprement dit, que le style *proverbial* ou *didactique*. Enfin on regardoit ces deux genres, comme renfermant la science entière des choses divines et humaines.

En conséquence, entre tous les caractères qui distinguent l'élocution poétique des Hébreux, nous accorderons le premier rang au genre *sentencieux*, comme en formant le trait le plus remarquable et le plus général; car quoique par sa nature la forme sentencieuse semble n'appartenir qu'au genre *didactique*, cependant elle se communiqua aux autres, et s'empara de l'entier domaine de la Poésie hébraïque. On trouve en effet dans les poëmes sacrés, une foule de figures hardies, et d'un sublime au-dessus de toute expression; mais toujours

on y remarque la forme *sentencieuse.* Il est d'autres compositions qui, sans être dépourvues d'élégance, n'ont presque de poétique que cette forme singulière des phrases, à laquelle est dû en grande partie le charme du nombre qui s'y fait sentir. C'est ce qu'on observe dans presque tous les pseaumes moraux; c'est ce qu'on aperçoit encore dans quelques autres, où tout est historique, le sujet, la disposition, les pensées, mais où la construction des périodes est poétique. Et tels sont le rapport et la liaison naturelle qui existent entre le nombre et cette forme des phrases, que par-tout où cette construction particulière est moins sensible et moins régulière, ce qui arrive quelquefois, là aussi il devient presqu'impossible de déterminer la division des vers, seule partie de la versification hébraïque qui ne se soit pas totalement effacée. C'est aussi ce qui nous a obligés, lorsque nous nous sommes occupés du méchanisme de la versification des Hébreux, d'anticiper sur plusieurs observations qui appartenoient au sujet que nous traitons maintenant.

Or, pour expliquer en peu de mots ce dont les poëtes sacrés nous offrent à chaque

page, les exemples les plus éclatans, voici la méthode qu'ils suivent à cet égard. D'abord ils énoncent leur pensée brièvement, sans aucun développement, sans l'accompagner d'aucune épithète, genre d'ornement dont ils n'usent que fort rarement. Ils ont ensuite recours à quelques embellissemens; la même pensée est répétée, variée, étendue. Ajoutant une ou plusieurs phrases de forme semblable, ils renferment dans la même période, ou la même idée, ou une idée correspondante, ou une idée opposée. Ce sont là du moins les trois formes qu'ils emploient le plus souvent pour orner leur sujet, ou la répétition d'un même objet, ou la réunion d'objets semblables, ou l'opposition d'objets différens. Ils disposent leurs phrases deux à deux, leur donnant à peu près la même étendue, et ayant soin que les idées et les mots se répondent avec symétrie. Ils savent diversifier ces formes de plusieurs manières, employant tantôt l'admiration, tantôt la comparaison, tantôt la négation ou d'autres tours semblables, mais faisant sur-tout usage de l'interrogation qui communique souvent au discours une force et une élévation singulière.

Chaque idiome a son caractère, son génie particulier, duquel dépendent la forme de la versification, et en grande partie, le ton de son élocution poétique. Dans la langue hébraïque, des phrases, souvent, ou pour mieux dire, toujours ornées de figures, soigneusement coupées en membres différens, à des intervalles convenables, semblent nécessaires pour la distinction des vers; de telle sorte que ce qui, dans toute autre langue, seroit peut-être outré, ne sauroit être retranché dans celle-ci, qu'aux dépens de la versification même. Ainsi, le principal avantage que le style sentencieux procure à la Poésie des hébreux, est de resserrer le discours qui, sans cela, seroit lâche et diffus, et de lui donner du nombre : car tel est l'effet nécessaire de ce procédé.

« Il y a, dit Cicéron, certaines formes de
» discours, dont l'arrangement est tel que le
» nombre en est une conséquence nécessaire.
» En effet, soit que les phrases se corres-
» pondent mutuellement, soit que les
» contraires soient opposés aux contraires,
» soit qu'on observe de la similitude dans
» les désinences, toutes les périodes ainsi
» ordonnées ont presque toujours une chute

» harmonieuse (1). » Mais de cette forme résultent encore beaucoup d'autres avantages importans. La Poésie sacrée, qui, dans un grand nombre d'occasions, lui doit une élégance, une douceur, un éclat singulier, lui est redevable d'autres fois de sa sublimité et de sa majesté ; ces phrases resserrées, qui se pressent entr'elles, rendent le discours concis, grave, rapide ; cette brièveté redouble son ressort, et, le comprimant dans un espace infiniment étroit, le force à s'élancer avec plus de vivacité.

Tout ce que nous venons d'avancer sera justifié dans la suite par une foule d'exemples que d'autres motifs nous engageront à rapporter : peut-être même que le plan que nous nous sommes tracé (2), exigera que nous donnions un plus grand développement à nos recherches sur ce point.

---

(1) Cicéron : traité de l'Orateur, ch. LXV.

(2) Voyez ci-après, la Leçon dix-neuvième.

LEÇON CINQUIÈME.

Du genre figuré ; de ses divisions.

SOMMAIRE. Genre figuré. Méthode qu'on se propose de suivre dans l'examen qu'on va en faire. Définition de ce genre ; ses principales qualités. But de ces recherches. Obstacles qui peuvent arrêter dans l'étude des Poëtes hébreux : moyens de les écarter. De la métaphore, et, à ce sujet, des images poétiques; de leur nature, et de leurs quatre sources principales.

DANS la leçon précédente, nous avons exposé quelle étoit notre opinion sur le style poétique ; nous avons montré que ce style, chez les Hébreux, étoit désigné par un mot dont l'acception, fixée par l'étymologie et par l'usage, étoit susceptible de plusieurs sens, et pouvoit être considérée sous trois rapports différens, comme renfermant l'idée d'un style tour-à-tour sentencieux, figuré et sublime. Pour ce qui concerne le genre sentencieux, nous avons tracé un exposé rapide de son origine, de sa nature, et de ses effets dans les Poésies des Hébreux. Prêts

à parler du genre figuré, nous voyons s'accumuler devant nous une matière immense, et s'ouvrir une carrière sans bornes. Pour ne point y errer au hasard, et ne point flotter incertains dans nos recherches, nous commencerons à déterminer avec précision l'entrée, le terme et les détours de la route que nous nous proposons de parcourir. Pour qu'on puisse saisir avec plus de facilité ce que nous allons dire à ce sujet, et ici peut-être nous nous écarterons jusqu'à un certain point des idées reçues, il sera utile de faire connoître d'avance avec un peu plus d'étendue, et avec autant de clarté qu'il nous sera possible, dans quelles vues, suivant quels principes, en quel ordre, et à quelle fin nous allons nous occuper des figures que nous offre la Poésie hébraïque.

Le mot qui, chez les Hébreux, désigne la Poésie, indique, dans son acception la plus usitée, une similitude; et il s'applique au style figuré, sous ce rapport que la nature des figures consiste dans une substitution d'expressions, d'idées, ou plutôt d'images semblables entr'elles; ce qui a lieu aussi dans plusieurs des figures admises par les rhéteurs. Nous avons pensé que dans nos recherches sur la Poésie, nous devions nous attacher

exclusivement à cette désignation du style figuré, puisée dans la langue même, et dans la signification du nom qu'il a reçu. Nous avons embrassé d'autant plus volontiers cette idée, que par-là nous pourrons circonscrire ce que nous avons à dire, dans des bornes plus resserrées. Laissons donc à l'écart ces différentes dénominations que les rhéteurs grecs, mettant à profit la facilité qu'ils avoient dans toutes les occasions pour former des mots nouveaux, portèrent à un nombre presque infini; passons sous silence cette division principale, suivant laquelle ils distinguoient les figures des tropes, les figures de mots des figures de pensées : et en cela, nous pouvons nous autoriser de l'exemple de C. Artorius Proculus, qui, avec plusieurs autres auteurs, donna aux tropes le nom de figures, comme nous l'apprend Quintilien (1); ou au moins nous justifier par le suffrage de Quintilien lui-même, qui reconnoît que les tropes et les figures ont le même usage, et se rapprochent en plusieurs points. Ecartons donc ces idées, non qu'elles manquent de justesse et d'utilité, quand on les emploie

(1) Quintil. Inst. orat. l. IX, part. 1.

à propos, mais parce que nous n'avons pas à développer ici les idées des Grecs, mais celles des Hébreux; et passons à notre sujet.

Par ce titre d'élocution figurée, nous entendons cette manière de s'exprimer, dans laquelle on substitue à un ou plusieurs mots, à un ou plusieurs objets, d'autres objets et d'autres mots, dans la vue de rendre les premiers plus sensibles, par la ressemblance que les derniers ont avec eux. Si cette ressemblance n'est qu'indiquée dans une ou deux expressions, la figure reçoit le nom de *métaphore;* si elle se prolonge dans la suite du discours, la figure prend celui d'*allégorie;* si la ressemblance est exprimée d'une manière claire et précise, par le rapprochement que l'on fait des deux objets, c'est une *comparaison*. Enfin, c'est encore sur une similitude du même genre qu'est fondée la *prosopopée*, qui personnifie et met en action des êtres imaginaires ou privés de sentiment, (ce qui est l'espèce de métaphore la plus hardie); ou bien qui prête un discours convenable à un personnage réel. (1)

---

(1) ADDITION DU TRADUCTEUR.

Un passage du Voyage d'Anacharsis prouve que les Grecs adoptèrent aussi les mêmes idées. Voici ce qu'on lit au chapitre LVIII :

Tel est donc l'ordre dans lequel nous parlerons de ces différentes figures; non que ce soient les seules dont les poëtes hébreux aient fait usage, ou qui existent véritablement, mais d'abord parce que ce sont celles qui sont le plus exactement renfermées dans l'idée du style parabolique, et en second lieu, parce que la Poésie sacrée en fait l'emploi le plus fréquent et le plus heureux, de telle sorte que leur effet et leur beauté ne se montrent nulle autre part avec autant d'éclat. Nous ne nous bornerons point à les faire connoître, en produisant seulement

« Les mots propres forment le langage de la raison; les » expressions figurées, celui de la passion. La raison peut » dessiner un tableau, et l'esprit y répandre quelques légers » ornemens; il n'appartient qu'à la passion de lui donner le » mouvement et la vie. Une ame qui veut nous forcer à partager » ses émotions, appelle toute la nature à son secours, et se » fait une langue nouvelle; en découvrant, parmi les objets » qui nous entourent, des traits de ressemblance et d'oppo- » sition, elle accumule rapidement les figures dont les principales » se réduisent à une seule, que j'appelle similitude. Si je dis » *Achille s'élance comme un lion*, je fais une comparaison; si, » en parlant d'Achille, je dis simplement, *ce lion s'élance*, je » fais une métaphore; *Achille, plus léger que le vent*, c'est une » hyperbole. Opposez son courage à la lâcheté de Thersite, » vous aurez une *antithèse*. Ainsi, la comparaison rapproche » deux objets, la métaphore les confond, l'hyperbole et l'anti- » thèse ne les séparent qu'après les avoir rapprochés. »

quelques exemples de chacune d'elles, comme s'il s'agissoit de pénétrer une matière inconnue, ou cachée, et non d'arrêter nos regards sur des objets faciles à saisir, et qui se présentent de toutes parts à nos yeux. Il faudra porter nos pas plus avant, s'il est possible; sur-tout rechercher si les Hébreux n'ont pas fait de ces figures quelque usage qui leur soit propre; enfin, nous tâcherons d'en approfondir les beautés particulières et plus intimes. L'accès nous en deviendra plus facile, si je ne me trompe, en suivant constamment la route que nous indique et que nous trace la nature même du sujet.

Le but et l'effet du style figuré, suivant l'acception que nous venons de développer, est de rendre le sujet que l'on traite plus lumineux et plus sensible, ou plus noble et plus élevé, à l'aide d'images transportées d'ailleurs. Mais comme une image qu'on emprunte dans la vue de répandre du jour sur un objet quelconque, ou pour l'ennoblir doit être elle-même très-connue ou très-remarquable et très-pompeuse, il s'ensuit que ces images doivent être puisées dans une nature qui soit familière aux yeux et à l'esprit de l'écrivain qui les emploie, et de

ceux à qui il s'adresse, ou bien qu'elles doivent se montrer toujours sous un aspect noble et majestueux. Mais si, dans l'usage ordinaire de la vie, l'écrivain et ses lecteurs n'ont pas ordinairement les mêmes objets sous les yeux ; si leur esprit n'est familiarisé qu'avec des objets différens, il en résultera nécessairement que les idées que le premier aura traitées avec clarté et élégance, qu'il aura heureusement ennoblies par des images magnifiques, n'en paroîtront pas moins aux autres, obscures et basses, ou forcées et étranges. Ce résultat sera d'autant plus fréquent qu'ils seront séparés l'un de l'autre par un plus grand intervalle de lieux et de temps ; par une plus grande différence de religion, d'usages, de coutumes, soit publiques, soit particulières. C'est donc ce qui arrivera toujours sous certains rapports, à quelque genre de lecture qu'on se livre. Mais entre tous les écrivains, c'est ce qu'on éprouvera sur-tout à l'égard des poëtes, qui se plaisent à orner et à relever tout par une abondance et une variété extrême d'images ; entre tous les poëtes, c'est ce qui aura lieu principalement à l'égard de ceux qui sont étrangers et anciens ; entre les poëtes étrangers, à l'égard des Orientaux, comme

s'éloignant

s'éloignant infiniment de nous par leur génie et par leurs mœurs ; enfin, entre tous les Orientaux, à l'égard du peuple hébreu, comme étant le peuple le plus ancien de tous ceux qui existent. Toutes ces causes se réunissent pour semer d'embarras et de difficultés l'étude des Poésies hébraïques. L'antiquité, et une manière de vivre, de s'exprimer, de sentir, absolument différente de la nôtre, les couvrent d'obscurités. Nous devons donc craindre que nous trouvant placés dans une position si défavorable, tout ne se montre à nos regards sous un faux jour, et que notre jugement ne s'égare, si, comme il arrive souvent, nous voulons mesurer sur nos idées des objets qui en sont si éloignés.

Tenons-nous donc en garde contre une semblable erreur ; efforçons-nous de balancer ces difficultés par la plus grande attention. Nous devons non-seulement étudier le génie de la langue des Hébreux, leurs mœurs, leurs rites, leurs institutions, mais encore pénétrer dans leurs sentimens intimes, dans les modes de leurs idées, et découvrir les liens qui les unissent entr'elles. Il nous faut, pour ainsi dire, tout voir avec leurs yeux, tout juger d'après leurs opinions, et faire enfin tous

nos efforts, en lisant les ouvrages des Hébreux, pour devenir hébreux nous-mêmes. Nous devons imiter en quelque sorte la méthode que suivent les astronomes, dans cette partie de leur science qu'ils appellent *comparative*. Pour se former une idée plus claire de l'univers, et de chacune de ses parties, ils se supposent les parcourant toutes successivement, passant d'une planète à l'autre, et devenant, pour quelques instans, habitans de chacune d'elles: par-là ils reconnoissent avec sûreté, et évaluent d'une manière exacte, ce qui est propre à chacun de ces astres, sa situation, sa célérité, ses satellites, enfin, l'aspect sous lequel l'univers se montre à lui, suivant sa position différente. De même celui qui voudra bien sentir les beautés propres et secrètes des Poésies hébraïques, doit se placer dans la même situation que ceux à qui elles furent destinées, ou qui les composèrent, ne s'arrêtant point aux idées premières que certaines expressions peuvent faire naître d'abord dans son esprit, mais recherchant quelles furent celles qui durent s'offrir à la pensée de cet Hébreu qui, au sein de son pays, et à l'époque où ces Poésies furent écrites, les composa, ou les entendoit réciter. Ce n'est

que par ce moyen qu'il pourra parvenir à sentir tout leur effet et toute leur beauté. L'emploi de cette méthode sera peut-être souvent difficile, quelquefois même impossible. C'est cependant la seule à laquelle il faille toujours s'attacher de préférence, lorsqu'il s'agit de passages où les figures sont prodiguées.

Dans la métaphore, en effet, et ce que nous observons au sujet de cette figure, peut s'appliquer aux autres que nous avons indiquées, puisqu'elles ne sont pas d'une nature différente; dans la métaphore, disons-nous, il y a deux choses principales à considérer, desquelles dépendent toute sa force et tout son agrément. C'est premièrement, la ressemblance en vertu de laquelle les objets sont substitués les uns aux autres, et qui est l'unique fondement du *style parabolique ;* une connoissance ordinaire et superficielle des objets peut suffire pour la rendre sensible. C'est, en second lieu, la beauté ou la noblesse de l'objet substitué, et ce rapport est beaucoup plus difficile à reconnoître ; car souvent les idées de beauté et de grandeur dépendent moins de la nature des objets auxquels ces qualités sont attribuées, que de l'opinion de celui qui en juge, ou de

quelque rapport délié et secret qui lie ces objets à d'autres. Ainsi, il arrive dans bien des occasions que nous n'apercevons plus que l'apparence extérieure des choses, et quelques-uns de leurs traits les plus grossiers, tandis que le temps a entièrement effacé leur ancien éclat et la fleur de leur beauté primitive.

Il ne sera donc pas inutile peut-être, en nous occupant des métaphores que nous offre la Poésie sacrée, d'étendre un peu plus loin nos recherches sur les images poétiques, en tant qu'elles fournissent une grande abondance de métaphores; dans le dessein de nous convaincre que l'usage que les Poëtes hébreux font de cette figure n'est pas seulement très-élégant en lui-même, mais que de plus il a presque toujours une beauté particulière. C'est ce dont nous resterons persuadés, pourvu que nous ne perdions pas de vue l'importance que ces objets avoient aux yeux des Hébreux, et le lien par lequel ils se rattachoient à tout ce qui existoit parmi eux, à tous leurs sentimens, à toutes leurs opinions. Des objets beaux de leur nature, considérés sous ce nouvel aspect, en paroîtront bien plus beaux encore, et ce qui d'ordinaire nous semble forcé, laid ou rampant, prendra sur

le champ à nos yeux, de la grâce, de la beauté et de l'élévation.

La nature entière, l'immense réunion de tous les êtres s'offre et est soumise aux méditations de l'esprit humain. C'est là que l'homme puise cette variété infinie d'idées, matériaux confus et désordonnés, qu'il met ensuite en œuvre dans ses compositions; c'est là que, suivant le sujet qui l'occupe, il recueille et choisit les images dont se composé la richesse de la Poésie. L'esprit de l'homme est ce miroir dont parle Platon (1). En le dirigeant à son gré de toutes parts, il crée un nouveau soleil, de nouveaux astres, une terre nouvelle, d'autres plantes, d'autres animaux, un autre lui-même. Dans cette ombre, dans cette image de son être propre, que l'homme aperçoit quand il tourne ce miroir sur lui, il voit en quelque manière l'ame de ses semblables; car, par ce qu'il ressent, par ce qu'il éprouve au-dedans de la sienne, il conjecture ce qui se passe dans celle des autres; il découvre et se retrace leurs mœurs, leurs affections, leurs pensées.

(1) Voy. la Républ. liv. X, vers le comm.

par les siennes propres. Or, dans cette foule d'idées que l'esprit humain recueille de toutes parts, dans la nature, dans lui-même, dans ses mouvemens, dans ses opérations; les plus fugitives, les moins claires, et les moins apparentes sont, comme on doit le penser, celles qui sont le produit de l'intelligence et du raisonnement; tandis qu'au contraire, celles qui lui sont transmises par les sensations sont les plus frappantes et les plus marquées, et que de toutes, les plus certaines et les plus éclatantes, sont celles qu'il reçoit du plus actif de tous les sens, de celui de la vue. De-là vient qu'en général toute poésie s'attache de préférence à se parer de ces idées qui viennent frapper notre esprit par l'entremise des sens, sur-tout par celle des yeux, afin d'exprimer des objets obscurs par des symboles plus clairs, et ceux que leur finesse dérobe à notre conception par des images plus sensibles. Plus la Poésie a de naturel et de simplicité, plus elle recherche des images extrêmement claires, extrêmement répandues, à la portée de tous les esprits: et ces images sont si abondantes, qu'elles ne contribuent pas moins à orner et varier un sujet qu'à l'éclaircir.

Les images empruntées des objets extérieurs dont la Poésie hébraïque aime à se parer sont innombrables, sans doute; mais pour mettre quelqu'ordre dans une matière sans bornes, et ne pas errer au hasard, nous leur assignerons quatre sources principales, auxquelles on peut les rapporter toutes. Ainsi, ces images sont prises premièrement des objets physiques; en second lieu, des mœurs, des professions, des usages ordinaires de la vie civile; troisièmement, des objets religieux; quatrièmement, des principaux évènemens de l'Histoire sainte. Nous nous arrêterons quelques instans sur chacune de ces divisions; et nous ferons connoître leur nature par des exemples. Mais quoique ces exemples n'offrent presque que des métaphores, on ne doit pas oublier les rapports qui lient cette espèce de figure avec les autres dont il nous restera ensuite à nous occuper. Ce sera alors que non contens d'examiner les images en elles-mêmes, nous étudierons encore les diverses formes et les divers modes de substitution et d'ornemens que les Poëtes sacrés savent en tirer.

LEÇON SIXIÈME.

Images poétiques, prises des objets physiques.

SOMMAIRE. Obscurité du discours, produite par un usage fréquent de la métaphore : les Poëtes hébreux à l'abri de ce défaut, par trois raisons. Exemples d'images empruntées des objets de la nature.

« LE mérite du style poétique, comme le » dit fort bien Aristote (1), consiste à être » clair, mais cependant exempt de bassesse. » L'élocution est redevable d'une grande » clarté, mais en même temps d'une certaine » bassesse, à l'emploi des termes ordinaires, » pris dans leur sens propre; les expressions » étrangères et d'emprunt lui donnent de » l'élévation, mais aussi le rendent souvent » obscur. » Parmi ces expressions qu'Aristote appelle étrangères, la métaphore doit être regardée comme de l'effet le plus puissant. « Mais, ajoute le philosophe, de même qu'un

(1) Poet. c. 22.

» usage modéré et fait à propos, de ces
» expressions embellit le discours, de même
» leur emploi multiplié l'obscurcit; et il le
» fait dégénérer en énigme, lorsqu'il est
» continuel. » Si l'on veut juger les Poëtes hébreux d'après les principes établis par le premier des philosophes et des critiques, on conviendra facilement qu'ils ont abondamment pourvu à la noblesse du style par le nombre et l'éclat des métaphores. Mais en même temps, on pourra se demander, s'ils n'ont pas excédé les bornes dans l'emploi qu'ils en ont fait. En effet, au moins dans les compositions dont le sujet respire le sublime, et dont la pompe forme le caractère, nous voyons la métaphore dominer par-tout sans interruption, souvent se montrant avec hardiesse, souvent s'élançant avec l'audace la plus périlleuse; et non contente de régner en liberté, affecter encore des traits quelquefois outrés, et les formes les plus singulières. Mais tel est le goût des Orientaux; et nous devons pardonner à leur audace, des écarts qui blesseroient peut-être nos oreilles trop scrupuleuses. Mais, si, considérant sous ce rapport les Poésies sacrées, nous nous rappelons en même temps, qu'il étoit impossible que ces métaphores ne

répandissent pas une grande obscurité sur le style, à cause de l'oubli où sont tombés souvent les objets qui les ont fournies, comme on peut le remarquer sur-tout à l'égard du Cantique de Salomon, nous aurons le droit d'admirer la clarté lumineuse et pure dont brillent l'élocution et les pensées de ces compositions, au milieu d'une si haute antiquité, d'une telle profusion de métaphores, et d'une liberté si illimitée dans leur emploi. Pour en rendre les causes plus sensibles, et faire mieux connoître encore le caractère du style parabolique, nous allons ajouter, sur l'usage que les Poëtes hébreux ont fait de la métaphore, quelques observations, qui ne peuvent que frapper ceux qui lisent leurs écrits avec attention, et qu'on doit regarder au moins en général, comme d'une vérité suffisamment reconnue.

En premier lieu, les Poëtes sacrés, dans leur élocution figurée, font presque toujours usage d'images vulgaires; ils empruntent leurs métaphores d'objets connus, ordinaires et familiers. Or, c'est principalement de la fidélité à suivre cette règle, que dépend la clarté du discours. Presque toujours, en effet, c'est dans la vue d'éclaircir le sujet par une

comparaison indiquée, que nous avons recours aux métaphores. Mais si à la place d'un objet connu, nous en présentons un qui ne le soit pas; si nous prétendons faire connoître un objet apparent, en y substituant un objet enveloppé d'ombres, au lieu de donner de la clarté aux discours, nous le rendrons plus obscur. Pour éviter ce défaut, on doit se garder non-seulement d'employer des métaphores forcées, trop fréquentes et trop confuses, mais encore de les emprunter d'objets inconnus, ou trop éloignés du sujet. C'est de ces causes et sur-tout de la dernière, que naît l'obscurité qu'on reproche au poëte latin, Perse. Si les Poëtes sacrés n'avoient usé sur ce point d'une attention extrême, à peine resteroit-il aujourd'hui dans leurs écrits quelque chose d'intelligible pour nous.

En second lieu, ils ne se contentent pas de n'employer que des images très-connues, ils ont soin encore, dans l'emploi et dans l'application qu'ils en font à des objets étrangers, de suivre un ordre fixe, une sorte de règle déterminée par l'usage. On peut regarder le style parabolique comme une espèce de langage nouveau et particulier, dans lequel, à l'aide de comparaisons empruntées

des objets sensibles, et soit clairement énoncées, soit seulement indiquées, l'on exprime et l'on développe les idées morales, humaines et divines. Comme dans le langage ordinaire et propre, des mots fixes désignent constamment les mêmes objets, ainsi dans le style parabolique, des images physiques, déterminées, servent toujours à éclaircir les mêmes idées, dont la nature est plus abstraite et plus cachée. On ne doit pas cependant prendre cette assertion dans une acception trop absolue, mais seulement en ce sens, qu'on peut avancer avec fondement, que les Poëtes hébreux, plus constamment que ceux d'aucune autre nation, pour peindre et embellir les mêmes idées, mettent en usage les mêmes symboles; et cette fidélité contribue encore infiniment à assurer au discours beaucoup de clarté.

Enfin, les Hébreux emploient principalement, avec plus de hardiesse et de liberté, les images, à l'égard desquelles cet excès peut être plus facilement toléré, parce que les objets qui les leur fournissent sont connus de tout le monde, sont de l'usage le plus familier, et que leur signification, dans l'élocution figurée, a été déterminée et consacrée, pour ainsi dire, par un emploi invariable. Cette pratique qui

rend le discours très-intelligible, lors même qu'il y a le plus d'obscurité à craindre, fournit en faveur des poëtes sacrés, une défense aisée et toute prête, si l'on se croyoit autorisé à leur reprocher d'avoir été, en quelques occasions, forcés, outrés ou enflés.

Pour éclaircir et confirmer, par des exemples, ces observations présentées d'abord toutes nues, examinons quelques-unes de ces métaphores qui sont empruntées des objets physiques et dont l'emploi est le plus fréquent, et faisons en sorte que ce que nous dirons sur une ou deux d'entre elles puisse s'appliquer à toutes les autres.

Par un usage adopté dans toutes les langues, rien de plus ordinaire que d'emprunter l'idée de la lumière, et celle des ténèbres, pour exprimer la prospérité et le malheur; dans cette application, on suit l'impression commune que ces objets excitent naturellement dans l'ame. Mais les Hébreux font, de ces métaphores, un usage bien plus multiplié et bien plus constant que les autres peuples; à tel point qu'il est rare qu'ils s'en abstiennent par-tout où le sujet le demande, ou seulement le permet. On peut donc mettre ces métaphores au nombre de ces locutions, dont la

signification est claire et consacrée dans le style parabolique, parce qu'elles rappellent des objets extrêmement connus, extrêmement familiers, et que la figure est fondée sur une ressemblance indiquée par la nature, et ratifiée par l'usage constant suivi dans le discours. A l'égard d'images si connues et si familières, on excuse facilement chez les poëtes hébreux, la hardiesse de l'emploi qu'ils en font. Les poëtes latins en ont aussi fait usage, mais plus rarement, et par cette raison même, avec beaucoup plus de précautions.

« O Prince bienfaisant ! dit Horace à » Auguste (1), rends la lumière à ta patrie; » aussitôt en effet, que pareil au printemps, » ton visage a brillé sur ton peuple, nos jours » coulent avec plus de charme, et le soleil se » montre avec plus d'éclat à nos yeux. » C'est là tout ce que la sévérité des Muses latines leur permet d'élégance et de liberté,

---

(1) *Lucem redde tuæ, Dux bone, patriæ :*
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies,
Et soles melius nitent.

Hor. IV, Od. V.

dans une semblable matière. Mais les Hébreux se livrent à bien plus de licence, à la vérité dans un sujet beaucoup plus relevé; on peut même dire que dans leur audace poétique, ils semblent ne plus connoître de frein. Ce n'est point en effet l'image du printemps, de l'aurore, d'une nuit ténébreuse qu'ils nous présentent; c'est le soleil, ce sont les autres astres, qu'ils nous peignent comme créés de nouveau, et se levant avec un surcroît infini de lumière, ou bien comme replongés dans les ténèbres primitives de l'antique chaos. Le Poëte est-il chargé de promettre au peuple de Dieu le renouvellement de ses prérogatives, l'assurance d'un bonheur sans bornes? De quelles couleurs magnifiques il pare ces idées! aucune traduction ne peut les rendre; mais aucune, en même temps, ne peut les détruire entièrement. Ecoutons Isaïe :

« La lumière de la lune, égalera celle du soleil à
» son midi;
» Les rayons du soleil auront sept fois plus d'éclat. » (a)

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Erit lux lunæ instar solis meridiani;*
Erunt solares radii septemplices.
Is. XXX, 26.

Ce n'est point encore assez; écoutons ce qu'il dit ailleurs :

« Tu n'auras plus de soleil pour t'éclairer,
» Et la lune ne brillera plus sur toi pendant la nuit :
» Mais le Seigneur sera pour toi une lumière éternelle,
» Et ton Dieu deviendra ta gloire.
» Ton soleil ne se couchera plus,
» Et ta lune ne disparoîtra plus à tes yeux;
» Car le Seigneur sera pour toi une lumière éternelle,
» Et les jours de ton affliction cesseront. » (a)

Dans un autre passage, le même Prophète a varié cette idée d'une manière admirable :

« La lune sera couverte de honte, et le soleil, à son
» midi, rougira,
» Lorsque le Dieu des armées viendra régner
» Sur la montagne de Sion et sur Jérusalem,

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Non diurnâ solis luce uteris ampliùs;*
Neque ad illustrandam noctem luna tibi illucebit:
Sed erit tibi Jehova æterna lux;
Et gloria tibi erit Deus tuus.
Non occidet amplius sol tuus,
Nec luna tua sese retrahet;
Nam Jehova erit tibi æterna lux,
Et dies mœroris tui destinens.
Is. LX, 19, 20.

» Et

» Et qu'il se montrera dans toute sa gloire, au milieu
» de ses vieillards. » (*a*)

Voici au contraire sous quelles images un autre Prophète menace du plus affreux désastre, l'orgueilleux monarque d'Egypte :

« Lorsque je t'éteindrai, je voilerai les cieux,
» J'obscurcirai leurs étoiles,
» J'envelopperai le soleil d'un nuage,
» Et la lune n'enverra plus sa lumière.
» Je couvrirai de deuil tous les corps lumineux du
» ciel, à cause de toi,
» Et je répandrai les ténèbres sur ta terre, dit le
» Seigneur Dieu. » (*b*)

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Et pudebit lunam, et erubescet sol meridianus,*
Cùm regnat Jehova exercituum,
In monte Zione et in Hierosolymis,
Et coram senioribus suis gloriosè.
Is. XXIV, 23.

(*b*) *Cùm extinguam te, obtegam cœlos,*
Et stellas eorum atrabo ;
Solem nube involvam,
Nec splendorem suum emittet luna :
Omnia cœli lumina supra te obscurebo,
Terramque tuam tenebris operiam, edicit Dominus Jehova.
Ezech. XXXII, 7.

Ces figures sont pleines de hardiesse, d'une audace qui peut paroître téméraire; mais les objets qu'elles nous retracent sont connus, elles sont fréquemment employées; leur signification est fixe; et, par une suite nécessaire, elle sont claires, faciles à saisir et véritablement magnifiques.

Il y a d'autres images également tirées des objets physiques, qui, quoique communes sous certains rapports aux autres hommes aussi bien qu'aux Hébreux, devoient cependant être plus connues de ces derniers, et plus familières pour eux, à cause de la situation du pays qu'ils habitoient, et de la nature de son sol. Il n'est point de métaphore qui se présente plus souvent dans les Poésies sacrées, que celle qui, sous l'emblème d'une inondation, nous peint des malheurs graves et subits. Or, il paroît que cette image étoit très-familière aux Hébreux, comme leur étant fournie par la disposition et la nature même de leur pays. Sous leurs yeux couloit le Jourdain (1), qui chaque année franchit ses rives, lorsqu'au retour du printemps, les neiges du Liban et des monts voisins, fondues par les premières

(1) Josué, III, 15. — I Paral. XII, 15. — Ecclés. XXIV, 26.

chaleurs, et se répandant en torrens, viennent grossir les eaux de ce fleuve. La Palestine en outre (1), n'étoit arrosée que par un petit nombre de rivières intarissables ; mais à cause des montagnes qui la couvrent presque par-tout, elle voyoit de nombreux torrens se précipiter dans ses étroites vallées, après la saison des pluies. C'étoit un des avantages que Moïse (2) faisoit valoir auprès des Israélites prêts à entrer dans cette contrée ; il leur représentoit que rien de semblable ne s'étoit montré à leurs regards, ni autrefois, en Egypte, ni plus récemment, dans les déserts de l'Arabie. Ainsi cette image, connue des poëtes de tous les pays, doit cependant être regardée comme bien plus familière aux Hébreux, et comme nationale, s'il est permis de parler ainsi, pour leurs poëtes. Aussi en ont-ils fait l'usage le plus fréquent et le plus libre. L'un d'eux semble avoir retracé le tableau même de la nature, tel qu'il se montroit à ses yeux, et en avoir fait l'application à sa propre destinée, lorsqu'au sein du pays qu'arrose le Jourdain, et du haut des montagnes qui

(1) Sandys, Voyag. l. III, au comm.
(2) Deutér. VIII, 7; XI, 10.

avoisinent la source de ce fleuve, il exhaloit dans ces métaphores hardies, toute la violence de la douleur, dont son ame étoit consumée :

« Des gouffres profonds s'appellent à l'envi; j'entends » mugir autour de moi d'affreuses cataractes.

» O mon Dieu ! les eaux, les vagues soulevées par » votre main, m'ont englouti. » (a)

Nous croyons nécessaire de remarquer ici, que cette métaphore qui a été employée par les écrivains sacrés, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, ne l'a été qu'une ou deux fois (1), et comme en passant, par l'auteur du poëme de Job, quoiqu'elle semblât devoir y trouver place très-souvent, à ne consulter que la nature du sujet. C'est que l'auteur de cette noble composition avoit sous les yeux une autre nature. si, comme l'ont pensé beaucoup de savans, ce livre a été écrit dans quelque canton de l'Arabie. Ce qui contribue à donner

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Abyssus Abyssum inclamat, circumsonantibus tuis cataractis;
Fluctus tui omnes undæque me obruerunt.
Ps. XLII, 8.

(1) Job, XXII, 11; XXVII, 20.

encore plus de vraisemblance à cette opinion, c'est cette belle comparaison (1), dans laquelle Job assimile ses amis à un torrent perfide; image évidemment empruntée des déserts arides de l'Arabie, et qu'il a relevée encore par quelques circonstances propres à cette contrée.

Enfin il y a des images poétiques, prises aussi des objets naturels, mais qui appartiennent exclusivement aux Hébreux. Entre les montagnes de la Palestine, les plus distinguées, et celles par conséquent qui sont le plus souvent rappelées dans les Poésies sacrées, sont le Liban et le Carmel. La première, remarquable par sa hauteur, et par les cèdres nombreux et magnifiques qui s'élevoient sur ses cimes, offroit un symbole aussi juste qu'expressif de la force et de la majesté. La seconde, fertile et grasse, couverte de vignes, d'oliviers, d'arbres fruitiers de toute espèce, devant autant à la nature qu'au travail des hommes, présentoit une image frappante de la fécondité, de la beauté, et de la grâce la plus aimable. Salomon marque avec exactitude les différences de forme et d'aspect qui

(3) Job, VI, 15.

distinguoient ces deux montagnes, lorsqu'il compare au Liban la noblesse de l'homme, et au Carmel, les grâces de la femme (1). De ce double rapprochement, naît une sorte d'emblème opposé, mais général, que les poëtes hébreux savent employer de diverses manières, faisant usage, sous la forme de métaphores, de ce que des poëtes plus circonspects exprimeroient sous celle d'une comparaison proprement dite. Ainsi par une métonymie pleine de hardiesse, le Liban désigne tantôt le peuple d'Israël ou l'Eglise (2); tantôt Jérusalem (3) ou son Temple (4); tantôt le roi d'Assyrie (5) et son armée; enfin ce qui, dans tout sujet, se fait remarquer par sa grandeur (6), sa noblesse, et son élévation; et de même, tout ce qui possède une fertilité, une richesse, une beauté singulière, reçoit le nom du Carmel (7). C'est ainsi encore, que par les forts de Basan, les beliers, les génisses,

(1) Cant. des cant. ch. V, v. 15. — Ch. VII, v. 5.
(2) Is. XXXIII, 9; XXXV, 2.
(3) *Ibid.* XXXVII, 24; Jérém. XXII, 6 et 23.
(4) Zach. XI, 2.
(5) Is. X, 34.
(6) *Ibid.* II, 3, et Ezéch. ch. III dans toute son étendue.
(7) Voy. les exempl. ci-dessus, et Is. X, 18. Mich. VII, 14. Jérém. IV, 6.

les taureaux (1), la bête féroce des roseaux (2), le lion du Jourdain, sont figurés les monarques superbes et cruels des nations. Quoique dans l'emploi de ces images et d'autres semblables, les poëtes sacrés osent ce que ne se seroient permis ni ceux de la Grèce, ni ceux de Rome, on avouera cependant qu'ils ne laissent rien à désirer pour l'élégance et pour la clarté, sur-tout si l'on se rappelle que ces images étoient connues, populaires et indigènes, pour ainsi dire, parmi les Hébreux.

Enfin, il est une observation générale qui doit trouver ici sa place. C'est que toute Poésie et sur-tout la Poésie hébraïque, puise la plus grande partie de ses ornemens dans les objets de la nature; et comme chacun s'en forme et s'en représente les images dans son esprit, d'après ce que lui rapportent ses sens, il s'ensuit nécessairement, que selon la diversité des lieux, les unes sont plus familières à tel ou tel écrivain que les autres; que certaines lui sont particulières, et que celles qui paroissent le plus appartenir à tous en général, conservent souvent quelque rapport secret, et quelque

(1) Ps. XXI, 13. — Ezéch. XXXIX, 18. Amos, IV, 1.
(2) Ps. LXVII, 30.

liaison cachée avec le lieu de leur origine, et le sol qui leur a donné naissance. Il faut donc, par-dessus tout, connoître autant qu'il est possible, la position et l'état où se trouvoient le poëte, l'histoire physique du pays qu'il habitoit, et se mettre, en quelque manière, sous les yeux, la scène même de son ouvrage. Sans une attention continuelle sur ce point, nous ne jugeons qu'avec incertitude, de l'éclat et de l'agrément des pensées; quelquefois les beautés, même les plus apparentes, peuvent nous échapper; et la plupart de celles qui sont plus enveloppées et plus intimes, ne sauroient manquer de rester impénétrables pour nous.

LEÇON SEPTIÈME.

Images poétiques empruntées des usages ordinaires de la vie.

SOMMAIRE. Tableau de la manière de vivre ordinaire aux Hébreux. Exemples : le premier pris du procédé qu'ils employoient pour séparer leur blé de la paille; le second, de celui qu'ils suivoient pour fouler leurs raisins. *Enfer* poétique des Hébreux; il tire évidemment son origine des usages qu'ils observoient dans leurs funérailles.

On a vu que, si les poëtes hébreux surent allier, dans leur élocution figurée, une extrême clarté avec la plus grande noblesse, ils en furent redevables à trois causes; d'abord, à ce que la plupart des images qu'ils mettoient en œuvre, étoient prises des objets les plus connus et les plus vulgaires; en second lieu, à ce que dans l'application qu'ils en faisoient, ils suivoient un ordre, une marche constante, et une sorte d'analogie; enfin, à ce que celles de ces images, dont ils usoient avec le plus de liberté, étoient en même temps les plus

familières à leur nation, et celles dont la signification étoit la plus facile à saisir. Nous pensons que la vérité de ces observations paroîtra encore mieux prouvée, si l'on veut donner quelque attention aux métaphores qu'ils puisèrent dans les professions, les coutumes et les usages ordinaires de la vie, que nous avons indiqués comme la seconde source des images poétiques. Ici, il suffira de quelques courtes remarques sur ce genre de figures, et d'un ou deux exemples, choisis entre une infinité d'autres.

Les anciens Hébreux, en général, avoient une manière de vivre aussi simple que constante. On ne trouvoit point chez eux, cette diversité d'états, de conditions, d'arts, de professions, qui s'établirent dans la suite chez les autres peuples, qui se vantoient d'une civilisation plus avancée, et qui s'en vantoient à juste titre, s'il faut appeler de ce nom, le luxe, l'inconstance et l'orgueil. Ils jouissoient tous d'une égale liberté, d'une égale noblesse, qui alloit se perdre dans l'antiquité la plus reculée. Parmi eux, point de vains titres, point de ces marques mensongères d'honneur. Il auroit été difficile d'y remarquer quelque autre distinction que celles qui étoient accordées

à la vertu, à la prudence, à la vieillesse et aux services publics. Séparés du reste des hommes par leurs lois et leur religion, peu adonnés au commerce, ils se contentèrent de cultiver les arts nécessaires à un genre de vie simple et sans raffinement, ou plutôt sans corruption. Ainsi l'occupation principale de tous les Hébreux, étoit la culture des terres et le soin des troupeaux. Ils formoient un peuple de cultivateurs et de pasteurs. Les héritages avoient été, dans l'origine, distribués par le sort entre les familles. Il n'étoit point permis (1) de les aliéner irrévocablement. Les pères les transmettoient à leurs fils pour en jouir et les cultiver. Aucun d'eux ne possédoit d'autres richesses que les productions qu'il recueilloit de ses champs. Nul, pas même le personnage le plus distingué, ne regardoit comme déshonorant ou indigne de lui, de se livrer aux derniers travaux de la vie champêtre. Aussi lisons-nous souvent dans l'Histoire sainte (2), que les chefs de la nation, les Rois, les Prophètes quittoient la

(1) Lév. XXV, 13, 16, 23 et 24; I. Rois, XXI, 3.

(2) Jug. III, 31; VI, 11. I. Rois, IX, 3; XI, 5. II. Rois, VII, 8. Ps. LXXVII, 72, 73. III. Rois, XIX, 19. Amos, I, 1; VII, 14.

charrue ou la bergerie pour venir exercer les fonctions les plus saintes et les plus augustes.

Il ne faut donc point s'étonner que beaucoup d'écrivains hébreux aient puisé tant de métaphores dans ces professions, au sein desquelles ils avoient été nourris et élevés; qu'ils aient transporté dans leur Poésie, des objets qui, à chaque instant, frappoient et leur esprit et leurs regards, et qu'ils aient eu recours à une source si riche et si variée, qui pouvoit leur fournir des images, non-seulement gracieuses et élégantes, mais pleines encore de grandeur et de majesté. Si une délicatesse blàmable rejetoit de semblables peintures, comme basses et dégoûtantes, elle devroit ne s'en prendre qu'à sa propre ignorance, qui juge l'antiquité d'après ses idées; et non s'en faire un sujet de reproche contre les poëtes sacrés, qui non contens de conserver à ces images leur noblesse naturelle, ont su encore, par l'usage énergique et hardi qu'ils en ont fait, répandre sur leur élocution, une élégance extrême et la plus riche parure.

Il seroit trop long de rappeler ici en détail combien de figures brillantes ils ont tiré d'une pratique qui paroîtra peut-être à quelques personnes, bien peu remarquable et bien peu

noble, de l'opération de battre les épis sur l'aire; et comment, à l'aide de cette image seule, ils ont donné un nouvel éclat aux plus belles pensées, et une nouvelle majesté aux idées les plus imposantes. C'est ainsi qu'ils nous peignent le Très-Haut, « qui enflammé » de colère, brise, écrase, foule aux pieds les » impies; qui livre les peuples à Israël, afin » que semblable à un traîneau, armé de » dents, il les broie, ou qu'il les réduise » en poudre sous ses pieds d'airain; qui » souffle sur ses ennemis, devenus plus légers » que le chaume des montagnes, et les dis- » perse, par le tourbillon de son indi- » gnation. (1) »

C'est ainsi qu'Isaïe a dit :

» J'ai fait de toi un traîneau,
» Une herse neuve, hérissée de dents :
» Tu fouleras les montagnes, et tu les écraseras;
» Tu réduiras les collines en poudre, comme la
» paille ;

---

(1) TEXTE DE M. LOWTH.

Jehova irâ incensus impios proterit, conculcat, profligat (Habac. III, 12; Joel. III, 14; Jerem. LI, 33; Is. XI, 10); *cùm populos Israeli veluti dentato tribulo subjicit frangendos, aut æratis ejus ungulis comminuendos* (Mich. IV, 13); *hostesque suos paleâ montanâ leviores difflat spiritu, et indignationis turbine dispergit.* (Is. XVII, 13.)

» Tu les vaneras, et le vent les emportera,
» Et l'ouragan les dissipera. » (a)

Dans ces passages, il faut remarquer d'abord que les différens poëtes sacrés observent constamment et avec scrupule, la même loi dans l'emploi de cette métaphore. D'où il résulte que, malgré sa hardiesse, comme elle est toujours contenue dans des bornes déterminées, elle conserve toute sa clarté et ne présente rien d'outré. En effet, cette image est uniquement consacrée à amplifier l'idée du carnage et de la dispersion des méchans et des ennemis de Dieu. En second lieu, sa hardiesse sera facile à justifier, par la convenance et la force singulière de cette image, si l'on veut se rappeler la manière dont les Hébreux battoient leurs blés. Cette opération avoit lieu en quelque endroit élevé et exposé au vent; on faisoit passer sur les gerbes, des

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Ecce feci te traham;
Tribulum novum, instructum dentibus:
Triturabis montes atque comminues,
Et colles tanquàm in glumam rediges:
Ventilabis eos, ventusque auferet,
Et turbo eos dissipabit.
Is. XLI, 15.

bœufs, des chevaux, une herse formée de madriers pesans, et chargée de pierres, ou armée de dents de fer; ou bien un traîneau dont les roues étoient aussi de fer, et dentées. Varron donne à cette machine le nom de *Pœnique* (1). Ce nom indique que c'étoient les Carthaginois, qui ayant pris cet instrument dans la Phénicie, contrée voisine de la Palestine, le transportèrent ensuite en Italie; ce qui, sans tenir compte de la conformité des descriptions, prouve qu'à cet égard l'usage des Romains étoit entièrement le même que celui des Hébreux; et cependant les premiers n'ont jamais, du moins à ma connoissance, emprunté une semblable image pour embellir leurs compositions poétiques. N'oublions pas encore qu'elle étoit extrêmement familière aux Hébreux; témoin l'aire d'Aréuna le Jébuséen, qui étoit située à découvert (2), ainsi que toutes les autres, au milieu même de Jérusalem, dans la partie la plus élevée de cette ville, et au lieu où dans la suite, Salomon fit construire le Temple.

Homère, pour qui toute image empruntée de la vie champêtre, avoit tant de charmes,

(1) *De re rustic.* l. 1, § 52.
(2) II, Paralip. III, 1.

a trouvé celle que nous examinons si belle et si expressive, qu'il en a fait usage (1) deux fois, sous la forme de comparaison; car il n'a pas osé l'employer sous celle de métaphore. Mais, contre la pratique constante des Hébreux, il s'en est servi pour porter de l'éclat sur un sujet qui n'a rien de grand par lui-même. Dans une troisième occasion, il en a fait un emploi vraiment magnifique, pour ennoblir son Achille; et comme ce passage se rapproche jusqu'à un certain point de la sublimité de la Poésie hébraïque, nous croyons devoir le rapporter ici :

« Ainsi quand le laboureur a accouplé en-
» semble des taureaux au large front, pour
» fouler l'orge blanchissante, sur l'aire applanie,
» les tiges se brisent avec facilité sous les
» pieds des bœufs mugissans. Ainsi, poussés
» par le magnanime Achille, ses coursiers au
» pied solide, écrasent les corps sans vie et les
» boucliers. » (2)

---

(1) Iliad. V, v. 499; et *Ibid.* XIII, v. 588.

(2) Ὡς δ' ὅτε τις ζεύξῃ βόας ἄρσενας εὐρυμετώπους,
Τριβέμεναι κρῖ λευκὸν ἐϋτροχάλῳ ἐν ἀλωῇ,
Ῥίμφα τε λέπτ' ἐγένοντο βοῶν ὑπὸ πόσσ' ἐριμύκων·
Ὣς ὑπ' Ἀχιλλῆος μεγαθύμου μώνυχες ἵπποι
Στεῖβον ὁμοῦ νέκυάς τε καὶ ἀσπίδας· . ..

Iliad. XX, v. 495.

Cette

Cette comparaison qui mérite sans doute d'être comptée parmi les plus belles et les plus nobles qui existent, est cependant bien au-dessous de l'élévation et de la hardiesse hébraïque. Un poëte de cette nation auroit comparé le héros lui-même, au traîneau, plutôt que ses coursiers, aux bœufs qui y sont attachés; rapprochement trop servile, et qui offre une ressemblance trop grande entre les objets comparés (1). Mais l'usage n'autorisoit pas tant de liberté dans la poésie grecque; cette image ne s'étoit point exclusivement emparé chez les Grecs, comme chez les Hébreux, de la fonction de rappeler cette même idée et ne s'en étoit pas rendue maîtresse, pour ainsi dire, comme par droit de prescription.

Nous nous reprocherions de passer ici sous silence la peinture aussi énergique que sublime de la vengeance divine, représentée si souvent par les poëtes sacrés, sous le symbole d'un pressoir, tandis que nulle autre poésie n'a osé seulement indiquer une semblable image. Mais comment exprimer en un idiome étranger, ce qui ne peut être dignement

(1) Voyez ci-après la Leçon XII.e, où ce point est développé plus au long.

retracé que dans la langue originale? Comment rendre seulement quelques traits, une foible ébauche de cette peinture, où Isaïe nous montre le Messie « armé de la puissance et » du courroux de son Père, s'avançant revêtu » d'une pourpre éclatante à travers les » bataillons renversés des grands de la terre; » il les foule aux pieds dans sa fureur ven- » geresse, semblable au vigneron, qui dans » la cuve où bouillonne un vin nouveau, » bondit sur les raisins entassés, et les écrase. » Le carnage a souillé ses pieds, et le sang » dégoutte de ses vêtemens. » (1)

On peut citer un nombre infini d'exemples de ces figures tirées des mœurs et des usages de la vie. Mais il y a encore une observation générale à faire à ce sujet; c'est que la manière de vivre, simple, constante, grave et

---

(1) TEXTE DE M. LOWTH.

... Ille Patris vires indutus et iram,
Dira rubens graditur, per stragem et fracta potentum
Agmina, prona solo; prostratisque hostibus ultor
Insultat; ceu labra novo spumantia musto
Exercens, salit attritas calcator in uvas,
Congestamque struem subigit: cœde atra recenti
Crura madent, rorantque inspersœ sanguine vestes.

Is. LXIII, 1, 3.

conforme à la nature, qu'avoient adoptée les anciens Hébreux, fut cause que dans les métaphores de ce genre, les poëtes conservent plus de clarté et de noblesse qu'on n'auroit osé l'espérer, en réfléchissant d'une part, sur l'intervalle immense de temps et de mœurs qui nous sépare d'eux; sur la hardiesse qu'ils déployèrent dans l'usage de ces images, et en se rappelant, d'un autre côté, combien l'emploi des images les plus vulgaires et les plus communes leur étoit familier. Le mérite singulier des poëtes sacrés, à mon avis, est d'avoir su mettre en œuvre les métaphores les plus hardies, sans nuire à la clarté du discours, et les plus vulgaires, sans en altérer la noblesse et l'éclat. Nous ne craindrons pas de citer un exemple de ce genre, dans lequel la trivialité de l'idée le dispute à la simplicité de l'expression, et où cependant la convenance et la propriété de l'image a un effet si puissant, que nous ne balançons pas à y reconnoître un caractère éminent de sublime. Dieu menace Jérusalem d'une destruction entière, et voici comment il s'exprime : (1)

(1) IV.e l. des Rois, XXI, 13. — Ce passage fait partie de la réponse d'un prophète, que l'historien a insérée dans son récit.

« J'essuyerai Jérusalem
» Comme un homme essuie sa coupe;
» Il l'essuie et la renverse. » (a)

Il faut nécessairement que beaucoup de ces images se montrent à nos yeux avec une fausse apparence de bassesse et d'obscurité, à cause de la différence extrême de nos mœurs et de nos usages; mais nous ne devons ni les blâmer à la légère, ni désespérer si promptement d'en saisir le véritable effet. Il nous faut porter nos regards de toutes parts, et examiner avec soin, s'il ne nous seroit pas possible de découvrir la liaison qui unit les pensées aux images, parce que, dans des matières obscures, et qui se dérobent facilement à notre intelligence, elle dépend fort souvent d'un rapport très-peu marqué. Quelquefois il suffira de remarquer à propos et de rétablir une coutume tombée en désuétude, pour rendre à certains passages toute leur clarté et toute leur noblesse. En sera-t-il ainsi de l'exemple que nous allons citer? C'est

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Et detergam Hierosolymam,
Ut deterserit quispiam pateram;
Detergit eam, et pronam in faciem vertit.
IV. Reg. XXI, 13.

ce que nous n'oserions décider. Mais nous pensons qu'en le développant, nous ferons connoître au moins la méthode que suivoient les Hébreux dans la création de leurs figures poétiques, ainsi que le soin et la constance qu'ils observoient dans l'application qu'ils en faisoient.

Il est souvent arrivé aux poëtes de tous les pays, d'être amenés par occasion, ou obligés par nécessité, à décrire les *enfers*, ou l'état des morts, avec toute la pompe et tout l'appareil dont un sujet si grave et si imposant est susceptible; c'est-à-dire, à exposer d'une manière claire et précise, ce qu'il n'est donné à aucun mortel de comprendre, ni même d'atteindre par ses conjectures. Les Grecs, doués d'un génie vif et fertile, naturellement enclins à créer des fables, mirent à profit une occasion si favorable, et se forgèrent un enfer poétique qui leur est particulier, et qu'ils peuplèrent de tant de monstres, que le dernier homme du peuple n'étoit pas assez stupide, pour ne pas rire de ces rêveries. Que pouvoient faire les poëtes hébreux, bien moins libres dans leurs fictions, et qui quoique intimement convaincus que les esprits sont immortels et que même les corps doivent être rendus à la

vie (1), n'en étoient pas moins dans la même ignorance sur l'état et la condition présente des morts ?

Ils paroissent avoir suivi dans cette occasion, la même marche que dans toutes les autres. D'après les usages publics et ordinaires, observés à l'égard des morts, ou pour mieux dire, à l'égard des corps privés de la vie, ils formèrent une sorte de peinture générale, qu'ils employèrent exclusivement et constamment pour représenter l'état des morts, et à laquelle, si l'on veut bien nous passer cette expression, nous donnerons le nom d'*Enfer poétique des Hébreux*. Cet enfer, comme celui des Grecs et des Romains, est désigné par

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

On a droit d'être étonné que quelques personnes aient pu s'imaginer que le dogme de la permanence des ames après la mort, n'a pas toujours fait partie de la croyance des Hébreux, tandis que, comme ne craint pas de l'avancer ici M. Lowth, avec assurance, et comme il est facile de s'en convaincre par la lecture des livres saints, ils croyoient à la résurrection future des corps, dogme qui suppose nécessairement la permanence des ames. M. de Voltaire renouvelant des systêmes anciens et déjà réfutés, a prétendu que l'opinion de la permanence des ames, ne fut adoptée par les Juifs, que pendant la captivité de Babylone, et que les Saducéens qui nioient cette permanence, avoient seuls conservé l'ancienne croyance. Ces assertions téméraires ont été combattues avec autant d'avantage que d'érudition, dans les *Lettres de quelques Juifs Portuguais, etc. à M. de Voltaire*, t. II, p. 83.

une dénomination particulière. L'idée générale en est prise des usages que les Hébreux pratiquoient dans leurs sépultures, et qui se prêtoient fort naturellement aux ornemens de la poésie. En effet, les tombeaux des Hébreux, ceux du moins des princes et des familles distinguées, étoient de vastes cavernes formées par la nature, ou que l'art et la main des hommes avoient taillées dans le roc (1). La voûte en étoit ceintrée, et quelques-unes étoient si spacieuses, qu'il avoit fallu les soutenir par des colonnes. De tout côté, dans les parois de la caverne, on creusoit des cellules propres à recevoir un cercueil. Ces cercueils étoient ornés de sculptures, et chacun occupoit en particulier une des cellules. Enfin aucune lumière ne pénétroit dans la caverne, dont l'entrée étroite étoit fermée par une pierre que l'on avoit soin d'y rouler. On voit encore aujourd'hui en Judée plusieurs de ces tombeaux. Deux plus magnifiques que les autres (2),

(1) Voy. la Genès. XXIII; le II.e l. des Rois, XIII, 21. — Is. XXII, 16; le II.e l. des Paral. XVI, 14; Josué, X, 27; Jérém. Lament. III, 53; S. Jean, XI, 38; et les Evangélist. au sujet du tombeau de J. C.

(2) NOTE DE M. LOWTH.

On trouve la description de ces tombeaux, dans Serlio *Architett.* l. III.e, Villalpandus, *Apparat. urbis.* III, 16, et dans la relation de Maundrell. p. 76.

passent pour avoir servi à la sépulture des Rois ; l'un placé dans l'enceinte même de Jérusalem, contient vingt-quatre cellules ; l'autre situé dans le voisinage des murs de la ville, en renferme le double.

Josephe fait mention en plusieurs endroits, du sépulcre de David. Il distingue par des dénominations particulières, le tombeau même, les chambres dont il étoit composé, et les cellules qu'on y voyoit. (Antiq. Jud. l. VII, par. 15, et l. XVI, par. 7, Guer. des J. parag. 1 et 2.) Strabon fait mention l. XVII.ᵉ des tombeaux des rois d'Egypte ; c'étoient des cellules, au nombre d'environ quarante, creusées dans des cavernes. Voyez sur les restes de ces monumens, la Description de l'Orient par Pococke, l. II, c. 3. On voit encore à Naples des cryptes sépulcrales qui portent le nom de *catacombes*. Il n'existe nulle part en ce genre, d'ouvrage plus grand et plus étonnant. Je le regarde comme un monument de la plus haute antiquité, qui destiné, dans l'origine, à d'autres usages, servit ensuite, lorsque le christianisme fut établi, à la sépulture des morts. C'est en effet un ouvrage de la même espèce que les autres souterrains de cette contrée, dont plusieurs ont été détruits par des tremblemens de terre, et d'autres qui subsistent encore aujourd'hui, frappent d'admiration ceux qui les visitent. On en trouve à Cumes, à Misène, à Bayes, auprès du lac Averne et au mont Pausilype. Je n'hésite point à croire que ces monumens n'aient de beaucoup précédé l'âge d'Homère, qui place dans ces contrées le séjour ténébreux des Cimmériens. (Odyss. l. IV.ᵉ, au commenc.) Voyez aussi le récit d'Ephore, dans Strabon (l. V.ᵉ) où il est dit, « qu'ils habitent dans des demeures creusées sous terre, auxquelles ils ont donné le nom d'*Argilles* ; et qu'ils communiquent entre eux par certaines allées souterraines. » Ces monumens eux-mêmes fournissent la preuve que ce récit n'est pas entièrement fabuleux. Ces cavernes, à mon avis, reçurent la

Si nous examinons les passages dans lesquels les poëtes sacrés ont décrit ces enfers avec toute la pompe de leur art, il nous sera facile de reconnoître qu'ils avoient alors leur esprit dirigé et fixé sur des sépultures de ce genre. Ils exprimoient par le discours l'image de ce qui frappoit leurs sens et étoit sous leurs yeux. Nous ne trouverons chez eux aucune description, ni même aucune mention bien développée d'esprits immortels; non que, comme l'ont prétendu quelques savans (1), ils n'admissent pas la croyance de la permanence

---

nom d'*Argilles*, d'après la nature du sol dans lequel elles étoient le plus souvent creusées. *Argillos*, *terre propre à décrasser*, *de couleur blanchâtre*, dit Hésychius. De-là le nom de *Leucogée* que portoit une colline située entre Naples et Pouzzoles. (Plin. Hist. nat. l. XVIII, par. 11.) Il est à observer cependant, que toutes ces cavernes dont je viens de parler, ont été creusées dans un tuf solide; ce qui a fait qu'elles ont résisté aux injures du temps. De-là encore le nom d'Argilète, que portoit un des quartiers de Rome. Il devoit cette dénomination à quelques-unes de ces cavernes, pareilles à l'antre de Cacus, qui n'étoit pas éloigné de ce lieu. Virgile assigne à ce nom une autre origine; mais voyez Varron, *de ling. lat. l. IV*. Du reste, il est évident que c'est de ces cavernes Cimmériennes de la Campanie, qu'Homère d'abord, et ensuite Virgile, ont tiré la peinture de leur *Enfer*, et celui-ci, lorsqu'il décrit l'antre de Cacus, qu'Hercule vient de forcer, ne peut s'empêcher de se rappeler à l'instant l'image des enfers entrouverts. (Voyez Enéide, l. VIII.)

(1) Voy. Leclerc, *Comment. in Hagiograph*; consultez *l'index*, au mot *immortalitas*.

des ames après la mort, mais parce qu'ils n'avoient à ce sujet aucune idée, aucune notion assez distincte, pour pouvoir en expliquer la nature et l'état ; et que dans leur manière de s'énoncer et de raisonner, ils n'étoient point parvenus à cette subtilité qui nous est nécessaire, pour disserter d'une manière plausible sur des idées abstraites et entièrement étrangères aux sens, et pour couvrir notre ignorance du voile d'un raisonnement savant. Les Hébreux, de même que le reste des hommes, étoient dans une ignorance entière sur le mode d'existence des ames après leur séparation du corps, sur le lieu qu'elles habitent, sur leur forme, sur leur état. A l'égard de tous ces points, les divines Ecritures ne leur fournissoient aucune lumière. Ce n'est pas que la révélation leur eût envié cette connoissance; mais c'est que la condition de l'esprit humain l'en rend absolument incapable. Lorsqu'il réfléchit sur des objets étrangers au corps et à la matière, il est forcé, faute d'idées propres, d'avoir recours à des idées impropres, et de figurer, en quelque sorte, les objets immatériels par des objets matériels. Les Hébreux voyant donc que les corps privés de la vie étoient déposés dans le sein de la terre, et renfermés

dans des tombeaux, tels que ceux que nous avons décrits; parmi eux, comme parmi les autres nations, se répandit l'opinion populaire que c'étoit dans le sein de la terre, que les morts poursuivoient leur carrière; et les poëtes sacrés étoient obligés de se conformer à cette opinion, si, en traitant ce sujet, ils vouloient être entendus.

De-là ces expressions si fréquentes dans leurs compositions, au sujet des morts : « Descendre dans la fosse, dans les régions » inférieures de la terre; aux portes et dans » les retraites de la mort, au sein des rochers, » aux flancs, aux barrières de la caverne. Le » tombeau les a engloutis et a refermé sa » gueule sur eux. Ils sont couchés dans l'abyme, » dans de vastes lieux, dans le gouffre; ils sont » plongés dans les ténèbres les plus profondes, » dans la terre de la nuit, dans l'ombre affreuse, » immense et confuse de la mort, où, au lieu » de la lumière, règne l'obscurité. » (1)

---

(1) TEXTE DE M. LOWTH.

Descendere in foveam, in inferiora terræ, ad portas et penetralia lethi; ad saxa, ad latera, ad repagula cavernæ (Job, XXXIII, 18; Ps. XXVII, 1; Ezech. XXXI, 14; etc.). *Hausit eos avidis faucibus sepulchrum, atque os iis occludit* (Ps. CXL, 7; LXII, 16.). *Decumbunt in Barathro, in loca vasta, in voraginem, tenebrasque*

Quelques poëtes profanes, au milieu de toutes leurs fictions, ont retenu une image si naturelle des enfers. Un ancien tragique nous peint sous ces traits, avec autant de force que de vérité, la route profonde de l'Achéron. « Elle se dirige, dit-il, à travers de sombres » cavernes, formées par d'énormes rochers » suspendus en voûte, et remplies d'épaisses » et solides ténèbres. (1) » Combien est grande et magnifique la scène que les poëtes hébreux ont décorée de toute cette pompe funèbre, et sur laquelle ils amènent les héros et les monarques sans vie ! Représentons-nous une caverne sépulcrale, vaste, profonde et ténébreuse : là reposent les rois des nations (2), chacun sur sa couche (3); leur armure est auprès d'eux, leur épée sous leur tête (4); les cercueils de leurs serviteurs les entourent.

---

profondissimas demersi; in terram caliginis, et umbram mortis, immanem, tetram, carentem ordine; et ubi pro luce veluti diradiatur caligo (Ps. LXVIII, 16; LXXXVII, 7; Job, III, 14; Is. LIX, 10; Ezéch. XXIV, 20; etc.).

(1) *Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus,*
Maximis, ubi rigida constat crassa caligo Inferûm.
Apud Cicer. Tusc. quæst. I.

(2) Is. XIV, 9. Ezéch. XXXII, 19.

(3) Is. LVII, 2. Ezéch. *ibid.* 25.

(4) Ezéch. LVII, 27. I. Machab. XIII, 29.

Tout-à-coup est introduit le roi de Babylone; tous, à l'instant, se lèvent, s'avancent à sa rencontre, et l'accueillent par ces mots : « Est- » ce bien toi que nous voyons descendre en » ces lieux? Tu as donc, comme nous, perdu » ta force? Te voilà donc devenu semblable à » nous, orgueilleux vainqueur des nations?» (1)

Mais je m'arrête ..... Il est au-dessus, je ne dis pas de mes forces, mais de celles de l'esprit humain, d'exposer dignement de si grandes idées. On aimera mieux les voir retracées dans l'hymne triomphal que chante sur la mort du roi de Babylone, le plus élégant et le plus sublime de tous les poëtes, Isaïe (2). Ezéchiel nous présente la même scène et le même appareil, dans sa dernière prophétie sur la chute de Pharaon (3); modèle éclatant de cette véhémence qui est si justement attribuée à ce Prophète, comme formant son caractère distinctif.

---

(1) TEXTE DE M. LOWTH.

Tene ergò ad nos deductum conspicimus? Te nostrî similem? Te succisum et cassum viribus, ô gentium debellator?

Ezech. XIV, 4 et 5.

(2) Voyez, ci-après, tom. II, à la fin de la Leçon XXVIII.e, l'imitation latine de cet hymne, par M. Lowth, et l'imitation françoise, par Louis Racine.

(3) Ch. XXXII, v. 18 et suiv. — Ce morceau d'Ezéchiel se trouve également à la suite de la Leçon XXVIII.e

NOTE de M. Michaëlis, faisant suite à la Leçon Septième.

« C'est ici le lieu de parler de certaines images
» que les Hébreux empruntent des vices des
» hommes, pour les appliquer non-seulement à
» des actions blâmables et honteuses, mais
» même à des idées louables et honnêtes. Ils font,
» par exemple, un usage bien plus fréquent et
» bien plus hardi que nos poëtes modernes, des
» peintures prises de l'ivresse et des actions con-
» traires aux mœurs.

» Comme ceux-ci, ils célèbrent le glaive
» guerrier, enivré de sang et transporté d'une
» fureur féroce et effrénée. (Deutér. XXXII,
» 42. Is. XXXIV, 5, 6.) Ils nous repré-
» sentent les peuples s'enivrant du sang de
» leurs concitoyens, qui va exciter en eux une
» soif nouvelle, les vainqueurs ivres du sang
» ennemi (Is. XLIX, 26; LXIII, 6.);
» enfin, par un rapprochement plein de
» beauté, ils assimilent le Très-Haut lui-même,
» à un guerrier dans l'ivresse (Ps. LXXVII,
» 65), et la terre tremblante, à un homme
» pris de vin, qui chancelle. (Is. XXIV, 20.)
» Mais jamais ils ne font de cette image un
» emploi plus audacieux, et n'achèvent, pour

» ainsi dire, le tableau, que lorsqu'ils nous dé-
» crivent la démence ou le malheur, portés
» jusqu'au point de troubler la raison et la sagesse.
» Sous ce rapport, les passages suivans que nous
» fournit Isaïe, méritent d'être soigneusement
» pesés. Dans le premier (ch. XXVIII, 1, 7,
» 8, 11), le Prophète voulant faire connoître la
» manière insensée dont les Juifs expliquoient
» leur loi, compare leurs docteurs à une assemblée
» d'hommes dans l'ivresse; il va même jusqu'à
» imiter le begaiement et les répétitions su-
» perflues, ordinaires à ceux qui sont en cet état,
» et à feindre que Dieu, pour se jouer plus cruel-
» lement de leur ivresse, leur répond en une
» langue inconnue; dans le second passage (ch. LI,
» 17-23), le même Prophète nous représente
» sous les traits d'une femme de la plus grande
» beauté, que son époux à répudiée, Sion, c'est-
» à-dire, à mon avis, l'Eglise chrétienne tour-
» mentée et presque détruite par les empereurs
» Romains. Il suppose que des hommes pleins
» de malice et d'arrogance, l'ont enivrée jusqu'à
» la plonger dans la dernière stupeur; qu'ils l'ont
» forcée d'épuiser la coupe qu'ils lui présentaient,
» jusqu'à la dernière goutte; qu'elle a été aban-
» donnée comme sans vie, ayant autour d'elle ses
» enfans réduits au même état, sans qu'un seul
» d'entre eux ait pu la reconduire dans sa
» demeure, ni lui donner un peu d'eau pour la

» guérir : écoutons le discours que le Prophète
» lui adresse :

« Eveille-toi, éveille-toi; lève-toi, Jérusalem,
» Toi à qui le Seigneur a fait boire sa coupe bouillonnante;
» Toi qui as bu, qui as épuisé l'intérieur de cette coupe enivrante;
» De tous les enfans qu'elle avoit engendrés, nul ne lui présenta de l'eau pour la ranimer;
» De tous les fils qu'elle avoit élevés, nul ne la conduisit par la main.
» Tes fils, privés de la raison, étoient couchés dans toutes les places publiques, comme la gazelle qui est prise dans les filets du chasseur.
» Ils étoient enivrés de la colère du Seigneur, de la fureur de ton Dieu. » (1)

« Il termine en nous montrant ses ennemis qui » insultent à son corps resté sans sentiment.

» Habacuc qui imite presque toujours Isaïe, » mais d'une manière neuve et originale, ose » encore davantage. Il compare (ch. II, v. 15, 16) » les nations vaincues par les Babyloniens, à des » hommes dans l'ivresse, exposés aux mêmes » outrages

(1) TEXTE DE M. MICHAËLIS.

Evigila, evigila, surge Hierosolyma,
Quæ bibisti ex manu Jehovæ poculum ejus æstuans,
Quæ interiora poculi inebriantis bibisti, exsuxisti.
Nemo illam aquâ recreabat ex omnibus filiis quos pepererat:
Nemo manu ducebat, ex omnibus filiis, quos educaverat:
Hæc tibi duo evenere: quis tibi indoluit?...
Filii tui mentis expertes jacebant in omnibus plateis, ut oryx irretitus,
Pleni æstu Jehovæ, irâ Dei tui.

» outrages que Pausanias pris de vin, eut à
» essuyer de la part d'Attale et des autres con-
» vives. (Voyez Justin. l. IX, paragr. 6.)

» Malheur à toi qui contrains les autres à boire,
» Qui les forces à boire jusqu'à l'ivresse
» Pour jouir du spectacle de leur nudité!
» Des hommes illustres t'ont servi de jouet, jusqu'à la satiété:
» Bois à ton tour; deviens aussi l'objet de leurs outrages;
» Que la coupe que le Seigneur tient dans sa droite, passe
» jusqu'à toi;
» Et qu'un vomissement honteux, remplace ta gloire. » (a)

« Pour ce qui concerne la seconde espèce
» d'images, que nous avons indiquée au commen-
» cement de cette note, les écrivains hébreux,
» ne craignent point d'en tracer les peintures les
» plus étendues et les plus animées, et de se servir
» des termes propres, principalement lorsqu'il
» s'agit de condamner le culte rendu à de vaines
» idoles. C'est un crime qu'ils n'hésitent pas
» à comparer, même dans le discours en prose,
» à un amour adultère. Mais lorsque l'occasion

(a) TEXTE DE M. MICHAELIS.

Vœ bibere cogenti alios,
Ingurgitanti ad ebrietatem,
Ut intuearis pudenda illorum.
Satiatus es honestorum ludibrio:
Bibe et tu, et admitte præputium,
Transeat ad te poculum dextræ Jehovæ,
Et vomitus turpis, pro gloriâ tuâ.

» d'employer cette image se présente aux poëtes,
» c'est alors que leurs descriptions sont poussées
» jusqu'au dernier degré d'énergie. Il est impos-
» sible que l'ame du lecteur n'en soit pas pénétrée
» d'horreur; et cette horreur même devient l'effet
» le plus puissant, et le comble de l'art. Nous
» renverrons, pour des exemples de ce genre, au
» chap. LVII d'Isaïe, v. 7, 8, 9; au ch. II de
» Jérém.; aux ch. XIII et XVI d'Ezéch.

» Rien de plus éloigné de la retenue ordinaire
» à notre poésie, que la licence de style qu'on
» remarque dans tous ces passages; et nos oreilles
» ne sauroient supporter un poëte qui, sur un
» semblable sujet, s'exprimeroit en notre langue
» d'une manière aussi claire, et qui retraceroit à
» nos yeux une scène aussi horrible. Mais de
» pareilles peintures ne peuvent être dangereuses,
» qu'autant qu'elles sont à demi-voilées. Cette
» liberté d'expression n'est pas plus nuisible aux
» mœurs, que l'usage où sont, parmi nous, les
» femmes, de montrer leur visage à découvert.
» L'ouïe s'endurcit aussi bien que les yeux,
» par l'habitude; et nos passions sont plus irritées
» par des voiles insuffisans que par une nudité
» entière. Rappelons-nous que les lois de la
» décence ne sont pas les mêmes chez les différens
» peuples; et gardons-nous en conséquence d'ac-
» cuser et de condamner les poëtes hébreux.
» Songeons que parmi les Orientaux, il n'est pas

» plus indécent pour un poëte, de décrire une action
» déshonnète, qu'il ne l'est pour un de nos
» écrivains, de parler d'un meurtre, ou de toute
» autre violence injuste. La libre communication
» des deux sexes, autorisée parmi nous, et les
» rapports fréquens qui les rapprochent, nous
» imposent le devoir de veiller soigneusement
» dans tous nos discours, à ce qu'il ne nous
» échappe rien qui soit capable de faire rougir
» une jeune vierge. Blesser ses oreilles seroit
» encore plus un signe de grossiéreté, qu'une
» faute contre les mœurs. Nous sommes dès l'en-
» fance tellement accoutumés à cette retenue,
» indispensable dans les assemblées où les deux
» sexes se trouvent réunis, que des Orientaux
» entendant parmi nous des hommes s'entretenir
» entr'eux, doivent les prendre pour des vierges
» modestes; il en est tout autrement dans l'Orient.
» Les hommes n'y fréquentent que des personnes
» de leur sexe; et quant à ce qui concerne leurs
» relations avec les femmes, ils ne voient fami-
» lièrement que leurs épouses ou leurs esclaves.
» Les femmes retirées dans leurs appartemens,
» y vivent exemptes de toute gêne. (Voy. les
» Voyages de Shaw.) C'est encore là une des causes
» qui contribuent à répandre dans le discours une
» plus grande liberté. Les Arabes, au rapport de
» d'Arvieux (tom. III.e, cap. II.e, p. 195.) ne
» rougissent d'aucune expression qui indique au

» propre une action naturelle. Dans leurs livres, » règne la même licence; leurs poëtes n'usent en » quelques occasions, de certaines réticences qu'afin » d'exciter la curiosité; par-tout ailleurs, ils osent » parler, ils osent se vanter de ce que nos écrivains » ne montrent qu'à la dérobée, et qu'ils se » contentent d'abandonner aux soupçons de leurs » lecteurs. »

Nous avons cru ne devoir pas supprimer cette Note, principalement à cause des réflexions importantes qui la terminent, et qui peuvent servir à rectifier les jugemens injustes, portés par des esprits légers, sur des écrits et sur des mœurs qu'ils connoissoient mal. Mais nous avons été forcés de retrancher bien des choses, d'en adoucir beaucoup d'autres. Cette différence même de liberté dans les idiomes, dont M. Michaëlis cherche à rendre raison ici, nous en a fait la loi; et malgré cette précaution, nous craignons encore qu'on ne nous reproche de n'avoir pas poussé assez loin cette sévérité.

(Add. du Trad.)

LEÇON HUITIÈME.

Images qui ont rapport aux objets religieux.

SOMMAIRE. Images tirées des objets sacrés, les plus capables de choquer, et les plus susceptibles d'obscurité. Exemples. Explication du commencement du Pseaume 103.[e] Insuffisance des traductions; nécessité de remonter aux sources.

En discutant soigneusement les métaphores les plus fréquemment employées par les poëtes hébreux, nous avons eu principalement pour but, de nous mettre plus facilement en garde contre une erreur qui égare souvent ceux qui lisent des écrits qui sont si loin de nous pour le temps et pour les sujets; d'où il est résulté quelquefois, que ce qui, pour les Hébreux, avoit le plus de noblesse et de clarté, nous a paru si bas et si obscur. Mais si une telle précaution a été nécessaire à l'égard des images empruntées des objets physiques et des usages de la vie, elle le devient bien davantage pour celles qui sont prises des objets religieux. En effet, quoique bien des figures, que les

Hébreux avoient puisées dans le spectacle de la nature ou dans les pratiques ordinaires de la vie, leur fussent particulières, elles étoient cependant, pour la plupart, familières aux autres hommes, aussi bien qu'à eux. Mais celles qu'ils cherchèrent dans leur religion et dans ses cérémonies, leur étoient tellement propres, que tout le reste des humains ne participoit en aucune manière à l'usage, ni même à la connoissance des objets que ces figures rappeloient. Le point qui va nous occuper, offrant donc plus qu'aucun autre, de grandes et de nombreuses difficultés, il nous semble d'une importance extrème d'apporter l'attention la plus exacte à son examen, afin de conserver à cet égard, à la Poésie hébraïque, au moins une partie de la majesté dont elle brilla autrefois.

La Religion, parmi les Hébreux, avoit la plus vaste étendue; elle embrassoit non-seulement le culte du Très-Haut, mais encore le gouvernement de l'Etat, l'exécution des lois, l'administration de la justice, et presque tous les actes de la vie civile. A peine existoit-il chez ce peuple quelque chose d'entièrement profane et d'absolument étranger à la Religion. Ce qui semble aux autres hommes le moins digne d'honneur et de respect, étoit réglé

chez eux par les lois divines, et se lioit étroitement aux objets les plus saints et aux cérémonies les plus augustes. De-là, il s'en est suivi que les métaphores religieuses se rencontrent si fréquemment dans la Poésie hébraïque; mais que, par rapport à beaucoup de ces figures, nous aurons besoin de l'attention la plus soigneuse, pour ne pas laisser échapper la relation et le nœud qui les lient aux objets sacrés. Si nous tombions dans cette erreur, si nous regardions comme profane et vulgaire, un objet marqué d'un caractère divin; si nous rangions parmi les choses basses et communes, celles qui étoient saintes et vénérées, nous altérerions au-delà de toute idée, la pompe des expressions, la force et la majesté des pensées. Rien en effet dans la nature, de plus propre à faire naître le sublime, que les idées puisées dans le sanctuaire: tant l'esprit de l'homme est saisi d'une admiration soudaine, aussitôt que l'image auguste de la Religion se présente à ses regards! Tant elle le pénètre

D'un céleste plaisir, d'une frayeur sacrée!

Ajoutons donc encore que la Poésie hébraïque perd aussi infiniment de sa majesté, non-seulement parce que souvent le rapport des images qu'elle emploie, avec la Religion,

nous échappe; mais de plus, parce que, lors même qu'il est le plus apparent, il ne conserve sur notre esprit qu'une bien foible partie de l'effet et de la force avec laquelle il frappoit le cœur des Hébreux, entièrement pénétrés de ce sentiment. L'ensemble de leurs rites, formoit une sorte d'allégorie grande et soutenue; et ceux qui professoient ce culte devoient consacrer jour et nuit toute leur attention à la méditer et à l'approfondir: c'étoit à cette étude que tous les hommes sages et vertueux tenoient leur esprit constamment attaché; c'étoit là qu'ils devoient trouver et leur occupation et leur délassement; c'étoit là que résidoient toutes leurs richesses, toutes leurs espérances; c'étoit l'objet auquel ils rapportoient toutes leurs veilles, toutes leurs pensées, n'osant même s'en occuper qu'avec le plus profond respect et la plus grande pureté de mœurs. Les choses de la Religion étoient encore redevables d'un surcroît de noblesse, à l'éclat et à la pompe des cérémonies, qui devoient avoir un effet inexprimable sur l'esprit d'un peuple dont elles frappoient sans cesse les yeux; et la magnificence du culte étoit telle, sur-tout après la construction du temple élevé par Salomon, que quoique les livres saints nous en offrent

une description aussi exacte que détaillée, il nous est impossible d'en atteindre la majesté par la pensée. Ainsi, ce dont les poëtes hébreux avoient éprouvé la force et le pouvoir sur les esprits, est pour nous sans effet et sans noblesse, parce que nous faisons peu de cas, ou que nous ne nous formons pas l'idée, de ce qui, pour les Hébreux, étoit du plus haut prix, et faisoit l'unique objet de leurs méditations.

Nous allons joindre ici quelques exemples de ce genre, ou plutôt quelques passages qui nous fourniront des exemples nombreux.

Les lois des Hébreux s'occupent beaucoup de la distinction des choses pures et des choses impures; des soins qu'il faut apporter à éviter, à purifier ce qui est profane, souillé ou défendu. Ces défenses elles-mêmes suffiroient pour prouver que ces cérémonies n'étoient qu'une enveloppe et qu'un voile qui couvroient des vues plus importantes et plus saintes, si nous ne l'apprenions d'ailleurs avec autant de clarté que de détail. Parmi ces impuretés légales, sont rangées certaines maladies, certaines infirmités, et même certains états du corps, très-indifférens de leur nature. Au premier aspect, tout cela paroît futile; mais on en aperçoit toute l'importance, par un

examen plus approfondi. Il n'est donc point étonnant que les poëtes sacrés aient employé ces images, en traitant les sujets les plus relevés; soit lorsqu'ils mettent à nu les souillures et la dépravation profonde du cœur humain (1); soit lorsqu'ils reprochent à leurs contemporains leur corruption (2); soit lorsqu'ils déplorent le sort funeste de la fille de Sion (3), l'avilissement dans lequel elle est tombée, et la nudité honteuse, où l'ont laissée ses spoliateurs. Toutes ces images, si on les considère en elles-mêmes, répugnent et révoltent; mais si on remonte à leur origine; si on fait attention à leur rapport avec la Religion, on en sentira l'énergie et même la noblesse. De ce genre, ou du moins d'un genre analogue, semblent être encore ces plaintes du Prophète-Roi, dans ces divins cantiques, où ayant presque toujours à remplir un rôle bien plus auguste que le sien propre, il déplore l'excès de ses maux avec tant de feu et de pathétique, où il se plaint d'être accablé de souffrances et de

(1) Is. LXIX, 6.

(2) Is. I, 5, 6, 16. Ezéch. XXXVI, 17.

(3) Lament. I, 8, 9, 17; et II, 2.

coups (1), de succomber sous un poids énorme de forfaits, qui surpasse infiniment les forces humaines. Quelques interprètes, qui n'avoient pas approfondi avec assez de soin le génie de la Poésie hébraïque, ont recherché quelle étoit la maladie dont se plaint David dans ces passages: l'absurdité, à ce qu'il me semble, auroit été moins grande, lorsqu'il dit que de vastes eaux l'ont submergé, de mettre en question le nom et la position du fleuve dont il veut parler.

Il est plusieurs images du même genre, pour lesquelles les poëtes sacrés paroissent avoir besoin d'une semblable justification; il en est un bien plus grand nombre qui, quoique par elles-mêmes pleines de beauté et d'élégance, prendront une apparence bien plus élevée, si on leur rend l'éclat qu'elles tirent de leur origine sacrée, et si, comme des tableaux de grand prix, on les place dans un jour favorable. A cet égard, nous trouverons d'abondans exemples, dans une seule circonstance des rites religieux, dans la magnificence des vêtemens dont les prêtres étoient décorés. Telle étoit en effet la richesse et la pompe des vêtemens des prêtres hébreux, et surtout du Grand-Prêtre, dans les solennités;

(1) Ps. XXXVII.

telle en étoit *la beauté et la gloire* (1), pour emprunter les expressions de Moïse, que des hommes, dans l'esprit desquels, à tant d'éclat venoit se joindre une idée de sainteté, ne pouvoient rien concevoir de plus auguste. C'est aussi l'image que les Hébreux mettent en usage, pour désigner une beauté parfaite, ou pour rendre sensible toute la grandeur de la majesté divine. Isaïe sur-tout, ce Prophète dont le style est si élégant, nous retrace cette même image sous les couleurs les plus vives et les plus brillantes, lorsque décrivant à sa manière, c'est-à-dire, avec la dernière magnificence, la gloire et la joie de l'Eglise naissante, il nous la représente, *ornée des vêtemens de salut, et revêtue du manteau de justice* (2); et la compare ensuite *à un époux paré pour ses noces;* comparaison sur laquelle il répand une noblesse inexprimable, par un seul mot, par une métaphore clairement empruntée des ornemens sacerdotaux, et qu'une langue étrangère ne peut aucunement rendre, ni même indiquer. Les poëtes sacrés n'ont pu rien concevoir de plus saint et de plus vénérable, pour exprimer

(1) Exod. XXVIII, 2. (2) Is. LXI, 10.

dignement la majesté infinie de Dieu, autant qu'il est permis à l'intelligence humaine de le tenter : en conséquence, ils nous peignent le Très-Haut, *revêtu de gloire* (1), *couvert de magnificence, ceint de force* (2), employant dans ce dessein, les expressions consacrées pour désigner les ornemens et le ministère des prêtres.

Dans ces exemples, le rapport que nous indiquons se montre clairement et à découvert; mais il y a beaucoup d'autres métaphores semblables, dont l'élégance est bien plus enveloppée. Dans ce cantique si parfait, où le poëte célèbre à-la-fois, l'immensité de Dieu présent en tous lieux, et l'habileté admirable qu'a déployée l'Artiste suprême dans la structure du corps humain, il se sert d'une métaphore remarquable, prise de l'art savant de la broderie.

« Pendant que vous me formiez dans le secret;
» Que vous travailliez mes membres, comme avec
» l'aiguille, dans les lieux cachés de la terre. » (a)

---

(1) Ps. XCII, 1. — (2) Ps. LXIV, 7.

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Cum formatus essem in occulto,
Acupictus essem in penetralibus terræ.
Ps. CXXXVIII, 15.

Si l'on fait attention à cette figure qui est presque effacée dans toutes les traductions, et si en même temps, on songe au mécanisme admirable de notre corps, à cet entrelacement varié de veines, d'artères, de fibres, de membranes, qui peut être appelé avec tant de raison *un ineffable tissu*, on reconnoîtra facilement toute l'élégance et toute la justesse de cette métaphore. Mais on n'en sentira toute la force et toute la noblesse, qu'en se rappelant aussi que l'art de la broderie étoit consacré au sanctuaire: que l'usage propre et singulier de cet art, étoit réservé, par une disposition expresse de la loi, pour une partie des habits sacerdotaux, et pour les voiles qui fermoient le tabernacle (1) : on en conclura que le poëte a voulu, pour rendre plus sensible l'habileté de l'Artiste divin, comparer son ouvrage avec ceux de l'industrie humaine, auxquels la Religion ajoutoit un nouveau prix, et dont l'élégance sembloit si extraordinaire, que les livres saints paroissent l'attribuer à une inspiration céleste. (2)

(1) Exod. XXVIII, 39; XXVI, 36; XXVII, 16. Ezéch. XVI, 10; XIII, 18.

(2) Exod. XXXV, 30, 35.

Nous indiquerons un autre passage, qui renferme plusieurs exemples remarquables de ce genre. Rien de plus connu que ce cantique admiré de tout le monde, dans lequel le poëte célèbre les desseins et la sagesse que Dieu manifeste dans les beautés de la nature. C'est le pseaume CIII.e L'exorde sur-tout en est magnifique. La majesté du Très-Haut y est peinte d'après ce que nous pouvons en découvrir et en reconnoître par la pensée, dans l'ordre admirable qui gouverne l'univers. Pour cela, les métaphores devenant indispensables, le poëte a employé de préférence celles qui devoient paroître aux Hébreux, les plus augustes et les plus dignes d'un si grand sujet. Or, nous croyons qu'elles sont toutes empruntées du tabernacle. Ici il devient nécessaire de traduire littéralement le texte, et de le développer en peu de mots.

David commence par exposer en termes simples la grandeur de Dieu. Bientôt ayant recours aux métaphores, il dit :

« Vous vous êtes revêtu de majesté et de gloire. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Majestatem et gloriam induisti.

et l'expression dont il se sert est spécialement consacrée à l'habillement des prêtres.

« Vous vous êtes couvert de gloire, comme d'un » vêtement. » (a)

Ici l'idée indiquée rappelle ce symbole éclatant de la présence divine, cette lumière qui se montroit dans le sanctuaire; et de ce trait particulier, le poëte tire une image pour peindre sous des traits généraux, la gloire ineffable de l'Eternel.

« Vous avez étendu les cieux comme une tente. » (b)

Le mot employé est celui qui désignoit constamment les voiles dont le tabernacle étoit enveloppé et fermé de toutes parts. L'allusion semble avoir été saisie par les Septante, ainsi que par la Vulgate, et par un autre ancien interprète, qui traduisent tous, « vous avez étendu » les cieux comme une peau. » (1)

« L'assemblage des eaux forme votre demeure. » (c)

C'est ainsi que le poëte peint la nature merveilleuse de l'air, qui, composé d'élémens divers et sans fixité, acquiert cependant par

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Operiens se lumine tanquàm vestimento.*

(b) *Extendens cælos tanquàm cortinam.*

(c) *Contignans in aquis sua cœnacula.*

(1) Voy. Exod. XXXVI, 7, etc.

leur

leur réunion, et par l'ordre qui les lie, une consistance invariable et fixe; et pour cela, il fait usage d'une métaphore empruntée de la structure du tabernacle, qui étoit formé d'un grand nombre de pièces de rapport, que l'on assembloit dans un ordre constant, et qui au besoin, pouvoient se séparer avec facilité. Le poëte continue :

« Les nuées sont votre char;
» Vous marchez sur les ailes du vent. » (*a*)

Il a tracé d'abord l'image de la majesté divine, reposant dans le sanctuaire, où elle se rendoit visible sous l'enveloppe de la lumière la plus brillante ; maintenant il la peint se mouvant avec l'arche, siégeant sur une nuée répandue à l'entour, et portée au haut des airs. Ce siège de la présence divine est désigné, même dans les historiens sacrés, par l'expression propre de *char*. (1)

« Vous avez établi les vents pour vos envoyés,
» Et les feux du ciel, pour vos serviteurs. » (*b*)

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Faciens nubes currum suum ;*
Incedens super alas venti.

(*b*) *Faciens, ut venti sint angeli sui,*
Ut ignis ardens sit sibi ministrorum loco.

(1) Voy. I. Paralip. XXVIII, 18; et Eccl. XLIX, 10.

Les élémens nous sont représentés comme toujours prêts à exécuter avec promptitude les ordres de Dieu, ainsi que faisoient les ministres attachés au service du tabernacle. Le mot qui est employé ici, est de l'usage le plus fréquent dans les fonctions sacrées.

« Il a affermi la terre sur ses bases ; » *(a)*

métaphore prise encore évidemment du même sujet.

« Afin qu'elle ne change point dans le cours des » siècles ; » *(b)*

c'est-à-dire, pendant tout le temps marqué dans les desseins secrets de Dieu. Telle étoit en ce point, la condition de la terre et du tabernacle. Aussi, dans un autre passage, trouve-t-on à peu près les mêmes expressions employées pour comparer la stabilité de ce dernier, à la solidité de l'autre. (1)

Ces observations paroîtront peut-être trop subtiles et trop minutieuses ; mais elles étoient nécessaires pour rendre sensible notre pensée,

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) Fundavit terram super bases suas.

(b) Ne dilabatur in ævum et seculum.

(1) Ps. LXXVIII, 69.

et pour montrer qu'il est presque impossible qu'aucune traduction nous transmette avec fidélité les véritables idées des poëtes sacrés, et exprime ces rapports si déliés qui unissent presque toujours les objets que ces poëtes comparent. Ces rapports dépendent très-souvent des expressions mêmes, et d'une liaison que certains objets ont contractée par l'usage, avec certains mots; liaison que cache toujours, et que rompt trop souvent la traduction. On prétendroit en vain la retrouver dans la version la plus exacte; on doit encore moins espérer qu'elle se conserve dans une traduction, ou plutôt dans une imitation en vers. Il en existe sans doute plusieurs d'un mérite distingué; mais il faut remonter aux sources: elles seules possèdent ce goût propre et particulier, qui ne peut point se communiquer aux ruisseaux qui s'en échappent.

LEÇON NEUVIÈME.

Images prises de l'Histoire sainte.

SOMMAIRE. Ces images, presque toujours claires et remarquables. Méthode particulière que suivent les Hébreux, en les employant. Traits principaux dont ils font usage; le chaos et la création; le déluge; la ruine de Sodome; la sortie d'Egypte; la descente du Seigneur sur le mont Sinaï. Cette espèce de métaphore, très-convenable à la Poésie sacrée, sur-tout à la Poésie prophétique, et nullement à la Poésie profane.

DES quatre différentes sortes d'images, usitées dans la Poésie hébraïque, sous la forme de métaphore, il ne nous reste plus à examiner que celles qui sont empruntées des évènemens remarquables, rapportés par les historiens sacrés. L'emploi de ces dernières diffère de celui des autres; nous devons donc, dans l'examen que nous allons en faire, suivre une marche un peu différente. En effet, les discussions auxquelles nous nous sommes livrés jusqu'ici, avoient presque toutes pour objet, de nous frayer un accès plus facile à la

connoissance des beautés intimes de la Poésie sacrée, en ayant égard aux usages, aux opinions, aux idées reçues parmi les Hébreux ; de nous mettre en état, en pesant avec soin l'importance de chaque accessoire, d'en connoître plus exactement l'effet particulier ; de dissiper, autant qu'il étoit en nous, les nuages que le temps a répandus sur tous ces points ; de rendre enfin à ce qui pouvoit nous paroître obscur, choquant, grossier, rampant, sa clarté, sa grâce, son éclat, sa noblesse originaire. Dans ce qui va suivre, nous ne rencontrerons presque rien de ténébreux ou qui puisse choquer, rien qui exige une explication minutieuse, ou quelque justification ; tout se montrera clair, lumineux, sublime. L'Histoire sacrée éclaire encore aujourd'hui ce point, de toute sa lumière ; et il s'offre à nos regards avec autant d'éclat, qu'autrefois à ceux des Hébreux eux-mêmes. Seulement, il existe entre eux et nous, cette différence, que cette espèce d'images, étoit, en quelque sorte, nationale et domestique pour eux, et que rien n'en égaloit le pouvoir, pour émouvoir et charmer leurs esprits. Ce qui étoit encore d'une grande importance, c'est que souvent, sous les yeux même de ce peuple, se trouvoient le

lieu témoin de ces prodiges, l'aspect de quelque lieu semblable, des traces assurées de ces évènemens merveilleux, les monumens élevés pour en perpétuer le souvenir; tandis qu'au contraire quelque fameux, quelqu'augustes que ces évènemens soient pour nous, le seul éloignement des lieux et des temps en a infiniment affoibli l'effet sur nos ames.

La manière dont les poëtes hébreux usent de ces métaphores, est bien digne d'être remarquée. Voici en quoi elle consiste : pour peindre et orner les faits éclatans, les merveilles à venir, ils ont coutume d'emprunter quelqu'un des traits les plus importans, consignés dans l'Histoire de leur nation; de retracer et d'éclaircir ainsi, à l'aide de couleurs étrangères, mais ressemblantes, les faits futurs par les faits passés, les évènemens nouveaux par les évènemens anciens, les moins connus par ceux qui l'étoient davantage. Cette pratique étant absolument propre à la Poésie sacrée, et n'ayant été imitée, à ce qu'il nous semble, par aucune autre nation, nous avons pensé que ce point méritoit d'être mis dans tout son jour par un plus grand nombre d'exemples. Nous allons donc parcourir par ordre, sinon tous, du moins les principaux traits de

l'Histoire sainte, d'où ces figures sont empruntées : nous remarquerons leur effet métaphorique, ainsi que l'application invariable que ces poëtes en ont faite; et cette constance que nous avons observée dans les autres espèces de métaphores, se montrera encore ici, mais avec bien plus d'évidence.

Le premier de ces faits est le chaos et la création; c'est par-là que l'historien sacré commence son récit. Les images qui s'y rapportent s'appliquent constamment aux révolutions heureuses ou malheureuses des empires; au renversement ou au rétablissement des royaumes et des états. L'emploi de ces métaphores est très-familier à la Poésie prophétique, et principalement lorsqu'elle prend le vol le plus audacieux. A-t-elle à prédire la ruine du royaume de Juda, succombant sous l'effort des Chaldéens; à menacer les ennemis d'Israël d'une destruction entière? Elle peint ces évènemens, sous les mêmes couleurs, que si la nature étoit sur le point de retomber dans son premier chaos. C'est ainsi que s'exprime Jérémie dans cette vision sublime, et d'une poésie plus qu'humaine, où il semble avoir sous les yeux le tableau de la désolation prête à fondre sur la Judée :

« J'ai porté mes regards sur cette terre, et je l'ai vue
» dépouillée et sans forme ;
» Je les ai portés vers les cieux, et ils ne brilloient plus.
» J'ai regardé les montagnes, et elles trembloient ;
» Toutes les collines se choquoient violemment
» entre elles.
» J'ai regardé, et il n'y avoit plus d'hommes,
» Et tous les oiseaux du ciel avoient disparu.
» J'ai regardé, et j'ai vu le Carmel désert
» Et toutes ses cités détruites,
» A l'aspect du Seigneur, par le feu dévorant de sa
» colère. » (a)

C'est encore ainsi que dans un semblable sujet, Isaïe dit admirablement :

« Il étendra sur elle le cordeau de la dévastation et
» l'aplomb de la confusion. » (b)

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Aspexi terram, eccè autem vacua est et informis;*
Et ad cœlos, nec lucent ampliùs !
Aspexi montes, eccè autem intremiscunt,
Omnesque colles inter se raptìm concutiuntur !
Aspexi, et eccè nullus est homo,
Volucresque cœli omnes evanuerunt !
Aspexi, et eccè Carmelum desertum,
Et omnes ejus urbes dirutas !
A vultu Jehovæ, ab æstu iræ ejus flagrantis.
Jer. IV, 23, 26.

(b) *Et extendet super eam lineam vastitatis et perpendiculum confusionis.*
Is. XXXIV, 11.

Tous les deux, non-seulement ont eu en vue le chaos décrit par Moïse, mais ils ont encore fait usage des mêmes expressions que l'historien sacré. Les autres prophètes agrandissent cette image, et achèvent le tableau, par l'addition de beaucoup d'autres accessoires.

« La lune et le soleil s'obscurciront,
» Les étoiles retireront leur lumière,
» Et le Seigneur fera entendre ses rugissemens sur
» la montagne de Sion :
» Il fera retentir sa voix, de Jérusalem,
» Et les cieux et la terre seront ébranlés. » (*a*)

« Toute l'armée céleste sèchera de frayeur ;
» Les cieux eux-mêmes se rouleront comme un livre,
» Et toute leur armée tombera,
» Comme la feuille flétrie se détache du cep,
» Et la figue desséchée, de l'arbre qui l'a portée. » (*b*)

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nigrescent sol et luna ;*
Retrahentque splendorem suum stellæ ;
Et ex Sione rugiet Jehova,
Et ex Hierosolymis edet vocem ;
Et commovebuntur cœli et tellus.
Joël. III, 15, 16.

(*b*) *Et contabescet omnis cœlorum exercitus ;*
Cœli etiam ipsi instar schedulæ convolventur :

Est-ce au contraire le rétablissement d'Israël qu'ils ont à prédire ? Voici comment ils s'expriment :

« Je suis le Seigneur ton Dieu,
» Qui, en un instant apaise la mer, lorsque ses
» flots frémissent :
» Son nom est le *Dieu des armées.*
» J'ai placé mes paroles dans ta bouche,
» Et je t'ai couvert de l'ombre de ma main,
» pour créer les cieux, établir la terre sur ses fon-
» demens,
» Et annoncer à Sion cet oracle : Tu es mon
» peuple. » (*a*)

TEXTE DE M. LOWTH.

Et omnis eorum exercitus decidet,
Sicut cassa de vite folia,
Utque marcida ex arbore suâ ficus.
Is. XXXIV, 4.

(*a*) *At Ego Jehova sum Deus tuus,*
Qui subitò tranquillat mare, cum fremunt fluctus ejus;
Nomen illi Jehova exercituum:
Indidi verba mea ori tuo,
Et sub umbrâ manûs meæ te protexi:
Ut plantem cœlos, ut fundem terram,
Utque dicam Sioni, meus tu es populus.
Is, LI, 15, 16.

« Le Seigneur console Sion ;
» Il console ses ruines :
» Il va rendre ses déserts semblables à Eden,
» Et ses solitudes, pareilles au jardin de délices.
» En son enceinte se trouveront le bonheur et la joie,
» L'action de grâces, et le cantique de louanges. » (a)

L'image du déluge qui se rapproche de celles dont nous venons de parler, et qui a avec elles beaucoup de rapports, est aussi employée pour exprimer les mêmes idées. Ainsi, de même que la dévastation de la Judée est figurée par le retour du chaos primitif, de même aussi cet évènement funeste est indiqué par des métaphores prises du déluge universel.

« Voilà que le Seigneur va ravager la terre et la
» laisser nue ;
» Il en changera la face et en dispersera les habitans.

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Nam solatur Jehova Sionem,*
Solatur omnes ejus vastitates :
Et reddet deserta ejus Edeni similia,
Et solitudinem ejus ut Paradisum Jehovæ :
Reperietur in eâ lætitia et gaudium,
Gratiarum actio, et cantionum sonitus.
Is, LI, 3.

» -- Car les cataractes du ciel s'ouvrent ;
» Les fondemens de la terre sont ébranlés ;
» La terre se brise en éclats ;
» Son sein se déchire ;
» Elle s'ébranle et s'agite jusque dans ses abîmes ;
» Elle chancelle comme un homme dans l'ivresse ;
» Elle chancelle au lieu qu'elle occupe, comme une
» tente dressée pour une seule nuit. » (a)

Ces idées sont grandes, sans doute, et l'esprit humain peut à peine concevoir quelque chose de plus élevé. Mais rien n'égale la sublimité des images empruntées de la ruine de Sodome, pour peindre les châtimens que la justice divine réserve aux impies.

« Il fera pleuvoir sur les impies un feu dévorant :

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Ecce Jehova evacuat terram, eamque vastat;*
Et invertit faciem ejus, et dispergit incolas.
Nam aperiuntur ex alto cataractæ,
Et fundamenta terræ concutiuntur.
Confringendo confringit se tellus ;
Disrumpendo disrumpit se tellus ;
Commovendo penitùs commovetur tellus ;
Nutando nutat tellus, sicut ebrius ;
Et è loco suo vacillat, ut tugurium unius noctis.
Is. XXIV, 1, 18 et *seq.*

» Les flammes, le soufre, les vents impétueux ; voilà
» la coupe qu'il leur faudra épuiser. » (*a*)

« Voici le jour des vengeances du Seigneur ;
» Voici l'année où le vengenr de Sion exercera ses
» jugemens.
» Les torrens de cette terre (l'Idumée) se changeront
» en bitume,
» Et sa poussière en soufre ;
» Son sol sera réduit en bitume enflammé.
» Elle brûlera jour et nuit sans s'éteindre.
» A jamais la fumée s'élèvera de son sein.
» Pendant des âges sans fin elle restera déserte ;
» Pendant des siècles innombrables, nul homme ne
» la traversera. » (*b*)

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Depluet super impios prunas ardentes ;*
Ignem et sulphur et ventum turbinum ; hoc iis poculum exhauriendum est.
Ps. X, 6.

(*b*) *Nam agitur dies ultionis Jehovæ ;*
Annus pœnarum sumendarum Sionis vindici :
Et vertentur torrentes ejus in picem,
Et pulvis ejus in sulphur ;
Et terra ejus in ardentem picem redigetur :
Noctes diesque inextincta ardebit ;
Fumus ejus in æternum ascendet :
In perpetuas ætates jacebit deserta ;
Per infinita sæcula nemo eam peragrabit.
Is. XXXIV, 8.

La sortie de l'Egypte, qui a fourni matière à tant de descriptions magnifiques, s'applique aussi, par une métaphore très-usitée, à beaucoup d'évènemens d'une nature à peu près semblable. Dieu veut-il promettre à son peuple, son secours, la liberté, le salut et ses faveurs? Aussitôt se présentent bien naturellement à l'esprit du Prophète, la sortie de l'Egypte, les flots de la mer divisés, les ennemis d'Israël submergés, les déserts traversés sans péril, les sources jaillissant du sein des rochers. Ainsi, nous lisons dans Isaïe :

« Voici ce que dit le Seigneur
» Qui fraie une route à travers la mer,
» Et un chemin, au milieu des eaux puis-
» santes ;
» Qui fait sortir le char et le coursier, l'armée et
» toute sa force ;
» Ils tomberont tous ensemble et ne se relèveront
» plus ;
» Ils ont été étouffés et se sont éteints, comme une
» mèche de lin.
» Ne songez plus au passé,
» Et n'arrêtez plus vos regards sur les évènemens
» anciens :
» Voilà que je vais opérer un prodige nouveau ;
» Il va paroître ; ne le reconnoîtrez-vous point?

» Je vais tracer encore une route dans la solitude,
» Et faire couler des fleuves dans le désert. » (*a*)

Le même Prophète nous fournit une autre prédiction, qui se rapporte à la délivrance de la captivité de Babylone, dans un premier sens, qui n'est pas cependant le sens principal. Dès l'exorde, se reproduisent les images précédentes, avec encore plus de clarté, mais sous la forme d'une prosopopée dont rien n'égale le sublime.

« Réveille-toi, réveille-toi; revêts-toi de force, ô » bras du Seigneur!
» Réveille-toi comme aux jours anciens, comme » dans les âges passés.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ità edicit Jehova*
Qui præbet per æquor viam,
Et per aquas validas semitam;
Qui educit currum et equum, exercitum et robur;
Simul jacebunt, nunquàm consurgent,
Oppressi sunt, ut stupa extincti.
Ne recolite priora,
Et antiqua ne considerate:
Eccè ego novum quiddam sum facturus;
Jàmjàm orietur; nonne illud cognoscetis?
Præstabo etiam in solitudine viam,
In deserto flumina.
Is. XLIII, 16.

» N'est-ce pas toi, qui taillas en pièces le superbe;
» qui blessas le crocodile?
» N'est-ce pas toi qui desséchas la mer, les eaux du
» grand abîme?
» Qui rendis guéables les gouffres profonds de la
» mer?
» Afin que ceux que ceux que tu avois rachetés,
» pussent les traverser? » (a)

Du même genre est encore un autre trait de l'Histoire sainte, que nous citerons pour dernier exemple; c'est la descente du Très-Haut sur la montagne de Sinaï. S'il faut décrire l'approche du Seigneur, qui descend pour exercer ses jugemens, délivrer ceux qui l'honorent, détruire ses ennemis; s'il s'agit, en un mot, de peindre en général la manifestation de la puissance divine, c'est aussitôt

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(b) *Expergiscere, expergiscere, indue robur, ô lacerte Jehovæ!*
Expergiscere, ut priscis diebus, ætatibus antiquis!
Annon tu ille es, qui excidisti superbum, vulnerasti crocodilum?
Annon tu ille es, qui exsiccasti pelagus, aquas abyssi magnæ?
Qui maris profunda reddidisti pervia, ut redempti transirent?

Is. LI, 9.

l'appareil

l'appareil auguste et terrible du Sinaï (1), qui vient décorer la scène. Rien de plus fréquent, et en même temps de plus sublime, que ces images; nous allons en rapporter un ou deux exemples :

« Voici, voici le Seigneur qui sort de son sanc-
» tuaire;
» Il descend, il marche sur les sommets de la terre:
» Sous ses pas les montagnes se fondent,
» Et les vallées se divisent,
» Comme la cire devant le feu,
» Comme les eaux qui se précipitent sur le penchant
» des monts. » (a)

» La terre s'agite et tremble:
» Les fondemens des montagnes s'ébranlent;
» Ils sont secoués avec violence, parce que le
» courroux du Seigneur s'est allumé.
» La fumée s'élève de ses narines,
» De sa bouche jaillit un feu dévorant;

---

(1) Voy. Exod. XIX, 16 et 18; Deut. IV, 11, 12.

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Eccè autem Jehova è loco suo prodit ;
Et descendit, et super terræ fastigia graditur.
Et subter illum liquescunt montes,
Et valles sese discindunt :
Instar ceræ antè ignem,
Instar aquarum per declive præcipitantium.
Mich. I, 3, 4.

« Il lance au loin des charbons enflammés;
» Il abaisse les cieux et descend.
» Sous ses pieds s'étend une épaisse obscurité;
» Il est porté sur les Chérubins; il prend son vol,
» Et s'avance sur l'aile des vents.
» Les ténèbres forment son sanctuaire.
» Autour de lui il déploie comme une tente
» Les eaux condensées, les nuages amoncelés.
» A l'éclat de sa présence, les nuées s'enfuient;
» La grêle, les feux étincelans s'élancent.
» Alors du haut des cieux le Très-Haut fait gronder
» son tonnerre;
» Il fait entendre sa voix
» Au milieu de la grêle et des feux étincelans:
» De ses traits il disperse ses ennemis;
» Et de ses éclairs redoublés, il les poursuit frappés
» de stupeur et de consternation. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Tùm concussa est et intremuit tellus;
Et fundamenta montium commoventur,
Vehementer conquassantur; nam ira illius exæstuat.
Ascendit fumus in ejus nares;
It è faucibus ejus ignis edax;
Exeunt ab eo ardentes prunæ.
Inclinat cœlos, et descendit;
Sub pedibus ejus caligo densa:
Et inequitat Cherubo, et volat;
Et fertur super alis venti.
Facit tenebras penetrale suum,
Tabernaculum sibi circum undique,

Quoique ce passage ne soit rendu qu'en prose, et presque littéralement, nous pensons qu'on ne sentira pas moins la force, la grandeur et la sublimité de ces images. Il nous semble même que lorsqu'on les applique ainsi à un fait étranger, elles ont quelque chose de plus élevé, que quand on les emploie à la place qui leur appartient en propre, quelle que soit d'ailleurs la magnificence qu'on y déploie. En effet, à la majesté de ces idées, vient se joindre l'observation qu'il faut faire des rapports qui existent entre des objets différens; et cette observation engendre l'admiration et le plaisir.

Il est à remarquer que, comme plusieurs de ces images ont entre elles de la ressemblance, et peuvent ainsi convenir également à un seul et même sujet, il arrive souvent que les poëtes sacrés, pour relever la grandeur

Tenebras aquarum, densa nubium.
A fulgore præsentiæ ejus nubes diffugiunt;
Emicat grando prunæque candentes.
Tùm intonat è cœlo Jehova,
Et Altissimus edit vocem suam,
Cum grandine prunisque candentibus;
Et telis suis hostes dissipat,
Et crebris fulguribus attonitos agit.
Ps. XVII, 8 et seq.

d'un évènement, en accumulent et en réunissent plusieurs ensemble. C'est ce qu'on observe dans ce cantique, que nous avons déjà cité, et dans lequel David rend grâce à Dieu de la victoire qu'il lui a accordée sur ses ennemis. En effet, après avoir décrit, comme on vient de le voir, la majesté et la colère du Seigneur, à l'aide d'images empruntées de la promulgation de la loi sur le mont Sinaï; dans les versets qui suivent immédiatement, il fait allusion au passage de la mer rouge et du Jourdain.

« Alors le lit des eaux a paru à sec;
» Les fondemens de la terre se sont montrés à découvert;
» Au bruit de vos menaces, Seigneur,
» Au souffle de votre colère. » (a)

Les exemples que nous venons de rapporter, et la nature du sujet qui nous occupe, montrent évidemment combien cette espèce de métaphore est convenable à la Poésie prophétique. En effet, les Prophéties sont toujours

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Tùm apparebant alvei aquarum;
Retegebantur orbis fundamenta:
Ab increpatione tuâ, ô Jehova;
Ab halitu spiritus iræ tuæ.
Ps. XVII, 16.

accompagnées de quelque obscurité ; nous voulons parler, non de cette obscurité qui produit la confusion du style, et qui répand des nuages sur l'élocution ; mais de celle qui est due à la réserve du Prophète lui-même, qui cache à dessein une partie de l'évènement annoncé, et n'en découvre que ce qu'il lui est permis d'en révéler. Ainsi avec quelque clarté que l'évènement soit désigné ; la manière dont il doit s'effectuer, et ses circonstances particulières restent enveloppées de certains voiles. De quelle utilité ne sont point alors ces images générales et indéterminées, à l'aide desquelles on peut imprimer avec force dans les esprits, ce qu'il importe de relever, c'est-à-dire, la gravité de l'évènement considéré dans son ensemble, son éclat, sa grandeur, son atrocité ; tandis qu'en même temps on cache ce qui doit rester inconnu ; savoir, l'ordre, le mode, les circonstances, enfin les détails particuliers du fait ! On voit encore par-là, que ce genre de métaphore ne peut être facilement employé dans la poésie profane, à laquelle, ni l'histoire, ni même la fable ne sauroient fournir une source assez noble et assez abondante de semblables images, et qui par la nature des sujets qu'elle traite, n'en a pas besoin.

Mais cette espèce de métaphore est tellement propre au genre prophétique, ainsi que nous l'avons dit, qu'elle n'est point étrangère à la poésie profane, lorsque celle-ci veut aussi prédire l'avenir. Dans deux ou trois occasions semblables, nous voyons Virgile entraîné à cet usage. Ainsi dans le sixième livre de l'Enéide, il s'écrie :

« Tu trouveras un autre Simoïs, un autre » Xante, un autre camp des Grecs ; déjà est » assuré au Latium un autre Achille, né aussi » d'une Déesse. » (1)

Et dans la quatrième églogue :

« Alors paroîtra un autre Tiphys ; alors, » pour porter l'élite des héros, paroîtra une » Argo nouvelle ; alors s'allumeront d'autres » guerres, et pour la seconde fois, le grand » Achille marchera contre Troye. » (2)

Mais peut-être voudra-t-on entendre ce dernier passage, comme faisant allusion

(1) *Non Simoïs tibi, nec Xanthus, nec Dorica castra*
Defuerint : alius Latio jam partus Achilles,
Natus et ipse Deâ.
Virg. Æn. VI, 8.

(2) *Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo*
Delectos heroas ; erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
Ibid. Ecl. IV, 34.

à l'accomplissement de ce que les anciens appeloient la *grande année*, et à l'opinion du rétablissement des temps primitifs. Cependant il reste toujours cette différence, qu'il est possible peut-être de trouver chez les poëtes profanes quelque exemple de ce genre, quelque métaphore empruntée d'un fait ou d'un personnage historique, et appliquée à un autre fait, ou à un autre personnage particulier; mais que jamais on n'en verra déduire une image commune et générale, qui, suivant une loi constante et invariable, s'applique à tous les autres faits de même nature, ou qui soit employée à désigner une idée générale et indéfinie.

Nous avons regardé jusqu'ici ces images comme des métaphores, quoique le plus grand nombre eût pu être rapporté plus justement à l'allégorie. Mais cela est indifférent pour les explications que nous avons voulu en donner. Sans doute beaucoup de ces exemples que nous avons cités, appartiennent à cette espèce d'allégorie sacrée, d'une nature plus sublime, qui dans un sujet réel et légèrement ébauché, s'étend bien au-delà du sens immédiat et littéral, et qui, sous l'écorce d'un sujet vulgaire, renferme un sens secret et bien

plus divin. Mais bientôt nous aurons à nous en occuper spécialement; car ayant à traiter de l'allégorie usitée dans la Poésie sacrée, ce sera une nécessité pour nous de parler de cette espèce particulière, malgré les difficultés et les obscurités qu'elle présente, parce que c'est là ce qui constitue le sublime de beaucoup de poëmes sacrés.

LEÇON DIXIÈME.

De l'Allégorie.

SOMMAIRE. L'Allégorie admet trois différentes formes. 1.° La métaphore continuée : licences que les Hébreux se sont accordées à cet égard ; exemples d'une allégorie régulière. 2.° La parabole : qualités qu'elle doit avoir ; exemples.

UNE seconde partie de l'élocution figurée, c'est l'allégorie ; figure qui, par les mots dont elle est formée, indique un objet, tandis que par le sens qu'elle exprime, elle en désigne un autre: nous pouvons en remarquer trois espèces dans la Poésie sacrée. La première est celle dont parlent communément les rhéteurs, et qui consiste en une métaphore continuée.

« Lorsque plusieurs métaphores soutenues » se succèdent, dit Cicéron, le discours change » de nature. C'est pour cela que les Grecs ont » appelé *allégorie*, cette sorte de figure, » expression qui est très-juste. Cependant le » mot général de *métaphore* qu'a employé » Aristote, présente encore mieux à l'esprit » l'idée de tous ces tropes. » (1)

(1) Cic. Orat. 27.

Nous pensons donc qu'il est inutile de nous arrêter plus long-temps à cette première espèce que nous n'avons point séparée de la métaphore simple, dans ce que nous avons dit plus haut de cette dernière. En effet, la plupart des exemples que nous avons cités, rentrent dans cette classe. L'emploi de ces deux figures est le même, et il seroit difficile de les circonscrire dans les limites qui leur sont propres, et de déterminer avec précision le point où l'une finit et où l'autre commence.

Mais peut-être ne sera-t-il point hors de propos d'indiquer ici l'usage particulier que les poëtes hébreux se plaisent à faire, principalement dans la Poésie prophétique, de l'allégorie, de la comparaison et de la parabole. Ces figures ont entr'elles une très-grande affinité; et comme dans tous les sujets qu'ils veulent embellir, ils déploient une extrême abondance et une extrême variété d'images, ils les mêlent et les associent d'une infinité de manières. Rarement satisfaits de la simple métaphore, ils ont souvent recours à l'allégorie. A cela joignons encore de fréquens changemens d'images, de temps, de personnes: par-tout, dans les expressions, comme dans les pensées, éclatent, libres de toute loi, la

véhémence et la hardiesse ; par-tout respire le génie indépendant de la Poésie hébraïque.

« Juda est un jeune lion , » (a)

s'écrie Jacob. Aussitôt la métaphore se convertit en allégorie ; et le discours change de forme :

« O mon fils, au retour de la chasse, tu remontes
» dans ton repaire ; » (b)

c'est-à-dire, dans les forêts des montagnes. Nouveau changement dans la forme du discours ; peu à peu l'image s'agrandit, et à la comparaison répétée vient se mêler la métaphore :

« Il se couche, il se repose tel qu'un lion
» Et tel qu'une lionne ; qui osera le réveiller ? » (c)

Telle est encore à peu près cette belle prophétie où est annoncée avec tant de clarté cette race innombrable qu'enfantera l'Evangile à sa naissance, et sur laquelle une métaphore jointe

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Juda est catulus leonis.*
Gen. XLIX, 9.

(b) *Ex prædâ, mi fili, ascendisti.*
Ibid.

(c) *Incurvat se, recumbit, ut leo,*
Et ut leæna ; quis eum excitabit ?
Ibid.

à une comparaison, et l'ellipse d'un mot qui devoit être répété ont répandu une certaine obscurité :

« La rosée de ta race surpassera le sein de l'aurore ; » *(a)*

c'est-à-dire, « la rosée de tes descendans sera » plus abondante que la rosée qui coule du » sein de l'aurore (1). » Quelles interprétations monstrueuses de ce passage n'a point enfantées l'ignorance des locutions particulières à la langue hébraïque !

Mais il est, pour l'allégorie, une forme régulière et bien plus parfaite, que par conséquent nous ne devons point passer sous

---

(*a*) TEXTE DE M. LOWTH.

Præ utero Auroræ tibi ros prolis tuæ.
Ps. CIX, 3.

(1) NOTE DU MÊME.

Quelques-uns des derniers commentateurs ont enfin aperçu que c'étoit là le sens de ce passage ; mais aucun n'a rendu raison de cette construction. Nous tâcherons d'y suppléer, afin qu'il ne reste aucun doute sur l'explication très-certaine d'un passage fort important et fort clair, suivant nous. Pour cela, on n'a qu'à se rappeler les exemples suivans, dont la forme est absolument la même. — Ps. IV, v. 8. « Vous avez excité dans mon cœur une » joie plus grande que le temps où le froment et le vin se sont » accrus. » Au lieu de *plus grande que celle qu'on éprouve au temps où*, etc. — Isaïe, ch. X, v. 10. « Quoique leurs idoles l'em- » portent sur Jérusalem et Samarie. » Au lieu de *l'emportent sur celles de Jérusalem*, etc. — Job, ch. XXXV, v. 2. « Ma justice » qui est au-dessus de Dieu, » pour *qui est au-dessus de celle*

silence; c'est lorsque la métaphore se soutient plus long-temps, et qu'elle occupe tout le sujet et toute la suite du discours. Salomon nous en fournit un très-bel exemple dans cette allégorie (1), où il a tracé une peinture admirable de la vieillesse. Les incommodités d'un âge avancé, l'affoiblissement de l'esprit, l'engourdissement des sens, la débilité du corps, y sont exprimés par des images variées, empruntées de la nature et des usages ordinaires de la vie. On y remarque sans doute beaucoup d'art et d'élégance, mais en même temps beaucoup d'obscurité; car Salomon, par cette forme énigmatique, a voulu, suivant la coutume des sages de l'Orient, mettre à

---

de Dieu. Les exemples de cette espèce d'ellipse ne manquent pas chez les Grecs. « Nous ne pouvons chanter de combat qui » soit au-dessus d'Olympie, » au lieu de *qui soit au-dessus des combats d'Olympie*. Pindare, I.re olymp. — « Est-ce donc que » la ville Laconienne est au-dessous des Phrygiens, » au lieu de *est au-dessous de la ville des Phrygiens*.

ADDITION DU TRADUCTEUR.

Cette locution n'est pas absolument étrangère à notre langue; M. Coray, dans ses savantes notes sur Isocrate, rapporte un exemple à peu près du même genre, qu'il a puisé dans le plus pur des écrivains françois, dans Fénélon. On lit dans Télémaque: « Et qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse, au lieu de » *qu'Ulysse trouve en vous un fils égal à lui, par sa sagesse.* »

(1) Ecclésiast., ch. XII, v. 2 et suiv.

l'épreuve la sagacité de ses lecteurs. Aussi ce passage a-t-il fortement exercé l'esprit des savans ; et plusieurs en ont proposé des explications différentes, toutes érudites et ingénieuses. (1)

On trouve dans Isaïe, une allégorie aussi élégante, quant aux images (2), mais plus simple, mieux soutenue, plus juste et plus parfaite dans sa forme, et par la manière dont elle est traitée. Ce motif nous engage à la rapporter ici en entier. Le prophète veut faire connoître les vues que Dieu suit dans ses jugemens, et nous apprendre que le Très-Haut, dans la punition des impies, agit de diverses manières, mais toujours avec une souveraine sagesse ; qu'ainsi qu'il l'avoit déjà dit (3), l'*Eternel règle son jugement avec le cordeau, et sa justice avec l'aplomb ;* qu'il pèse, avec le soin le plus exact, les différences de temps, de personnes, de

---

(1) NOTE DE M. LOWTH.

Voyez à ce sujet le commentaire plein d'érudition que publia, dans le 17.e siècle, le savant médecin Jean Smith. Voy. également les conjectures ingénieuses qu'a données à ce sujet l'illustre Richard Mead, le premier médecin de ce siècle, dans l'ouvrage qui a pour titre : *Medica sacra.*

(2) Is. XXVIII, 23, 29.

(3) *Id. ibid.* v. 17.

choses, tous les motifs de sévérité et de clémence. Il enveloppe toutes ces idées sous le voile d'une allégorie soutenue, qu'il emprunte de l'agriculture et de la manière dont on battoit les grains; image consacrée en quelque sorte, à retracer le sujet en question, dont nous avons déjà fait connoître ci-dessus la nature et l'emploi, et sur laquelle il seroit inutile de revenir encore.

« Prêtez l'oreille, et écoutez ma voix;
» Soyez attentifs, et retenez mes paroles :
» Le laboureur est-il sans cesse occupé à labourer son
» champ, pour l'ensemencer;
» A sillonner, à égaliser sa terre?
» Après qu'il en a applani la surface,
» N'y répand-il pas la nielle? N'y jette-t-il pas le
» cumin?
» N'y sème-t-il pas le froment dans une proportion
» déterminée?
» N'assigne-t-il pas leur place à l'orge et au millet?
» Car son Dieu l'a instruit parfaitement, et lui a donné
» des leçons.
» Or, la nielle n'est point foulée sous la herse;
» La roue du traîneau ne roule point sur le cumin.
» Mais la nielle est battue avec la verge,
» Le cumin avec le bâton, et le froment, sous le pied
» des animaux.
» Cependant le laboureur ne continuera point, sans
» relâche, à battre ses grains :
» Il n'agitera point sans cesse la roue de ses traîneaux;

» Il ne foulera pas toujours ses gerbes sous le pied
» des chevaux.
» De même aussi agit le Seigneur;
» Et c'est ainsi qu'il se montre admirable dans ses
» jugemens, et magnifique dans ses œuvres. » (a)

Il y a une autre sorte d'allégorie que nous pouvons appeler *parabole*, en prenant cette expression dans un sens propre et plus borné. C'est une similitude qui renferme le récit d'un fait supposé, dont le

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Aures advertite, atque audite vocem meam;
Attendite et auscultate sermoni meo :
Nùm omni tempore arat arator ad serendum :
Proscindit et offringit terram suam ?
Nonne cùm complanavit ejus superficiem,
Tùm spargit nigellam, aut disjicit cuminum,
Et mandat far certa mensura,
Et hordeo signatum est et zeæ spatium suum ?
Nam perfectè eum instituit, Deus ejus ipsum erudit.
Neque vero tribulo trituratur nigella,
Nec rota plostelli super cuminum circumagitur;
Sed virgâ excutitur nigella,
Et cuminum baculo ; far autem triturâ exteritur.
Nec tamen hoc perpetuò perget triturare ;
Aut agitabit rota plostelli sui ;
Neque ungulis suis semper exteret.
Etiam hoc à Jehova provenit :
Mirabilem se præstat consilio, magnificum effectu.

rapport

rapport à une vérité, est expliqué ou du moins indiqué. Les Grecs lui donnèrent le nom d'*apologue*, et les Latins celui de *fable*. On a beaucoup vanté, en ce genre, les compositions du sage de Phrygie, ou celles que d'autres poëtes ont rédigées par écrit, à l'imitation des siennes. Le Sauveur lui-même n'a pas dédaigné de faire usage de cette sorte d'instruction, et nous ne savons ce qu'on doit admirer le plus, de la sagesse, du sens profond, de l'élégance, de l'agrément ou de la clarté qu'il y a déployés. Les discours de cette espèce qui nous ont été transmis, ayant reçu le nom de parabole, cette dénomination, auparavant plus étendue dans sa signification, a été depuis restreinte presque toujours à cette dernière et seule acception. Les poëtes sacrés ont fait de cette figure un usage très-fréquent, sur-tout dans la Poésie prophétique; et Ezéchiel plus que tous les autres. Mais afin de pouvoir porter à ce sujet un jugement plus certain et plus sûr, nous devons exposer quelques-unes des propriétés essentielles à la parabole poétique; nous prononcerons ensuite plus facilement sur chacune de ces fictions en particulier, quand nous aurons

reconnu ce qui doit leur être commun à toutes.

La première qualité de la parabole est d'être empruntée d'une image connue et convenable, dont la signification soit facile à saisir, et déterminée par l'usage. De-là, en effet, résultera presque nécessairement la clarté, mérite essentiel dans toute allégorie. Si nous examinons, d'après cette règle, les paraboles des poëtes sacrés, nous les trouverons à cet égard à l'abri de tout reproche. Presque toujours ils se servent d'images qu'ils sont dans l'usage d'employer dans le même sens, sous la forme d'allégorie ou de comparaison. Peut-on voir, en ce genre, quelque chose de plus exact que l'emblême de cette vigne trompeuse (1), de cette vigne inutile et livrée aux flammes (2), par laquelle est si souvent figuré le peuple ingrat que Dieu s'étoit choisi; de ces lionceaux tombés dans la fosse (3), qui désignent avec tant de justesse les princes de Juda dans les fers (4); de ce cèdre du Liban, si beau, si majestueux, si rempli de vigueur, qui cachoit sa tête dans

---

(1) Isaïe, V, 1. (2) Ezéch. XV et XIX, 10. (3) Ibid. XIX, 1, 9. (4) Ibid. XXXI.

les nues, et qui enfin est coupé et abandonné sur la terre; peinture vive et fidèle de la gloire et de la chute du roi d'Assyrie? Nous n'ajouterons plus qu'un seul exemple, et il n'en est presque aucun qui ne méritât d'être cité; c'est cette allégorie dans laquelle la tendresse de Dieu pour son peuple, et les adorations que ce peuple lui offre en retour sont exprimées sous des traits empruntés de l'union sacrée du mariage. Ezéchiel a employé deux fois cette similitude avec une très-grande liberté (1), et il n'y a presque aucun des poëtes sacrés qui n'en ait fait usage en quelque occasion. Aussi n'y a-t-il aucune figure dont la signification soit plus familière, et le retour plus fréquent. On ne doit donc pas s'étonner que Salomon, dans ce cantique plein d'élégance qu'il a composé, ait fait choix du même symbole, pour retracer un sujet plus relevé, et l'ait paré des mêmes couleurs.

Mais ce n'est point assez que l'image soit connue et convenable; il faut encore qu'elle soit élégante et agréable, puisque le but de la parabole poétique est non-seulement de développer une idée avec plus de clarté,

(1) Ezéch. XVI et XXIII.

mais encore de l'embellir, et de lui donner de l'éclat. Les paraboles qui sont prises des objets de la nature l'emportent sous ce rapport sur toutes les autres; il n'est, en effet, presque aucun objet physique qui, lorsqu'il est retracé avec exactitude, n'offre quelque beauté particulière; et comme c'est presque toujours à cette source que les poëtes sacrés vont puiser leurs paraboles, la plupart d'entre elles méritent d'être distinguées par leur élégance. S'il s'en rencontre certaines d'un genre différent, et qui nous paroissent moins belles et moins nobles, cherchons à nous assurer si elles ne sont pas d'une nature telle que leur agrément et leur noblesse aient pu s'évanouir à nos yeux, plutôt que de supposer qu'elles en manquoient à ceux du peuple qui les employa. Si donc quelqu'un est choqué de trouver dans Ezéchiel (1), l'image de cette chaudière bouillante dans laquelle s'agitent des flots d'écume, qu'il se rappelle que prêtre et poëte tout-à-la-fois, Ezéchiel a emprunté cette figure des sacrifices auxquels il étoit employé, et qu'il ne devoit pas craindre que rien de ce qui avoit quelque rapport

(1) Ezéch. XXIV, 3.

avec ce ministère sacré pût paroître ou bas ou choquant.

Ce qui contribue beaucoup à la beauté de la parabole, c'est que non-seulement l'image employée soit convenable et gracieuse; mais encore que toutes ses parties et les accessoires qui la composent aient aussi une convenance évidente, et qu'elles concourent à l'effet que l'écrivain veut produire. Il n'est pas nécessaire sans doute que la parabole offre par-tout une similitude parfaite; une pareille exactitude indiqueroit souvent une recherche trop minutieuse. Mais lorsque la nature de l'image employée admet ou même demande plus de développement, et que la ressemblance, se présentant naturellement et sans effort, se soutient dans tous les détails, il est hors de doute que de ce concours résultera la plus grande beauté. Si l'on examine avec attention les paraboles déjà citées, on se convaincra qu'on n'a point de plus parfaits modèles à désirer : à ce même titre, les plus grands éloges sont dus à la parabole si connue de Nathan (1), quoiqu'elle ne soit écrite qu'en prose; et à celle de Joathan (2),

(1) II. Rois, XII, 2. (2) Jug. IX, 7.

qui, la plus ancienne de toutes celles qui existent, se rapproche davantage de la forme poétique.

A ces conditions, il faut encore ajouter comme une loi particulière à la parabole, qu'elle se soutienne sans interruption, et qu'à l'image empruntée ne vienne point se mêler l'idée du sujet propre. En cela elle diffère beaucoup de la première espèce d'allégorie, qui, commençant par une simple métaphore développée par degrés, n'exclut point de la suite du discours l'emploi de l'idée du sujet propre. Un exemple de chaque genre rendra plus sensibles ces différences, et ce que nous venons de dire.

Le Psalmiste ayant figuré le peuple d'Israël sous l'emblême d'une vigne (1), a étendu fort au long cette métaphore, et l'a très-heureusement développée, à l'aide de plusieurs circonstances accessoires. Parmi les beautés nombreuses dont abonde cette allégorie, il faut mettre au premier rang la délicatesse avec laquelle l'écrivain sacré commence et cesse de l'employer; passant peu à peu du propre au figuré, et revenant par une

(1) Ps. LXXIX.

gradation aussi habilement ménagée du figuré au propre :

« Vous avez tiré cette vigne de l'Egypte ;
» Vous avez chassé les nations, et vous l'avez plantée ;
» Vous avez préparé la place devant elle. » (*a*)

Devenu plus hardi, il se livre à son idée ; mais après quelques détails, avec quelle élégance il l'abandonne pour rentrer dans son sujet !

« Revenez, ô Dieu des armées ;
» Du haut des cieux abaissez vos regards sur elle ;
» Prenez soin de cette vigne,
» Du rejeton qu'a planté votre droite,
» De la race que vous vous êtes préparée.
» Elle est en proie aux flammes, et entièrement
» dévastée ;
» A votre aspect menaçant, elle périt.
» Que votre main s'étende sur l'homme de votre droite,
» Sur la race de l'homme, que vous vous êtes
» préparée. » (*b*)

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ex Ægypto eduxisti vitem ;*
Ejecisti gentes, eamque plantâsti :
Antè faciem ejus præparâsti locum.
Ps. LXXIX, 9.

(*b*) *Revertere, ô Deus exercituum ;*
De cœlo despice et intuere,

Par cet exemple, on voit comment dans cette première espèce d'allégorie on peut mêler ensemble le propre et le figuré, et combien cette licence a d'agrément, le passage d'un sens à l'autre devenant par-là plus adouci et plus grave, et la lumière qui ne pénètre qu'obliquement et sans se développer, n'en étant que plus agréable; il en sera autrement lorsque la même image prendra la forme de la seconde espèce d'allégorie, c'est-à-dire, de la parabole, ainsi que l'a pratiqué Isaïe. Ici le sens propre, et tout ce qui s'y rapporte, même indirectement, n'est point admis; toutes les couleurs du style sont d'emprunt; tous les ornemens sont pris à la même source. Ainsi toutes les circonstances qui, dans le premier exemple, sont exprimées au propre, c'est-à-dire, *l'expulsion des nations*, *la place préparée*, *la mort causée*

Et vitis hujus curam suscipe,
Et germinis quod tua plantavit dextera,
Et sobolis quam tibi confirmâsti.
Igni comburitur penitùsque succiditur;
Per vultus tui increpationem pereunt.
Sit manus tua super virum dexteræ tuæ,
Super sobolem illum hominis quam tibi confirmâsti.
Ibid.

par les menaces de Dieu sont rendues dans le second par des expressions métaphoriques. « Le Seigneur nettoie sa vigne, en recueille » les pierres; lorsqu'elle a trompé ses espé- » rances, il arrache la haie qui l'environnoit; » il la dévaste, et ordonne aux nuées de ne » plus répandre de pluie sur elle. » (1) Ce qui a de la grâce dans le premier exemple seroit absurde et déplacé dans le second. En effet, le but de la métaphore continuée, et celui de la parabole sont différens. Dans la première, on se propose de couvrir le sujet d'ornemens plus magnifiques, d'y répandre plus d'éclat, d'en rendre les traits plus saillans, afin qu'il frappe l'esprit dès la première vue : dans la seconde, au contraire, on cherche à éloigner la vérité des regards, à voiler ce qu'elle a souvent de trop sévère, afin qu'elle s'insinue avec douceur, et qu'elle exerce son pouvoir presque à la dérobée. Il y a cependant une sorte de parabole qui n'a pas d'autre objet que l'embellissement du

(1) TEXTE DE M. LOWTH.

Vineam suam Deus collectis lapidibus expurgat; fallenti autem fidem ei sepem diruit, vastamque eam reddit, edicitque nubibus ne in eam demittant imbres.

Is. V, 1, 7.

sujet. Telle est cette parabole remarquable du cèdre du Liban (1), que nous fournit Ezéchiel, et que nous avons déjà citée. Il n'en est point de plus exacte et de plus belle, si l'on considère l'image en elle-même; si l'on s'arrête aux traits particuliers et aux couleurs, il n'en est point de plus élégante et de plus ornée. Cependant dans cette parabole, le poëte sacré a mêlé aux traits métaphoriques (2), quelques-uns de ceux qui appartiennent au sujet propre. Est-ce parce que la nature de cette parabole le lui a permis? Est-ce l'ardeur de son génie qui l'a rendu quelquefois moins attentif à la rigueur de la règle? C'est ce que nous n'osons pas décider.

(1) Ezéch. XXXI.
(2) *Id. ibid.* 11, 14, 15, 16, 17.

LEÇON ONZIÈME.

De l'allégorie mystique.

SOMMAIRE. 3.° Définition de l'allégorie mystique : elle a son fondement dans la Religion des Hébreux. Différences qui la distinguent des deux autres espèces, quant au sujet, et quant à la forme. Exemples. Le style parabolique a la plus grande convenance avec cette sorte d'allégorie qui est elle-même très-favorable à l'annonce des évènemens futurs. Obscurité qui l'accompagne nécessairement. Moyens qui s'offrent pour pénétrer cette obscurité.

Il y a une troisième espèce d'allégorie, qui est aussi d'un usage très-fréquent dans la Poésie prophétique ; c'est lorsqu'un double sens est exprimé par les mêmes paroles, ou bien lorsqu'un seul et même discours, pris en deux sens différens, désigne tout-à-la-fois plusieurs évènemens séparés pour le temps, et dissemblables par leur nature. C'est là ce qu'on appelle le sens littéral et le sens mystique ; point de la plus grande importance dans la Théologie, étroitement lié avec la

Poésie sacrée, et dont, par ce motif, nous devons parler au moins en peu de mots.

Dans la Religion des Hébreux, les choses, les lieux, les époques, les fonctions, tout a une double signification, l'une propre, et l'autre allégorique ; de telle sorte, que dans leurs écrits, ces divers sens peuvent être présentés, ou séparés, ou réunis. Ainsi, on peut parler de David, de Salomon, de Jérusalem, de manière que le discours se rapporte seulement à cette ville et à ces princes, ou bien qu'il désigne uniquement les objets qu'ils figurent dans l'allégorie sacrée de la Religion judaïque ; ou enfin de telle sorte, que l'esprit de l'écrivain ait en vue, et embrasse en même temps les deux sens, de façon que ce qui se rapporte à ces objets dans un sens naturel, propre, historique, représente les seconds dans une signification cachée, plus intime, et prophétique.

C'est dans ces principes fondamentaux de la Religion des Hébreux que nous devons uniquement chercher l'origine et l'explication de cette sorte d'allégorie qu'on peut appeler *mystique*. Peut-être sera-t-il plus facile d'en faire connoître la nature et les qualités principales, en montrant quelles sont les

différences qui la distinguent des deux autres espèces dont nous nous sommes déjà occupés.

La première différence consiste en ce que dans ces dernières allégories, il est libre à l'écrivain d'employer indistinctement toute sorte d'images. Il n'est rien de ce qui existe dans la nature ; de ce que l'esprit aperçoit par les sens, ou imagine par la pensée, qui ne puisse être appliqué sous la forme de métaphore continuée, ou même de parabole, au développement d'un sujet. L'allégorie mystique, au contraire, ne trouve une matière qui lui soit propre et qui lui convienne, que dans les dogmes des Hébreux, et n'a lieu que dans ce qui est étroitement lié avec leurs idées religieuses, ou dans ce qui leur est contraire et absolument opposé. En effet, dans le sens allégorique, comme dans le sens propre, l'Assyrie, Babylone, l'Egypte, l'Idumée, sont opposées à Israël, à Sion, à Jérusalem, et ainsi du reste. Les deux premières espèces d'allégorie sont donc de la même nature que les autres figures, et de droit commun, en Poésie; l'autre, au contraire, repose sur la nature même de la Religion judaïque, *et ne peut par conséquent convenir à aucune autre poésie qu'à la Poésie sacrée.*

Ajoutons encore que l'Esprit saint qui ne dédaigne point d'adopter la Poésie pour son interprète, *revendique cette sorte d'allégorie comme lui appartenant en propre*, sous le rapport qu'elle est extrêmement favorable à la prédiction des évènemens futurs, de même qu'à l'expression figurée des plus augustes mystères. Si donc, détournée du but qui lui est propre, et arrachée du sein qui l'a produite, elle pouvoit jamais être appliquée à un sujet profane et étranger pour elle, nous verrions s'éclipser entièrement et son effet et sa beauté.

Une seconde différence essentielle, c'est que dans les autres allégories, des deux objets comparés, le plus prochain n'a aucune réalité: cette réalité n'existe que dans le plus éloigné, qui est couvert par le premier, comme par un voile léger et transparent. Mais dans l'espèce dont nous parlons, les deux objets ont une égale réalité : tous les deux existent, agissent et parviennent à leur terme. Le plus prochain est, non un symbole imaginaire, mais une image réelle et expressive du plus éloigné ; et quoique remplissant une fonction qui lui est étrangère, il ne dépose point pour cela celle qui lui est propre. Ainsi, dans la métaphore et la parabole, ces lions, ces aigles,

ces cèdres qui y sont dépeints, n'ont pas une véritable existence, si on les considère en eux-mêmes; au contraire, ce qu'une allégorie plus sublime, nous dit de David, de Salomon, de Jérusalem, soit qu'on l'entende dans le sens littéral, soit qu'on l'explique suivant l'analogie des dogmes des Hébreux, sera également vrai dans les deux sens, lors même qu'on les sépareroit l'un de l'autre.

On voit combien cette allégorie diffère des autres, par ce qui en fait la matière, c'est-à-dire, par la nature même des images qu'elle emploie. Elle offre aussi quelques différences par la manière d'en faire usage. Nous avons exposé plus haut, de quelle liberté jouissoit la métaphore continuée; comment elle pouvoit mêler ensemble l'objet figuré avec l'emblème qui le représente; c'est-à-dire, l'objet le plus prochain avec le plus éloigné, tandis que cette licence étoit entièrement interdite à la parabole. Il seroit difficile, et peut-être même téméraire d'entreprendre de prescrire des lois sur ce point à l'allégorie mystique. L'Esprit saint, en effet, suivant la différence des occasions, distribue diversement ses inspirations, excitant et animant, comme il lui plaît, l'ame des

prophètes ; tantôt leur découvrant librement et avec étendue, les signes les plus clairs des évènemens à venir ; tantôt ne leur en présentant qu'avec réserve, et comme à la dérobée, quelques traits fugitifs. Ainsi, l'allégorie mystique nous offre la plus grande variété dans la marche qu'elle suit, et dans la manière dont elle dispose les objets, et les met en parallèle. Quelquefois l'objet le plus prochain est si apparent, et retracé avec tant de force ; il domine tellement dans le style et les expressions, qu'il permet à peine à l'objet le plus éloigné de jeter, par intervalle, quelques foibles lueurs. D'autres fois, au contraire, et c'est ce qui arrive le plus souvent, ce dernier brille d'un tel éclat, qu'il efface et éclipse entièrement le premier. Ici, l'image principale se montre à l'œil attentif, environnée d'une lumière soutenue et toujours égale ; là, elle éblouit tout à coup les regards, et jaillit en traits soudains et inattendus, comme l'éclair qui s'élance du sein de la nue. Mais de tous les modes, celui qui offre le plus d'élégance, et de cette beauté qui fait en ce moment l'objet de nos recherches, c'est lorsque dans toute l'étendue d'une même composition, deux objets semblables et

également

également frappans, sont rapprochés, et marchent pour ainsi dire de front, se répondant évidemment, et s'éclairant l'un l'autre. Ce genre de mérite est si recommandable en lui-même, et tellement propre à l'allégorie mystique, que malgré l'obscurité répandue sur cette matière, nous ne balançons point à citer deux exemples dans lesquels on ne peut s'empêcher de l'admirer, et qui achèveront en même temps de rendre encore plus clair et plus sensible ce que nous avons dit en général sur la nature de l'allégorie mystique.

Le pseaume deuxième a pour sujet David affermi sur le trône, par les décrets de Dieu, en dépit des efforts de ses ennemis. Ce Roi y remplit un double personnage; le premier, qui lui est propre, et le second, qui n'est qu'allégorique. Si, en lisant ce pseaume, nous attachons nos regards au rôle propre à David, nous y découvrons un sens très-intelligible, et sur lequel l'Histoire sainte répand un très-grand jour. Par-tout cependant l'expression est tellement animée, les figures tellement élevées, et le style, en deux ou trois endroits, tellement hyperbolique, qu'on semble y remarquer l'intention qu'à eue l'écrivain, de nous avertir que ce voile nous cache quelque

chose de plus grand et de plus sublime, et de nous frayer l'accès au secret le plus intime du sujet. Si donc, en suivant ces indices, nous dirigeons notre esprit vers ce sujet caché, et si nous appliquons ces traits au personnage allégorique que David représente, à l'instant nous verrons naître un ordre de choses plus élevé, plus auguste, et se développer en même temps un sens plus clair. Si, auparavant, plusieurs de ces traits nous paroissoient trop hardis et trop relevés pour la nature de l'objet le plus prochain, maintenant ils nous paroîtront convenables, expressifs, clairs, et merveilleusement appropriés à la dignité du plus noble des deux objets. Après avoir examiné avec attention ces deux parties du sujet séparées, considérons-les réunies. C'est dans cette position que nous verrons briller toute la beauté et tout le sublime de cette composition pleine d'élégance. C'est alors que nous pourrons reconnoître tout-à-la-fois et l'immense distance qui sépare ces deux objets, et l'accord qui ne cesse de régner entre eux, et l'admirable ressemblance qui éclate dans tous leurs traits, comme appartenant à la même famille; c'est alors que nous remarquerons l'analogie

parfaitement observée entre les deux images, l'existence réelle et véritable qui leur est propre à toutes les deux, de telle sorte, que l'objet figuré semble cependant l'original et le modèle; c'est alors enfin que nous verrons un nouvel éclat se répandre sur l'élocution, les pensées acquérir une majesté et une sublimité nouvelle, en s'élevant, par une gradation facile, de l'objet le moins noble à l'objet le plus relevé, de la terre au ciel, jusqu'à ce qu'enfin la partie principale du sujet soit placée dans le jour le plus brillant, et parvienne au plus haut degré de sublime.

Tout ce que nous venons d'observer sur ce pseaume, peut s'appliquer également au pseaume soixante-onzième, dont le sujet, qui est à peu près de même nature, est traité d'une manière semblable. On peut l'intituler l'inauguration de Salomon. C'est absolument la même espèce d'allégorie; le style est un peu différent, à cause du caractère du sujet. Dans le pseaume dont nous avons déjà parlé, il s'agit de relever l'éclat d'une victoire; dans celui-ci, de tracer le tableau tranquille de la paix et du bonheur. Aussi l'élocution est-elle plus douce et plus tempérée, plus ornée quant aux pensées, plus riche en images;

offrant peu de prosopopées hardies, mais plutôt embellie de couleurs riantes et gracieuses, puisées dans le beau spectacle de la nature. Cet exemple peut faire connoître combien le style parabolique est propre et convenable à cette espèce d'allégorie, par la raison qu'il se plaît à une grande variété d'images de ce genre. En effet, comme ces images sont employées d'ordinaire à désigner également des idées divines ou spirituelles, et des idées terrestres, en gardant exactement une analogie constante et déterminée, elles donnent facilement naissance à cette ambiguité, que l'allégorie mystique exige jusqu'à un certain point, afin que le discours soit tout-à-la-fois et variable et transparent, susceptible d'un double sens, et sans obscurité dans cette double application ; qu'il embrasse dans sa généralité, les deux sujets, et qu'il se rapporte clairement et sans confusion à l'un et à l'autre.

Mais ici il ne nous est point permis d'espérer que nous ne serons pas arrêtés quelquefois par une grande obscurité qui, non-seulement est une suite nécessaire de ce genre d'allégorie, mais qui même n'est point sans utilité. L'allégorie mystique, par la raison même qu'elle est obscure, convient si parfaitement à la prédiction

de l'avenir, qu'elle semble nous offrir la forme propre et naturelle, sous laquelle cette annonce peut être faite le plus favorablement. En effet, elle décrit les évènemens comme ils doivent être retracés dans des prédictions ; c'est-à-dire, d'une manière couverte, cachée et obscure, qui ne présente que l'ébauche de leur nature, de leur ensemble et de leurs traits principaux ; qui s'abaisse rarement et avec réserve à en détailler minutieusement les parties et les accessoires. Que si, en certaines occasions, elle en marque expressément quelque circonstance frappante (1), elle semble avoir en cela un double motif ; elle veut d'abord, en répandant sur l'objet le plus prochain une obscurité subite et remarquable, exciter, par une conséquence nécessaire, l'attention du lecteur, et le porter à la recherche du sens le plus éloigné : en second lieu, elle a en vue de fournir des signes expressifs et caractéristiques, qui, après l'évènement, puissent détruire tous les doutes sur la fidélité de l'oracle, et soient propres à en établir et à en confirmer la vérité et la divinité, avec autant d'évidence que de certitude.

(1) Ps. XXI, 17, 18, 19; LXVIII, 22.

En effet, il en est des prophéties autrement que du reste de la Poésie sacrée. C'est sur-tout au moment où elles sont publiées qu'elles sont enveloppées de la plus grande obscurité ; et le temps qui couvre d'ombres les autres genres, est précisément ce qui répand de la clarté sur celui-ci. C'est ainsi que le nuage sombre qui les obscurcissoit dans l'origine, se dissipe en quelque point. Beaucoup de prédictions sont expliquées par l'évènement, l'interprète le plus certain des oracles. Il en est d'autres que l'Esprit saint avoit d'abord enveloppées d'un voile que dans la suite il a daigné retirer. Une connoissance plus exacte des dogmes religieux des Juifs, due aux divines leçons de ce même Esprit, a porté la lumière sur quelques-unes ; d'où il suit que, pour l'intelligence de cette partie de la Poésie sacrée, qui, par sa nature singulière, est semée des plus grandes difficultés, nous sommes dans la position la plus favorable, ayant en notre pouvoir des secours et des moyens qui ont manqué entièrement aux anciens Hébreux, et qui ne furent pas même accordés aux prophètes dont le Très-Haut employa le ministère pour annoncer ses oracles.

LEÇON DOUZIÈME.

De la Comparaison.

Sommaire. Trois causes qui conduisent à l'emploi des comparaisons : l'éclaircissement du sujet ; son agrandissement ; la variété. Qualités que demandent chacune de ces causes. Forme particulière des comparaisons chez les Hébreux, née du style sentencieux.

En traitant de la comparaison, que nous avons placée au troisième rang parmi les principales figures qui distinguent la Poésie hébraïque, nous nous proposons d'exposer quelle est sa nature en général, et quel est son effet et sa forme particulière chez les poëtes hébreux.

Nous nous servons de comparaisons, par trois motifs principaux, ou pour éclaircir le sujet, ou pour le relever, ou bien enfin pour répandre de la variété et de l'agrément sur le discours. Sans doute que dans l'origine, les comparaisons furent inventées pour éclaircir les objets, et en rendre l'idée plus évidente et plus marquée. On atteindra ce but, si

l'objet que l'on emprunte comme terme de comparaison est connu, clair, familier, et s'il s'accorde exactement avec celui duquel on le rapproche. Ici, il n'est point nécessaire que l'image soit élevée, grande, agréable, brillante; la convenance, une ressemblance manifeste qui frappe au premier aspect, et que sa nature rende propre à jeter du jour sur le sujet, lui donneront assez de prix. Ainsi, sans déroger à la noblesse épique (1), Homère a pu, pour peindre la multitude de soldats qui composoient l'armée grecque, leur ardeur, leur avidité pour le combat, prendre pour objet de comparaison, les mouches qui, dans une bergerie, voltigent autour des vases remplis de lait. De même il a été permis à Virgile de rapprocher des travaux des abeilles (2), l'activité des Tyriens diversement occupés à la construction de leur ville naissante.

Les poëtes sacrés nous fourniroient une foule d'exemples de ce genre. Nous nous contenterons d'en citer un ou deux, et l'on verra qu'il est impossible de concevoir rien de plus commun et de plus vulgaire pour

(1) Iliad. liv. II, 469. (2) Enéid. liv. I, 432.

le sens ou le style ; mais en même temps, rien de plus énergique et de plus expressif pour la peinture du sujet. Isaïe nous représente le roi d'Assyrie se vantant insolemment de ses victoires ; et voici la comparaison qu'il emploie :

« Cette main a trouvé les forces de toutes les nations
» rassemblées comme dans un nid ;
» De même qu'on recueille des œufs abandonnés,
» J'ai recueilli les peuples de toutes les contrées :
» Il n'y en avoit pas un seul qui remuât l'aile,
» Ou qui ouvrît la bouche pour pousser un cri. » (*a*)

Dans un sujet semblable, Nahum a dit :

« Toutes les fortifications seront comme le figuier
» dont les fruits sont mûrs ;
» Si on les secoue, ils tomberont soudain dans la
» bouche qui doit les dévorer. » (*b*)

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nacta est manus hæc tanquàm nidum populorum copias :*
Et ut colliguntur ova derelicta,
Ità omnes ego terras collegi ;
Neque erat qui alam motitaret,
Aut qui aperto ore pipiret.
Is. X, 14.

(*b*) *Omnes munitiones tuæ erunt ut ficus præmaturis fructibus ;*
Si concutientur, cadent illicò in os devorantis.
Nah. III, 12.

La comparaison suivante, prise d'Isaïe, est également empruntée d'un objet commun, facile à saisir, et d'un usage vulgaire; mais la grâce de l'image en elle-même, l'élégance de la forme que lui donne le poëte, le pouvoir du plus tendre des sentimens qui y est rappelé, la rendent si belle et si touchante, que rien ne peut être mis au-dessus de cette peinture.

« Sion dit : Le Très-Haut m'a abandonnée,
» Et celui qui est mon Seigneur m'a oubliée.
» — Est-ce donc que la femme oubliera son enfant,
» Et restera sans pitié pour le fils de ses entrailles?
» Ah! quand elles pourroient les oublier;
» Pour moi, Sion, je ne t'oublierai point. » (a)

La seconde espèce de comparaison, dont le but principal est de relever et d'ennoblir le sujet, suit une marche toute opposée. En effet, sa nature exige sur-tout que l'image employée pour agrandir et élever un objet,

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Atqui Sion dicit : Jehova me dereliquit,
Et Dominus meus oblitus est meî.
Nùm obliviscetur mulier sui infantis ;
Ità ut non misereatur filii uteri sui ?
Etiam illæ equidem oblivisci poterint ;
Ego verò tuî non obliviscar. Is. IX, 14.

soit elle-même élevée, grande, agréable, éclatante, et que par ce motif, elle ne rappelle rien de commun et de vulgaire. Il n'est pas nécessaire non plus que la ressemblance soit en tout parfaitement exacte. Ainsi, Virgile a relevé admirablement les travaux de ses abeilles, en les comparant aux Cyclopes (1) occupés à forger les foudres de Jupiter; ainsi il a peint parfaitement la beauté, la majesté, et la vigueur de son héros (2), tantôt en le mettant en parallèle avec Apollon, formant des chœurs de danse sur les sommets du Cynthus; tantôt en l'égalant à l'Athos, à l'Erycus et à l'Apennin (3). C'est ainsi qu'Homère (4), imité en cela par Virgile (5), compare deux de ses héros à Mars, et à l'Effroi son fils, qui marchent contre les Ephyriens et les Phlégyiens. Si l'on se croyoit en droit d'objecter que les premières

(1) Georg. IV. (2) Enéid. IV, 143.

(3) NOTE DE M. LOWTH.

Enéid. liv. XII, 701. Voy. ce point, traité avec autant d'exactitude que de savoir, dans l'ouvrage élégant et érudit de Joseph Spence, qui a pour titre, Polymétis; *or an inquiry concerning the agreement between the works of the roman poets*, etc. Lond. 1747, in-fol. fig.

(4) Iliad. XIII, 298. (5) Enéid. XII, 331.

comparaisons manquent de noblesse ; que les secondes répandent sur le sujet, de l'obscurité plutôt que de la lumière, en rapprochant d'objets connus d'autres qui le sont moins, ou qui en diffèrent presque totalement, qu'on se rappelle qu'en employant ces comparaisons de nature différente, les poëtes ont eu un but différent ; qu'ici ils ont recherché la clarté pour que l'esprit conçût le sujet sans nuages, et l'embrassât en entier sous un seul point de vue ; que là, au contraire, c'est la noblesse qui étoit le but auquel ils tendoient, voulant que la grandeur du sujet parût s'élever presqu'au-dessus des conceptions humaines ; et on avouera sur-le-champ que ces diverses comparaisons, à la place qu'elles occupent, ont chacune une propriété ou une élégance particulière.

Les Hébreux n'ont rien de semblable à ces fables auxquelles les poëtes grecs et les poëtes latins ont recours, toutes les fois qu'ils ont besoin de relever leur sujet ; et ces derniers suivoient en cela un usage d'autant mieux fondé, qu'ils trouvoient une matière riche et convenable à leur dessein, dans des fictions tellement consacrées par l'antiquité et la Religion, qu'elles ne pouvoient manquer de

noblesse ; et d'autre part, l'usage les avoient rendues si familières, qu'elles étoient à la portée de tous les esprits. Les poëtes sacrés, dans des occasions semblables, usent, de préférence, des images que leur fournit le spectacle de la nature ; et l'emploi qu'ils en font est si élégant et si hardi, qu'on n'a point à regretter les mensonges des écrivains profanes. Veulent-ils donner une idée de la prospérité florissante ? C'est le palmier (1) ou le cèdre qui leur sert de terme de comparaison. S'agit-il de relever l'idée de la majesté ou de la beauté ? Ils mettent à l'instant sous nos yeux le Liban ou le Carmel (2). Souvent c'est dans le sanctuaire qu'ils vont chercher une image, qu'alors un charme auguste et religieux rend plus remarquable. Le Psalmiste a réuni ces deux procédés pour ennoblir la peinture des plaisirs et du bonheur qui accompagnent la concorde fraternelle.

« Elle est semblable, nous dit-il, à un
» parfum qui, répandu sur la tête d'Aaron,
» découle sur sa barbe, et s'épanche jusqu'à
» l'extrémité de ses vêtemens ; elle est pareille

(1) Ps. CI, 12; Nombr. XXIV, 6; Osée, XIV, 6 et suiv.; Amos. II, 9

(2) Voy. ci-dessus, la leçon sixième.

» à la rosée qui, de l'Hermon, descend sur
» la montagne de Sion. » (*a*)

Ecoutons maintenant Isaïe, que nul écrivain n'a surpassé dans l'art de peindre les objets avec vérité, ou de les relever de la manière la plus sublime.

« Avec quel tumulte s'agitent ces peuples nombreux !
» Ils s'agitent comme les mers en courroux.
» Comme ces nations frémissent !
» Leurs frémissemens sont semblables à celui des
» vagues furieuses.
» Les peuples frémissent comme de vastes eaux ;
» Mais à la voix menaçante du Seigneur, ils s'enfui-
» ront au loin :
» Ils seront poussés, comme le chaume des montagnes,
» que le vent saisit ;
» Comme la paille que roule l'ouragan. » (*b*)

(*a*) M. Lowth adopte ici la traduction de Buchanan.

Ut aura suavis balsami, quùm funditur
Aronis in sacrum caput,
Et imbre læto proluens barbam et sinus
Limbum pererrat aureum :
Ut ros, tenella gemmulis argenteis
Pingens Sionis gramina ;
Aut verna dulci inebrians uligine
Hermonis intonsi juga. Ps. CXXXII, 2.

(*b*) TEXTE DE M. LOWTH.

O tumultum populorum multorum !
Instar tumultûs marium tumultuantur :

La troisième espèce de comparaison semble tenir le milieu entre les deux autres ; elle a pour but unique, de prévenir le dégoût, et d'embellir le sujet principal, en y mêlant des images neuves et variées. Ainsi, elle ne s'abaisse jamais jusqu'à la simplicité des premières, et ne recherche point exclusivement l'élévation des secondes ; mais elle s'attache de préférence à des objets rians, fleuris, élégans, et c'est sur-tout à la richesse et à la variété qu'elle se plaît. Dans une matière si vaste, ce seroit un travail sans bornes, que d'accumuler toutes les remarques particulières qu'elle pourroit nous fournir. Nous nous contenterons d'une observation générale qui, quoique susceptible de quelque application aux deux premiers genres de comparaison, regarde spécialement le dernier, et est très-propre à en faire connoître la nature.

O fremitum nationum !
Instar fremitûs aquarum immanium confremunt.
Populi instar fremitûs aquarum multarum confremunt :
Sed illo increpante procul fugient ;
Et agentur, ut gluma montium vento correpta,
Utque stipula rotata turbine.

Is. XVII, 12, 13.

Deux sortes d'opérations entièrement opposées, forment l'occupation principale de l'esprit humain ; le soin de réunir les idées, et celui de les séparer. En effet, lorsqu'il observe ce nombre infini de formes qui se présentent à lui, la première réflexion qui le frappe, c'est que les unes ont entre elles beaucoup de ressemblance, tandis qu'une infinité d'autres sont très-dissemblables. Celles qui dans leur généralité se ressemblent, il les examine dans la vue de découvrir si elles ne diffèrent pas en quelque point, qui puisse ainsi lui servir de signe pour les séparer et les distinguer. Quant à celles qui, au contraire, sont différentes dans leur ensemble, il recherche si, dans leurs accessoires, elles n'ont pas quelque trait commun qui les lie. Dans le premier cas, il veut se défendre contre l'erreur ; dans le second, puiser avec plus de facilité dans le riche amas d'idées qu'il s'est créées, celles dont l'emploi peut lui être utile ou agréable. De ces deux opérations, la première appartient au jugement, et la seconde à l'esprit (1). De même donc que la sagacité

(1) Voy. Hobbes, Traité de la nature humaine, ch. X, parag. 4; et Locke, Traité de l'entend. hum. liv. II, parag. 2.

du

du jugement se montre, lorsqu'il relève quelque différence particulière dans des objets qui se ressemblent, quant à leur généralité; de même aussi, l'esprit fait éclater sa pénétration, en remarquant quelque trait frappant de ressemblance dans les accessoires de ceux dont l'ensemble présente une grande dissimilitude (1). Ainsi donc, à l'égard de ces comparaisons qui ont l'ornement et l'agrément pour objet, on peut, à ce qu'il nous semble, établir comme un principe vrai, que ce but sera le mieux atteint par celles qui offriront non-seulement une image agréable et élégante, mais telle encore que dans son ensemble, elle diffère totalement de l'objet auquel on la compare, tandis qu'elle s'en rapproche dans un ou plusieurs de ses accessoires.

---

(1) NOTE DE M. LOWTH.

« Les expressions acquièrent de la grâce, quand elles sont » métaphoriques, pourvu que la métaphore ne soit pas tirée » d'objets éloignés, parce qu'alors il est difficile de l'entendre; » ni trop apparente, car alors elle ne produit aucun effet. » (Arist. Rhet. liv. III, ch. X.) « Il faut, ainsi qu'on l'a déjà dit, » tirer les métaphores d'objets prochains, mais qui ne soient pas » trop connus; il en est ici comme en philosophie, où il n'ap- » partient qu'à un esprit pénétrant d'apercevoir de la similitude, » même entre des choses très-différentes. » (*Ibid.* ch. XI.)

Peut-être qu'un exemple rendra plus sensible ce que nous voulons dire. On trouve la comparaison d'une chaudière bouillonnante, dans Virgile (1), qui l'a empruntée d'Homère. Supposons chez les deux poëtes, une égale élégance dans la description qu'ils en tracent, et dans les vers. Mais autant l'emploi qu'ils font de cette figure est différent, autant sont différentes sa grâce et sa beauté. Homère applique cette comparaison aux eaux du Xanthe, qui bouillonnent dans leur lit, par l'effet des feux que Vulcain y a lancés; et Virgile, à l'ame de Turnus, en proie à la passion la plus violente, après qu'Alecto l'a frappé de sa torche infernale. Le premier met en parallèle des objets, de semblable, ou plutôt de même nature, et qui diffèrent seulement dans les accessoires. Le second, au contraire, compare entre elles des choses très-différentes dans leur généralité, mais qui ont une grande convenance, quant aux accessoires; aussi la comparaison du poëte latin est-elle neuve, variée, agréable, d'un effet admirable, tandis que celle du poëte grec, quoiqu'ayant peut-être une force

(1) Enéid. liv. VII, 462. — Iliad. XXI, 362.

particulière pour éclaircir le sujet, manque entièrement du charme de la variété, et de l'éclat nécessaire pour l'embellir.

C'est par cette même raison, qu'entre toutes les comparaisons que nous offrent les poëtes, on n'en trouvera peut-être point d'aussi ingénieuse, d'aussi belle, d'aussi parfaite en son genre que la suivante, qui nous est encore fournie par Virgile.

« Agité par des projets contraires,
» Enée en entretient ses pensers solitaires;
» Et partageant entr'eux ses esprits inquiets,
» Roule, prend, abandonne et reprend ses projets:
» Tel dans l'airain brillant, où flotte une eau tremblante,
» Le soleil variant sa lumière inconstante,
» Croise son jeu mobile et son rapide essor;
» Va, vient, monte, descend et se relève encor;
» Et des murs aux lambris rapidement promène
» Des reflets vagabonds la lueur incertaine. » (a)

Traduct. de M. Delille.

(a) .... *Quæ Laomedontius heros*
Cuncta videns, magno curarum fluctuat æstu;
Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc,
In partesque rapit varias, perque omnia versat:
Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen aënis
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat latè loca, jàmque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.

Æneid. VIII, 18.

Virgile a emprunté cette comparaison d'Apollonius de Rhodes, qui dit :

« Le cœur de Médée palpite avec violence
» au-dedans de son sein. Ainsi que dans nos
» demeures, s'agite l'image radieuse du soleil,
» que réfléchit une onde nouvellement versée
» dans un bassin : par un mouvement rapide,
» elle s'élance et voltige de tous côtés : ainsi
» bondissoit le cœur de la jeune vierge au
» fond de son sein. » (1)

Si l'on excepte une seule circonstance, presque nécessaire, ou du moins très-avantageuse à la vérité de la peinture, celle de cette eau *nouvellement versée;* si, dis-je, l'on excepte cette seule circonstance, Virgile, suivant sa coutume, a, dans tout le reste, infiniment embelli et perfectionné son modèle, et l'a de plus surpassé de beaucoup dans la partie la plus importante ; celle sur laquelle

---

(1) Πυκνὰ δέ οἱ κραδίη στηθέων ἔντοσθεν ἔθυεν,
Ἠελίου ὥς τίς τε δόμοις ἐνιπάλλεται αἴγλη
Ὕδατος ἐξανιοῦσα, τὸ δὴ νέον ἠὲ λέβητι
Ἠέ που ἐν γαυλῷ κέχυται· ἡ δ' ἔνθα καὶ ἔνθα
Ὠκείῃ στροφάλιγγι τινάσσεται ἀΐσσουσα.
Ὣς δὲ καὶ ἐν στήθεσσι κέαρ ἐλελίζετο κούρης.

Argon. l. III, v. 754.

reposent et roulent la ressemblance et la justesse du rapprochement.

Ainsi, le principal mérite de cette sorte de comparaison, qui a pour but l'ornement et la variété, et dont l'usage domine dans la poésie, consiste à transporter dans le sujet une image différente dans son ensemble, mais ressemblante par ses accessoires : elle peut être sujette à deux défauts; l'un, lorsqu'on compare entre eux des objets trop différens, sur-tout dans leurs accessoires; l'autre, qui n'est ni moins grave, ni moins fréquent, quoique moins remarqué, lorsqu'on rapproche des choses qui, par leur nature, ont trop d'affinité et trop de ressemblance. Dans le premier cas, la comparaison est absurde et monstrueuse; dans le second, froide et sans effet.

Nous pourrions éclaircir ce que nous venons de dire, par une foule d'exemples puisés dans les poëtes sacrés : nous n'en citerons que deux, empruntés d'Isaïe. Le premier est pris du récit historique que fait le prophète, de la ligue formée par les Syriens et les Israélites, contre le royaume de Juda.

« A cette nouvelle, dit-il, le cœur du » roi et le cœur du peuple furent agités,

» comme sont agités les arbres d'une forêt
» lorsque le vent redouble. » (1)

Nous choisirons pour second exemple, cette comparaison poétique, plus étendue et plus développée que ne le sont d'ordinaire celles des Hébreux, et qui offre la plus exacte ressemblance. La grâce céleste et ses effets y sont assimilés aux pluies qui fécondent la terre ; image constamment employée pour exprimer cette même idée :

« De même que la pluie descend,
» Avec la neige, du haut des cieux ;
» Et qu'elle n'y retourne plus
» Jusqu'à ce qu'elle ait arrosé la terre,
» Qu'elle l'ait fécondée, qu'elle ait fait germer son sein,
» Afin qu'elle donne la semence au semeur, et le pain
» à celui qui mange ;
» De même sera la parole qui sort de ma bouche ;
» Elle ne reviendra point à moi sans effet,
» Sans avoir opéré ce que j'aurai voulu,
» Sans avoir heureusement exécuté ce que je lui
» aurai ordonné. » (a)

TEXTE DE M. LOWTH.

(1) *Eo nuntio audito, commovebatur cor regis et cor populi, ut commoventur sylvæ arbores vento increbescente.* Is. VII, 2.

(a) *Nam sicut descendit pluvia,*
Et nix de cœlo ;
Atque illuc non revertitur,

Si on désire des exemples plus nombreux, et d'un genre plus gracieux, qu'on ouvre le cantique de Salomon, qui en renferme une foule, de la dernière élégance (1). Nous ne devons pas dissimuler cependant qu'on y en rencontrera d'autres, peut-être en aussi grand nombre, qui, par ce défaut de ressemblance dont nous venons de parler (2), ont paru mériter de graves reproches. Mais il faut examiner si ce n'est pas à nous, plutôt qu'au poëte sacré que ces reproches doivent être adressés, le temps ayant rendu obscurs ou inconnus pour nous les objets d'où ces comparaisons sont tirées; gardons-nous donc de blâmer témérairement ce que nous connoissons d'une manière si imparfaite.

Donec irrigaverit tellurem,
Eamque fœcundaverit, et fecerit germinare;
Ut det semen serenti, et panem comedenti:
Tale erit verbum quod ex ore meo prodit;
Non ad me revertetur irritum,
Quin effecerit quodcunque volui,
Et feliciter transegerit quod ei mandavi.
Is. LV, 10.

(1) Voy. le ch. IV, 1, 5. Ces passages seront expliqués ci-après, Leçon XXXI.e

(2) Voy. ch. VII, 2, 4.

Ces trois espèces de comparaisons, que, seulement pour plus de clarté, nous avons cru devoir diviser, suivant le but principal qu'elles ont en vue, ne diffèrent point tellement entre elles, qu'elles ne puissent exister ensemble, et se mêler de diverses manières. Peut-être même que de toutes les comparaisons, la plus parfaite seroit celle qui réuniroit le mérite de ces trois espèces; qui, tout-à-la-fois, éclairciroit le sujet, lui donneroit de la grandeur, et enfin l'embelliroit, autant par la diversité de l'image même, que par la ressemblance et la variété des accessoires; qui, en un mot, à la clarté et à l'élévation, joindroit la beauté et l'agrément. Il seroit difficile d'en trouver un modèle plus achevé que ce passage de Job (1), où, accusant ses amis, de perfidie, parce qu'ils lui refusent dans son malheur, et lorsqu'il les réclame, les consolations de la pitié et de la tendresse, qu'ils lui avoient offertes avec faste dans sa prospérité, et lorsqu'elles lui étoient inutiles, il les compare à ces torrens qui, accrus et enflés par les pluies de l'hiver, semblent promettre une abondance d'eau intarissable, et qui, aux

---

(1) Job. VI, 15, 20.

premières chaleurs de l'été, se dessèchent soudain, et laissent sans secours le voyageur errant et consumé par la soif dans les déserts de l'Arabie.

Jusqu'ici nous nous sommes occupés de la comparaison en général, du but qu'elle se propose, de ce qui en fait la matière. Il nous reste à indiquer en peu de mots la manière et la forme particulière dont les Hébreux l'embellissent le plus souvent.

Les poëtes hébreux, entre tous les autres, font de cette figure l'usage le plus fréquent; mais la briéveté en compense chez eux l'abondance. Presque toujours la similitude roule sur quelque circonstance particulière qu'ils exposent avec simplicité, n'ajoutant que bien rarement les autres accessoires qui sont étrangers à leur dessein. Aussi peut-on regarder à peu près comme unique l'exemple suivant, dans lequel, à la circonstance essentielle, vient se joindre un développement étendu d'accessoires et de détails éloignés.

« Ils seront comme le chaume des toits,*
» Qui se dessèche avant de fleurir;
» Qui ne remplit point la main du moissonneur,
» Ni le sein de celui qui ramasse les gerbes.
» Les passans ne disent point, en le voyant :

» Que la bénédiction * du Seigneur soit avec vous;
» Nous vous bénissons au nom du Seigneur. » (a)

Ordinairement, comme nous l'avons déjà dit, les Hébreux suivent à cet égard un usage tout différent. Quelquefois c'est dans un seul mot, le plus souvent dans une courte phrase, que la comparaison entière est renfermée. Cette pratique tire son origine de la nature du style sentencieux qui domine dans la Poésie hébraïque, et dont le propre, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, est de resserrer l'abondance du discours, de le rendre concis, vif et pressé. Par-tout où les autres poëtes sont abondans, étendus, féconds, les poëtes hébreux sont, de préférence, courts, serrés, rapides, ne laissant pas le discours

---

(a) TEXTE ET NOTE DE M. LOWTH.

Erunt sicut herba tectorum,
Quæ priusquàm efflorescet exaruit;
Quâ non implet manum suam messor,
Neque sinum suum qui manipulos colligit.
Nec dicunt transeuntes :
Benedictio Jehovæ vobis adsit;
Benedicimus vobis in nomine Jehovæ.
Ps. CXXVIII, 6. — Voy. aussi le Ps. CXXXII, 2.

* Sorte de formule consacrée pour de semblables occasions. Voy. Ruth, II, 4.

s'épancher d'un cours égal ; mais le lançant, pour ainsi dire, à coups redoublés. Aussi donnent-ils à leurs comparaisons un tour particulier, qui consiste non à en choisir une, et à en développer, avec abondance, toutes les circonstances ; mais à accumuler plusieurs images, ou parallèles, ou rapprochées, et à les énoncer, chacune séparément, avec autant de briéveté que de simplicité. Moïse compare le pouvoir céleste du cantique qu'il adresse à son peuple, par l'ordre de Dieu, aux pluies qui arrosent l'herbe. Cette idée, qu'un poëte grec ou latin auroit renfermée dans une seule comparaison, en la développant peut-être avec une certaine étendue, et en la relevant par des couleurs variées, Moïse la coupe et la divise en quatre membres, qui se répondent deux à deux.

« Ma doctrine s'épanchera comme la pluie,
» Mes discours couleront comme la rosée :
» Comme les pluies déliées sur l'herbe,
» Comme des gouttes pressées sur le gazon. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Destillabit, ut pluvia, doctrina mea ;
Fluet, ut ros, mea oratio :
Ut imbres tenuissimi in herbas ;
Ut densæ guttulæ in gramina.

Deuter. XXXII, 2.

Le Psalmiste donne la même forme à la comparaison suivante :

« Faites, ô mon Dieu, qu'ils soient comme le chaume
» qui fuit en tournoyant,
» Comme la paille que le vent a saisie.
» De même que le feu consume la forêt,
» Et que la flamme embrase les montagnes,
» De même, Seigneur, que votre tempête les poursuive;
» Que vos tourbillons les chassent tremblans et
» consternés. » (a)

Telle est la forme de comparaison la plus usitée chez les Hébreux ; mais ce n'est point cependant la seule. Dans quelques occasions,

---

(a) TEXTE ET NOTE DE M. LOWTH.

Fac, Deus mî, ut sint instar glumæ rotatæ,
Instar stipulæ correptæ vento :
Ut saltum comburit ignis,
Ut montes incendit flamma ;
Sic tu illos tuâ tempestate persequere,
Tuoque turbine consternatos age.

Ps. LXXXII, 14. Il existe entre les deux distiques qui composent ce passage, une telle liaison et une telle affinité, qu'on pourroit dire que ce n'est qu'une comparaison seule et unique, si la tournure sentencieuse du verset ne séparoit les deux images, et ne les disposoit dans un autre ordre et dans une autre forme. C'étoit sur des lieux élevés que les aires étoient placées, afin qu'en agitant le grain, après qu'il avoit été battu, le vent emportât la paille, qui étoit ensuite jetée au feu. (Isaïe, V, 24; St. Matthieu, III, 12.)

ils donnent à cette figure plus de développement ; mais alors ils apportent le même soin à la disposition régulière de la période, répétant, non l'image, mais les accessoires, qu'ils placent deux à deux dans des membres parallèles. C'est ce qu'a fait Moïse, dans la comparaison qui suit immédiatement celle que nous avons rapportée un peu plus haut, et où il fait un beau rapprochement de la sollicitude et de l'amour paternel du Seigneur pour son peuple, avec la tendresse de l'aigle envers ses petits.

« C'est ainsi que l'aigle anime au vol sa nichée,
» S'agite au-dessus de ses jeunes aiglons,
» Déploie ses ailes, soutient ses petits,
» Et les porte lui-même sur son dos. » (a)

C'est ce que Job a pratiqué encore avec une extrême élégance dans la comparaison du torrent, dont nous avons déjà parlé, et que, par ce motif, nous allons rapporter en entier ici, pour terminer cet article :

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Ut Aquila excitat identidem nidum suum;
Super pullos suos sese motitat :
Expandit pennas, assumit eos;
Gestat eos super alam suam.

Deuter. XXXII, 11.

« Mes frères ont été perfides envers moi, comme le
» torrent;
» Ils ont passé en un instant comme l'onde des torrens
» Qui se précipitent avec fracas du milieu des glaces,
» Et dans le lit desquels vient se cacher la neige fondue.
» Mais aussitôt qu'ils ressentent les ardeurs de l'été,
» ils périssent;
» Au retour de la chaleur, ils disparoissent de leur lit.
» Les caravanes se détournent de leur route;
» Elles montent dans le désert, et y trouvent la mort.
» Les caravanes de Théman tournent leurs regards
» vers eux;
» Les caravanes de Saba placent en eux leurs espé-
» rances.
» Bientôt elles ont à rougir de leur confiance;
» Elles y arrivent, et soudain elles sont couvertes de
» confusion. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Fratres mei perfidè egerunt sicut torrens;
Ut decursus torrentium illicò transierunt,
Qui turbidi ruunt à glacie;
In quos resoluta absconditur nix:
Quo tempore æstu afficiuntur, pereunt;
Cùm calescit, exscinduntur è loco suo:
Declinant catervæ de viâ suâ;
Ascendunt in deserta, et intereunt:
Respectant eos catervæ Themææ;
Turmæ Sabææ spem in eos intendunt:
Pudet illas fiduciæ suæ;
Perveniunt illuc, et erubescunt.
Job VI, 15-20.

LEÇON TREIZIÈME.

De la Prosopopée.

SOMMAIRE. La Prosopopée peut être de deux sortes; Exemples. Prosopopée de la mère de Sisara dans le cantique de Débora. Chant de triomphe des Israélites dans Isaïe.

DES diverses figures dont nous nous sommes proposé de parler, comme renfermées dans l'idée du style parabolique, la prosopopée est maintenant la seule qui nous reste à examiner. Il en est de deux espèces. Dans l'une, on personnifie des êtres d'imagination, ou privés de raison et de sentiment; dans l'autre, on attribue à un personnage réel, un discours vraisemblable et qui ait de la convenance. La première est une sorte de métaphore; mais de toutes, la plus audacieuse et la plus accompagnée de dangers. Placée à propos, et employée avec habileté, elle produit le plus grand effet : nulle part elle n'en produit davantage que chez les poëtes

hébreux, quoique en aucune langue, on n'en ait jamais fait un usage si fréquent et si hardi.

Et d'abord, pour ce qui concerne, les personnages d'imagination, de même que tous les autres écrivains, ils personnifient une idée abstraite et générale, et la mettent en scène, lui attribuant l'action et la parole. Sous ce rapport, ils égalent en élégance et en beauté, les auteurs les plus polis, comme ils surpassent les plus nobles en sublimité. Où trouveroit-on, en effet, plus de convenance et de grâce, plus de grandeur et d'élévation, que dans cette prosopopée de la sagesse, si souvent employée par Salomon, qui la peint non-seulement comme la régulatrice de la vie humaine, l'inventrice des arts, la source des honneurs, des richesses et du véritable bonheur; mais encore comme éternelle, immortelle, nourrie dans le sein du Très-Haut, et confidente de ses desseins?

« Lorsque le Seigneur décoroit les cieux, j'étois
» présente;
» Lorsqu'il traçoit un cercle sur la face de l'abyme;
» Que dans les régions supérieures, il affermissoit
» les airs;
» Qu'il consolidoit les sources de l'abyme;
» Lorsqu'il intimoit son décret à la mer,

» Défendant

» Défendant aux flots de franchir la limite qu'il leur
» prescrivoit;
» Lorsqu'il posoit les fondemens de la terre,
» Fille du Très-Haut, j'étois avec lui,
» Et je faisois ses délices journalières.
» Sans cesse, je me jouois en sa présence,
» Je me jouois au sein de l'univers;
» Tous mes plaisirs sont d'être au milieu des enfans
» des hommes. » (a)

Quoi de plus beau que cette prosopopée des attributs divins, qui nous est fournie par le Psalmiste; figure remplie de justesse, d'élégance et d'éclat, si, nous arrêtant au sujet propre et le plus apparent du pseaume,

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Cùm Jehova cœlos ornaret, ego adfui;
Cùm super faciem abyssi circulum describeret,
Cùm supernè firmaret æthera,
Cùm stabiliret abyssi fontes,
Cùm mari decretum suum ederet
Ne aquæ transirent præscriptum limitem,
Cùm designaret telluris fundamenta,
Tùm aderam illi alumna,
Et eram quotidianæ deliciæ;
Coram illo ludebam jugiter;
Ludebam in orbe terrarum ejus:
Et deliciæ meæ cum filiis hominum.

Prov. VIII, 27.

nous l'entendons du rétablissement du peuple Juif, après la captivité de Babylone; mais qui acquiert une grandeur et une élévation surnaturelle, qui se couvre d'une ombre auguste et mystérieuse, si nous la rapportons au sens plus divin, clairement rappelé sous ce symbole!

« La miséricorde et la vérité se sont rencontrées :
» La justice et la paix s'embrassent à l'envi. » (*a*)

On trouve encore dans les livres saints beaucoup de ces créations sublimes, et qui doivent la singulière énergie qui les distingue, à la hardiesse même de la fiction qu'elles présentent. Telle est, dans Habacuc (1), la prosopopée de la peste, marchant devant le Seigneur au jour de ses vengeances; dans Job (2), celle de la mort et de la destruction, qui affirment que le nom seul de la sagesse a frappé leurs oreilles; dans Isaïe (3) enfin, pour ne pas accumuler les exemples, cette horrible peinture de l'enfer élargissant ses

---

(*a*) TEXTE DE M. LOWTH.

Misericordia et veritas sibi invicem occurrunt;
Justitia et pax se mutuò osculantur.
Ps. LXXXIV, 11.

(1) Habac. III, 5. (2) Job. XXVIII, 22. (3) Is. V, 14.

gouffres dévorans, et ouvrant l'immensité de sa gueule insatiable.

Il y a encore dans cette même espèce de prosopopée une autre classe de personnages, remarquable sans doute par sa beauté propre, mais qu'autorise et que rend en quelque sorte d'un usage familier, un idiotisme très-connu de la langue hébraïque; qui semble avoir donné naissance à cette figure. C'est lorsque le sujet, l'accident, l'effet, un des accessoires d'une chose ou d'un lieu, est appelé le fils de cette même chose. De-là, dans les compositions des poëtes hébreux, ces peuples, ces contrées si souvent amenées sur la scène, sous les traits et le nom de femmes.

« Elle descend, elle s'assied dans la
» poussière, *cette vierge molle et délicate*,
» la dominatrice des nations, *la fille de*
» *Babylone*. » (1)

« *La vierge*, *fille de Sion*, pleure, assise seule sur
» la terre;
» Les larmes inondent ses joues pendant la nuit;

(1) TEXTE DE M. LOWTH.

Descendit, sedetque in pulvere mollis illa et delicata virgo, illa gentium domina, filia Babylonis.

Is. XLVII, 1.

» Elle lève des mains suppliantes, et ne trouve point
» de consolateurs. » (a)

Si nous ne faisions attention à cet usage, peut-être trouverions-nous de la dureté dans ces expressions, *les fils de l'arc* (1), *les fils du carquois* (2), employées pour désigner les flèches ; de même que dans cette noble figure de Job, qui, voulant peindre le genre de mort le plus cruel, l'appelle *le fils aîné de la mort.* (3)

Le style parabolique personnifie les êtres inanimés, avec non moins de succès que les idées abstraites. Les poëtes sacrés, transportés d'une juste indignation contre le peuple ingrat que Dieu s'étoit choisi, « prennent à témoin le ciel et la terre, » imposent silence à la nature entière ; » plaident la cause du Très-Haut devant les » montagnes, et font entendre leur voix aux

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Luget, sedetque sola humi, virgo Sionis filia :
Flet nocte semper inquies, semper genis madentibus;
Manusque tendit supplices, nec invenit solatia.
Lament. I, 1.

(1) Job. XLI, 19. (2) Lament. III, 13. (3) Job. XVIII, 13.

» collines (1). » Tout reçoit d'eux la vie, une ame, des passions.

« Que les cieux se réjouissent, et que la terre soit
» transportée de joie;
» Qu'ils annoncent, au milieu des nations, le règne
» du Seigneur.
» Que la mer frémisse avec tout ce qu'elle renferme
» dans son sein;
» Et l'univers, avec tous ses habitans.
» Que les fleuves battent des mains;
» Que les monts éclatent à l'envi en cantiques de joie,
» A l'aspect du Seigneur; car il arrive,
» Il vient pour juger la terre. » (a)

Autre exemple :

« Les eaux vous ont vu, Seigneur;
» Les eaux vous ont vu, et elles ont été saisies de
» douleur :

TEXTE DE M. LOWTH.

(1) *Cælos ac terram obtestantur totique rerum naturæ silentium indicunt* (Deuter. XXXII, 1; Is. I, 2.); *apud montes causam orant, et audiunt colles eorum vocem.* (Mich. VI, 1.)

(a) *Lætentur cœli, et exultet terra,*
Et edicant per gentes, Jehova regnat.
Fremitum edat mare, et quod eo continetur,
Orbis, et ejus incolæ ;
Palmas suas complodant fluvii,
Certatim montes in cantum prorumpant :
Coram Jehovâ, nam advenit,
Nam advenit judicatum terram.
I. Paralip. XVI, 31. Ps. XCVII, 7; XCV, 13.

» L'abyme a fait entendre sa voix,
» Et il a élevé ses mains en haut. » (a)

Job dit encore admirablement :

« Ordonneras-tu aux éclairs de partir, et s'élan-
» ceront-ils à ta voix,
» Et te diront-ils : Nous voici prêts? » (b)

Ils montrent encore une audace heureuse, quoique suivie de plus de périls, à l'égard des objets placés hors de la classe des êtres physiques; car nous accordons plus facilement à ces derniers une sorte de vie et de sentiment. Entre un grand nombre d'exemples de ce genre, Jérémie nous en fournit un admirable dans le dialogue suivant :

« O glaive du Seigneur, jusques à quand ne te
» reposeras-tu point?
» Rentre dans le fourreau; arrête-toi, et reste en
» silence.

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Viderunt te aquæ, ô Deus;*
Viderunt te aquæ, dolore correptæ sunt :
Vocem suam edidit abyssus;
Manus suas sublimè extulit.
Ps. LXXVI, 17. — Habac. III, 10.

(b) *Nùm ire jubebis fulgura, et ibunt;*
Et dicent tibi, en præstò sumus?
Job. XXXVIII, 35.

» — Comment se reposeroit-il, lorsque le Seigneur
» lui a intimé ses ordres ?
» Lorsqu'il lui a donné rendez-vous à Ascalon, sur
» le rivage de la mer ? » (a)

L'autre espèce de prosopopée consiste à mettre dans la bouche d'un personnage réel un discours convenable. Comme la première espèce est très-propre à embellir le sujet, et à exciter l'admiration, par la nouveauté, la variété et la hardiesse qui l'accompagnent; de même celle-ci, par l'apparence de vérité qu'elle présente, a beaucoup de clarté, de force et d'effet.

Nous passerions les bornes de notre sujet, si nous entreprenions de rappeler ici tout ce que les poëtes sacrés ont de remarquable en ce genre ; ces créations de personnages, multipliées, élégantes, naturelles, vives, inattendues, rapides ; la force, la noblesse, l'énergie dont ils savent les animer ; sur-tout ces discours qu'ils prêtent à la divinité elle-même, et

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Eheu! ô ensis Jehovæ, quousquè non quiesces ?
Recipe te in vaginam, subsiste, et sile.
Quomodò quiesceret, cùm Jehova ei mandata dederit?
Ad Ascalonem et ad oram maritimam, illuc ei condixit.

Jerem. XLVII, 6.

qui sont dignes d'une aussi haute majesté ; ce langage, si bien approprié aux personnages, la vraisemblance de leurs fictions, la vérité de l'imitation, et la fidélité des peintures. Qu'il nous suffise donc de rapporter un seul exemple de cette dernière espèce, qui, par sa perfection, l'emporte sur tous les autres. C'est le tableau de l'attente inquiète de la mère de Sisara, tiré du noble cantique de Débora.

D'abord ses gestes et ses paroles expriment, avec la dernière vérité, la sollicitude maternelle, et l'état d'une ame balancée entre l'espérance et la crainte.

« La mère de Sisara a regardé de la fenêtre,
» Et s'est écriée, à travers les barreaux :
» Pourquoi son char a-t-il honte de paroître ?
» Pourquoi la marche de ses coursiers est-elle si
» lente ? » (a)

Bientôt impatiente de tout retard, elle va au-devant des consolations de ses compagnes,

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Per fenestram prospexit, et clamavit;
Mater Siseræ, per cancellos :
Cur pudet currum ejus venire ?
Cur morantur quadrigarum ejus incessus ?
Jud. V, 28 à 30.

son cœur s'enfle ; elle s'abandonne soudain à la légèreté et aux jactances naturelles à son sexe, *incapable de maîtriser son espoir, enivrée des douceurs de la fortune.* (1)

« Les plus distinguées, les plus sages de ses femmes
» lui répondent à l'envi,
» Ou plutôt elle s'adresse ces mots à elle-même :
» Mais quoi ! déjà n'ont-ils pas atteint leur proie ?
» Déjà ne se partagent-ils pas le butin ? » (a)

Observons combien chaque pensée, chaque expression a de convenance avec le personnage auquel elle est attribuée. Elle se retrace, non le carnage des ennemis, le nombre des captifs, ou le carnage et les exploits du vainqueur, mais plutôt ce qui peut séduire le cœur léger d'une femme vaine *qu'enflamme l'ardeur des dépouilles et du butin*, les esclaves, l'or, les riches étoffes. Non contente

---

(1) *Quidlibet impotens*
Sperare, fortunâque dulci
Ebria. Hor. I, Od. XXXVII, 10.

(a) TEXTE DE M. LÖWTH.

Sapientes primariæ ejus fœminæ certatìm ei respondent ;
Imò ipsa sibi suos sermones illicò reddit :
Annon jàm assequentur, divident prædam ?
Id. ibid.

de rappeler ces objets, elle les dénombre, elle en amplifie et en répète l'énumération. Elle semble déjà manier ces brillantes dépouilles, tant elle se plaît, tant elle s'arrête à en contempler les diverses parties !

« Mais n'ont-ils pas déjà atteint leur proie? Déjà ne
» se partagent-ils pas le butin?
» Oui! déjà une captive..... Que dis-je?..... deux
» captives pour chacun d'eux!
» Le butin de Sisara brille de mille couleurs;
» Il brille de mille couleurs; il est enrichi de broderies!
» Eclatant de diverses couleurs, enrichi de broderies
» des deux côtés, il servira de parure à nos têtes! » (a)

A tant de beautés, viennent se réunir encore, pour y mettre le comble, une régularité admirable dans la construction poétique de la période; la force, l'éclat, la justesse des expressions; une extrême élégance dans les répétitions, et au milieu de la rédondance qui en est la suite, la plus grande concision; enfin, la ruine cruelle

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Annon jàm assequentur, divident prædam?
Ancillam, imò duas unicuique ancillas?
Prædam versicolorem Siseræ?
Prædam versicolorem, acupictam;
Coloratam, utrinque acupictam, collo exuvium?
Id. ibid.

de ces brillantes espérances, qui n'est que tacitement insinuée, par cette apostrophe subite et inattendue :

« Ainsi, Seigneur, puissent périr tous vos ennemis ! » (a)

mais qu'exprime bien mieux et bien plus énergiquement ce silence même, que ne sauroient le faire les couleurs les plus vives, et les plus riches ornemens.

Si l'on veut se faire une idée de l'effet, du prix et de l'éclat singulier que la prosopopée répand sur l'ode hébraïque, qu'on ouvre les prophéties d'Isaïe, le plus divin des poëtes ; et l'on y trouvera réunis, dans une composition de peu d'étendue, des modèles de toutes les espèces de prosopopées et de tous les genres de sublime. Nous nous ferons un plaisir d'indiquer, dans une explication courte, les beautés principales de ce passage.

Le Prophète, après avoir prédit aux Juifs leur délivrance de la dure captivité qu'ils auront à souffrir à Babylone, et leur retour dans leur patrie, nous les représente

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Sic pereant omnes inimici tui, ô Jehova !
Id. ibid.

aussitôt après, chantant, sur la mort du roi de cette capitale, un hymne triomphal, semé des images les plus brillantes, et formé d'un enchaînement continu des plus belles prosopopées. Le poëme s'ouvre par une exclamation soudaine des Juifs, où se peignent leur joie et leur étonnement d'une révolution si inespérée, et de la chute du tyran; la terre elle-même, avec ses habitans, en triomphe; les sapins et les cèdres du Liban, qui, dans le style parabolique, figurent souvent les rois et les chefs des nations, en sont transportés de joie, et insultent par des reproches outrageans, à la puissance abattue d'un barbare ennemi.

« La terre entière se repose, et est tranquille; de toutes
» parts des chants se font entendre.
» Les sapins, les cèdres même du Liban se réjouissent
» de ton malheur.
» Depuis que tu es couché sur la terre, disent-ils, nul
» ne monte vers nous pour nous ravager. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Quiescit, tranquilla est tota tellus; erumpunt in cantum :
Etiam abietes lætantur propter te, cedri Libani;
Ex quo jacuisti, non ascendit in nos vastator.
Is. XIV.

A ces traits, succède cette prosopopée si hardie de l'enfer, ou des régions inférieures de la terre. Il réveille ses habitans, les mânes des princes, les ombres des monarques; à l'instant tous se lèvent de leurs trônes, et s'avancent à la rencontre du roi de Babylone. Ils l'accablent d'insultes, de moqueries, et cherchent, dans son infortune, une consolation à leur propre malheur.

« Comme nous, tu as donc perdu ta vigueur ! Tu es
» donc devenu semblable à nous !
» Jusqu'aux enfers a donc été abaissé ton orgueil, le
» bruit de tes harpes !
» Le ver forme donc aussi ta couche, et le vermisseau
» ton vêtement ! » (a)

Les Juifs prennent la parole une seconde fois; et, par une exclamation qui imite les complaintes usitées aux funérailles, dont ce poëme, dans sa disposition générale, suit

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Tune etiam debilitatus es, ut nos? nostri similis factus es?
Demissa est ad orcum superbia tua, strepitus citharum tuarum?
Subter te sternitur vermis, et tegumentum tuum lumbricus? Id. ibid.

la forme, ils amplifient merveilleusement la grandeur de la chute de leur ennemi :

« Comment es-tu tombé des cieux, astre du matin,
» fils de l'aurore ?
» Comment as-tu été précipité sur la terre, toi, qui
» subjuguas les nations ? » (a)

Ils nous le représentent ensuite ouvrant la bouche, pour faire de sa puissance l'éloge le plus insensé ; ce qui fait admirablement ressortir toute l'atrocité de son désastre. Ce n'est point assez encore ; le génie du poëte crée soudain de nouveaux personnages : il nous montre les passans qui rencontrent les restes abandonnés du roi de Babylone ; ils le considèrent plus attentivement ; ils le regardent de plus près, et peuvent à peine le reconnoître.

« Est-ce là ce héros qui fit trembler la terre, et ébranla
» les empires ?
» Qui réduisit l'univers en solitude, et en renversa
» les cités ? » (a)

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Quomodò deeidisti de cœlo, ô Lucifer, fili Auroræ! Deturbatus es in terram, qui subegisti gentes !*

(b) *Hiccine vir ille, qui tremefecit terram, commovit regna ?*
Qui orbem redegit in solitudinem, urbesque ejus diruit ? Id. ibid.

Ils lui imputent comme un opprobre, d'être justement privé, à cause de sa barbarie et de sa cruauté, des honneurs de la sépulture, qu'on accorde aux mortels les plus vils ; ils chargent d'exécration son nom, sa famille et sa postérité. La scène est terminée par un discours plein de majesté, qui sort de la bouche de Dieu même, et dans lequel il menace le roi de Babylone, ses descendans et sa ville, d'une ruine éternelle; confirmant, par un serment solennel, l'immutabilité de ses conseils.

Quelles images! comme elles sont variées, multipliées, sublimes! Avec quelle force elles s'élèvent! Quelle richesse de figures, d'expressions, de pensées, accumulée en un seul passage! Nous entendons tour à tour les Juifs, les cèdres du Liban, les ombres des monarques, le roi de Babylone, ceux qui rencontrent son cadavre, enfin, le Seigneur lui-même : nous les voyons remplir chacun, comme dans un drame, le rôle qui leur convient; sous nos yeux se continue une action soutenue, ou plutôt se forme une chaîne variée d'actions différentes, mérite essentiel dans l'ode, même la plus sublime, et dont ce poëme d'Isaïe, l'un des plus beaux monumens que nous ait transmis l'antiquité, nous offre le

plus parfait modèle. Les personnages y sont en grand nombre, sans que cependant il en résulte de confusions : les fictions sont hardies, sans être forcées. Par-tout respire un génie indépendant, sublime, et vraiment divin. Rien n'est oublié pour mettre le comble à la sublimité de cette composition achevée ; et, s'il faut dire notre sentiment avec franchise, la Poésie des Grecs et des Latins ne peut rien présenter qui l'égale, ou qui s'en rapproche.

LEÇON

LEÇON QUATORZIÈME.

Du genre sublime, et du sublime de diction.

Sommaire. Comment le mot hébreu qui désigne la parabole, renferme aussi une idée du sublime. Sublime de diction et de pensées. Par quelles qualités propres, la diction poétique des Hébreux a mérité un nom qui rappelle l'idée du sublime. Celui de la diction poétique, naît de la vivacité des sentimens. Combien l'élocution poétique des Hébreux diffère de la prose : formes singulières de diction et de construction poétique.

Après avoir exposé avec étendue dans les leçons précédentes, ce que le style figuré offre de plus remarquable, et de plus propre à peindre la manière et le caractère particulier de la Poésie hébraïque, nous allons, sans nous arrêter à ce qui peut être commun tout-à-la-fois, et à la poésie, et à la prose, passer sur le champ à l'examen du sublime des poëtes sacrés. Déjà nous l'avons fait connoître, par cette suite nombreuse d'exemples que nous avons rapportés, à mesure que le sujet l'a demandé ; mais c'est ici le lieu d'en parler avec

plus de développement; car il forme le troisième caractère que nous avons assigné au style poétique des Hébreux. Cette qualité est renfermée dans la seconde acception de l'expression dont ils se servent, pour désigner le style parabolique, en ce qu'elle rappelle l'idée de *puissance*, *d'élévation ;* et souvent même, lorsqu'il s'agit de style, ce mot semble signifier principalement *ce qui excelle*, *ce qui est éminent*, *ce qui domine dans le discours.* Telle est sans aucun doute, la force de cette expression, dans ces passages des livres saints, où il est dit de quelqu'un, *qu'il élève sa parabole ;* ce qui signifie qu'il profère quelque parole grande et élevée. Prenons pour exemple l'endroit même où cette locution est employée pour la première fois. Voici donc de quelle manière Balaam *élève sa parabole :*

« Balac m'a appelé du pays d'Aram ;
» Le roi des Moabites, des montagnes d'Orient.
» Viens, m'a-t-il dit, maudis Israël ;
» Viens, accable Israël d'imprécations.
» Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point
» maudit ?
» Comment accablerai-je d'imprécations celui que
» le Seigneur n'en a point accablé ?
» Je le regarderai du haut des rochers,
» Et je le contemplerai du sommet des collines.

» Voilà le peuple qui habitera à l'écart,
» Et qui ne prendra point rang parmi les nations !
» Qui a compté la poussière de Jacob,
» Ou seulement la quatrième partie d'Israël ?
» Que mon ame meure de la mort des justes,
» Et que ma fin soit semblable à la sienne ! » (a)

Sous quel rapport ce discours du Prophète paroît-il mériter le nom de *parabole?* A la vérité, il est divisé en phrases parallèles, en membres pareils, exactement coupés à des intervalles égaux, et la traduction n'a point

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Ex Aramæâ me arcessivit Balacus;
Rex Moabitarum ex montibus Orientis:
Veni, execrare mihi Jacobum;
Et veni, detestare Israëlem.
Quomodò maledicam, cui non maledixit Deus?
Aut quomodò detestabor, quem non detestatus est Jehova?
Nam è vertice rupium eum aspiciam,
Et ex collibus eum contemplabor:
En populum, qui seorsùm habitabit,
Neque sese gentibus annumerabit!
Quis percensuit pulverem Jacobi?
Aut numerum vel quartæ partis Israëlis?
Moriatur anima mea morte Justorum;
Et sit exitus meus illius instar!
Num. XXIII, 7.

détruit, ni même beaucoup altéré l'élégance de cette distribution. Ce genre de discours, ainsi que nous l'avons établi plus haut, étoit mis, à cause de cette construction des périodes, au nombre des proverbes et des sentences, appelées aussi en hébreu *paraboles*, quoiqu'il n'offre rien au fond de semblable aux sentences et aux proverbes. Mais si l'on veut considérer avec attention le passage cité, et ceux qui sont annoncés par la même formule, tous distingués, soit par une variété singulière dans les images et les figures, soit par une grande élévation de pensées et d'expressions, souvent même par la réunion de ces qualités, on se persuadera facilement qu'il faut entendre par-là quelque chose de plus important que le mérite de cette symétrie *sentencieuse*. Que si nous examinons ce passage sous un autre rapport, nous n'y trouverons rien de figuré, au moins dans le sens où nous entendons ici cette expression; c'est-à-dire dans l'acception de *parabole*. On n'y aperçoit en effet aucune allégorie soit simple, soit mystique; point d'images, point de comparaisons: on y remarque une seule métaphore en quatorze vers : d'où il suit qu'on ne peut attribuer à ce passage le titre de parabole,

comme appartenant au genre parabolique proprement dit. Il ne nous reste donc plus d'autre parti que de supposer que cette dénomination désigne ces pensées vives, cet esprit élevé, cet éclat, cet enthousiasme dont toute la réponse du Prophète est animée. Par cet exemple, nous avons voulu faire connoître les motifs qui nous portent à croire que le mot hébreu, autant par sa force naturelle que par l'usage, renferme l'idée du sublime; et que le style poétique chez les Hébreux, atteste par son titre et sa dénomination même, de combien il l'emporte sur la Poésie des autres nations.

Nous prenons ici le mot de sublime dans son acception la plus étendue, et nous entendons non-seulement celui qui présente des idées grandes, relevées par la pompe des images et des expressions, mais encore cet effet puissant du discours, en quoi qu'il consiste, qui frappe et étonne l'ame; qui émeut les passions; qui rend l'image des objets avec force et clarté, se mettant peu en peine, si le style est simple ou orné, recherché ou vulgaire. En cela, nous suivons les principes de Longin, auteur du plus grand poids en cette matière, tant par la profondeur de ses pensées

que par la noblesse avec laquelle il sait les exprimer.

Le sublime réside ou dans l'élocution, ou dans les pensées. Presque toujours cependant il naît de la réunion de ces deux parties qui se prêtent un mutuel secours, et se communiquent un surcroît de force et de majesté; ce qui néanmoins n'empêche pas que nous ne puissions nous en occuper séparément. Examinons donc d'abord ce que l'élocution poétique des Hébreux, considérée, soit en elle-même, soit par comparaison avec la prose, a de particulier, qui ait pu lui mériter une dénomination empruntée de l'idée du sublime.

La Poésie, de quelque langue qu'elle fasse usage, a une élocution qui lui est propre, vive, pompeuse, harmonieuse, hyperbolique dans ses expressions, recherchée et soigneusement travaillée dans ses tours; enfin, qui par son ensemble et sa couleur, s'éloigne entièrement du style ordinaire, et quelquefois même force avec indignation, les barrières dans lesquelles le langage vulgaire est retenu. La raison s'énonce avec calme, modération, douceur; elle dispose ses idées avec ordre, les rend avec netteté, les développe de la manière la plus distincte. Les passions, au contraire,

ne s'occupent d'aucun de ces soins; les pensées affluent en tumulte dans l'ame émue, y luttent intérieurement; bientôt les plus animées s'élancent en désordre au-dehors, par le premier passage qui s'offre à elles. Elles ne vont point à la recherche, mais se saisissent de ce qui est vif, éclatant, plein de feu; en un mot, la raison se sert du langage ordinaire, et les passions, du langage poétique. L'ame, par quelque sentiment qu'elle soit émue, s'attache uniquement et avec force, à ce qui produit cette émotion. Elle fait effort pour l'énoncer, et ce n'est point assez pour elle d'exprimer ce sentiment simplement et tel qu'il est; il faut encore qu'elle le peigne, tel qu'elle l'éprouve, c'est-à-dire, avec éclat, douleur, transport, ou excès. Les passions, en effet, par l'impétuosité qui leur est naturelle, sont portées à l'exagération. Elles agrandissent et amplifient tout, au fond de nos cœurs, et se plaisent à l'exprimer au-dehors avec élévation, avec pompe et avec force. Elles parviennent à ce but, principalement par deux moyens; en parant le sujet d'images éclatantes, empruntées d'objets étrangers; et en introduisant dans l'élocution des tours nouveaux qui étonnent et qui sont du plus

grand effet, par cette unique raison qu'ils imitent et figurent en quelque sorte, l'état et la situation de l'ame elle-même. De-là ces figures dont parlent tant les rhéteurs, qui ont attribué à l'art, ce qui plus que nulle autre chose est dû à la nature.

« La nature, dit Horace, nous façonne » d'abord intérieurement à toute sorte de » sentimens, suivant les divers états où nous » place la fortune. Elle nous dispose au » plaisir, ou nous pousse à la colère, ou bien » encore nous abat sous le poids d'une » affliction douloureuse. La langue, ensuite » lui sert d'interprète, pour émettre au- » dehors les affections de l'ame. » (1)

Il est facile de s'assurer que ce qui arrive, par rapport à la Poésie en général, a lieu principalement à l'égard de celle des Hébreux. Et d'abord, nous avons déjà vu combien elle excelle dans l'emploi des métaphores et des comparaisons, et combien elle doit d'éclat,

---

(1) *Format enim natura priùs nos intùs ad omnem*
Fortunarum habitum; juvat, aut impellit ad iram,
Aut ad humum mœrore gravi deducit et angit;
Post effert animi motus interprete linguâ.
Ars. poet., 108.

de pompe et d'élévation à ces figures. Quant à la diction, nous avons encore observé plus haut toute la noblesse et toute la beauté qu'elle tire du dialecte poëtique dont elle fait un usage fréquent, ainsi que de la disposition savante des périodes; disposition qui paroît évidemment avoir une connexion étroite avec la forme métrique, quoique celle-ci soit entièrement perdue pour nous, depuis long-temps. Il ne nous reste donc plus qu'à examiner s'il est encore dans l'élocution poétique des Hébreux, quelqu'autre qualité particulière qui la distingue, et la sépare de la prose.

On ne peut rien imaginer de plus simple et de plus dénué d'ornemens, que le discours ordinaire des Hébreux. Tout y est nu, uni, naturel et sans art; point de recherche ni de choix dans les expressions; aucun soin, pas même la pensée du travail dans la construction des périodes; l'ordre des mots est presque toujours constant et le même. Le verbe commence; vient ensuite le mot qui désigne l'agent; le reste suit. Chaque idée est exprimée dans une proposition particulière; les accessoires sont placés séparément, sans aucun mélange des diverses parties de la phrase; et ce qu'il y a de plus remarquable,

c'est qu'à l'aide d'une seule particule, toutes ces parties se lient les unes aux autres, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans désordre, sans interruption et sans confusion. Enfin, tel est l'ordre général qui se montre dans le discours; tel est l'enchaînement continu de toutes ses parties, qu'on y reconnoît facilement l'égalité d'ame de l'écrivain, et qu'il nous peint parfaitement le calme et la tranquillité dont elle jouit. Mais dans la Poésie de ce même peuple, il en est autrement, presque toujours sous quelques rapports, et quelquefois sous tous en même temps, on y voit un génie qui s'élance en liberté; qui n'a ni le loisir, ni la volonté de s'arrêter à des détails minutieux et vulgaires. Souvent il songe moins à exprimer et à embellir ses pensées par la parole, qu'à les découvrir, qu'à les mettre au jour, qu'à représenter sans voile à nos yeux, les états divers, les mouvemens, les émotions subites, les transports rapides, et les innombrables révolutions auxquelles l'ame est en proie.

Si l'on désiroit, sur ce point, une plus grande certitude, nous ne doutons point qu'on ne l'obtînt facilement, en tentant une épreuve que nous allons indiquer. Qu'on prenne le

livre de Job; qu'on en lise d'abord le préambule historique; qu'on passe ensuite à la partie poétique, et qu'on étudie avec soin le premier discours de cet homme illustre. On avouera bientôt, en parvenant à cette partie, qu'on a cru entendre une autre langue, et qu'on a trouvé, entre les deux styles, plus de différence, que si, de la lecture de Tite-Live, on étoit passé à celle de Virgile, ou que si l'on avoit quitté Hérodote ou Xénophon, pour Homère ou un chœur de Sophocle ou d'Eschyle. Cette remarque seroit juste et fondée; car le discours indiqué offre l'imitation de la passion la plus violente, et les poëtes n'ont jamais rien osé de plus véhément et de plus animé. Aussi non-seulement on y remarque une force, une beauté, une sublimité admirable dans les pensées et les images; mais encore le caractère général de l'élocution est tel, les expressions sont si vives, les idées accumulées avec tant d'abondance, l'enchaînement des phrases est si fortement lié, la forme de la construction, toujours tellement pleine d'ame et de sentiment, que jamais la Poésie n'a rien enfanté de plus digne d'elle. La plupart de ces beautés sont si évidentes, qu'elles ne peuvent échapper au lecteur attentif; mais il en est quelques

autres, et principalement celles qui dépendent de la forme même de la construction, dont l'effet est plus difficile à reconnoître. Souvent même celles qui sont les plus frappantes, et que l'esprit peut apercevoir sans peine, sont en même temps celles dont le développement et l'explication offrent le plus de difficulté : quand on les examine, elle se montrent clairement à la vue; mais veut-on y porter la main, elles semblent s'évanouir. Comme elles ont cependant un rapport très-direct avec le point que nous traitons en ce moment, nous allons essayer de donner une idée de ces beautés particulières.

Et d'abord que le lecteur remarque avec quelle violence éclate la douleur, qui depuis long-temps fermentoit dans le cœur de Job, et y étoit comprimée.

« Périsse le jour; je devois naître en lui. »
(au lieu de, *dans lequel je devois naître.*)
« Et la nuit (qui) dit : Un homme a été conçu. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Pereat dies, nasciturus eram in eo; (i. e. quo nasciturus eram.)
Et nox (quæ) dixit, conceptus est vir.
Job. III, 3.

Qu'il fasse attention à cette tournure irrégulière et interrompue du premier verset ; à la figure hardie que renferme le second, et à sa construction plus irrégulière encore. Qu'il pèse dans son esprit, si un tour aussi animé et aussi désordonné, seroit tolérable en prose, et même en poésie, à moins qu'il ne fût dicté et soutenu par la passion la plus forte. Il reconnoîtra cependant que le sens de cette période est très-clair, et même qu'il est d'une telle clarté, qu'en le développant on ne feroit qu'affoiblir et dénaturer l'expression des sentimens du personnage qui parle. Par une rencontre fort heureuse, il nous est permis d'en faire l'épreuve. Il y a en effet dans Jérémie, un passage tellement semblable à celui que nous venons de citer, qu'il paroît en être copié. Ce sont les mêmes pensées, et presque les mêmes expressions. Mais Jérémie a suppléé les ellipses de la construction ; il a adouci les tournures interrompues de Job ; et enfin il a étendu ce court distique, en quatre de ces longs vers, dont il use fréquemment :

« Maudit soit le jour où je suis né !
» Que le jour où ma mère m'enfanta, soit au nombre
» des jours funestes !

» Maudit soit celui qui annonça ma naissance à
» mon père,
» Et qui en lui disant, un enfant mâle vous est né,
» le combla de joie. » (a)

Il en résulte que l'imprécation de Jérémie offre plutôt le caractère de la douleur que celui de l'indignation. Elle est plus douce, plus touchante, plus plaintive, et principalement propre à exciter la pitié; sentiment que ce Prophète excelle à peindre, tandis que Job cherche moins à émouvoir la compassion qu'à imprimer la terreur.

Mais avançons; et sans nous arrêter à ce qui se fait assez remarquer de lui-même; à ces phrases pressées, presque sans aucune liaison entre elles, et qui s'échappent avec force et impétuosité d'une ame brûlante; sans rappeler ces expressions grandes et magnifiques, que lance l'indignation avec une éloquence rapide;

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Maledictus sit dies ille, in quo natus sum!
Dies, quo peperit me mater mea, sit nefastus!
Maledictus sit vir ille, qui nuntiavit patri meo,
Dicens, natus est tibi filius mas, magno eum gaudio affecit.

Jerem. XX, 14.

(et parmi ces expressions, il en est quatre, dans un nombre double de vers, qui paroissent exclusivement réservées à la poésie, deux du moins, ne se rencontrent fréquemment que dans la partie poétique des livres saints, et les autres sont encore plus inusitées;) sans nous arrêter, disons-nous, à toutes ces particularités, pourquoi cette surabondance dans l'élocution, qui remplace tout-à-coup la briéveté excessive qu'on y remarquoit auparavant?

« Cette nuit — qu'elle soit livrée aux ténèbres. » (a)

Ici nous retrouvons encore les caractères d'une passion violente et d'une ame troublée. Job avoit dans l'esprit, d'énoncer sa pensée en cette forme : « Que cette nuit soit livrée » aux ténèbres. » Mais après avoir proféré les premiers mots, il se saisit tout-à-coup d'une tournure qui lui semble plus véhémente et plus animée. Nous croyons ne pouvoir mieux éclaircir ce passage, qu'en le rapprochant de ces vers d'Horace, dans lesquels une construction aussi irrégulière a échappé au poëte indigné :

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Nox illa — occupet illam caligo.

Job. III, 6.

« Celui-là — ah ! il te planta dans un jour » funeste . . . . . (1)

Il n'y a pas de doute que le poëte n'ait commencé, comme s'il avoit dû exprimer sa pensée en cette forme : « Celui-là avoit percé » le sein de son père, et souillé sa demeure » du sang de son hôte : celui-là connoissoit » l'usage affreux des poisons, qui te planta, » arbre coupable . . . . » Mais bientôt la colère et l'indignation ont banni de son esprit l'ordre des mots et la construction de la phrase. Qu'un grammairien officieux, avec l'exactitude minutieuse, particulière à cette profession, s'empresse de venir au secours du poëte embarrassé dans sa marche, et qu'il rétablisse dans ce passage, l'ordre naturel et

(1) *Ille et — nefasto te posuit die,*
Quicumque primum et sacrilegâ manu
Produxit, arbos, in nepotum
Perniciem opprobriumque pagi —
Illum et parentis crediderim sui
Fregisse cervicem, et penetralia
Sparsisse nocturno cruòre,
Hospitis; ille venena Cholcha,
Et quidquid usquàm concipitur nefas,
Tractavit.
Hor. II, Od. 13.

la

la régularité, nous verrons s'évanouir sur le champ l'éclat de cet exorde plein de beauté; le feu et la véhémence dont il est animé, se dissiper et s'éteindre à l'instant.

Mais revenons à Job; il continue ainsi:

« Oui, la voilà! que cette nuit ait la désolation en » partage! » (a)

Le poëte ne semble-t-il pas avoir devant les yeux l'image, la figure même de cette nuit, et nous l'indiquer du doigt?

« L'entrée de mon sein, » (b)

au lieu de *l'entrée du sein de ma mère* (1), est sans doute une ellipse facile à suppléer, mais que nul homme calme et maître de

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Ecce! nox ista sit desolata!.*
Job. III, 7.

(b) *Ostia ventris mei.*
Ib. 10.

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

Nous prions nos lecteurs d'excuser les formes insolites, que peut présenter la traduction de plusieurs de ces passages. Nous avons été obligés, pour rendre sensible la pensée de M. Lowth, de traduire littéralement, et pour ainsi dire, mot à mot; sans cela, ses raisonnemens n'auroient plus eu de base, et se seroient détruits.

lui-même, n'auroit voulu hasarder. Pour ne pas excéder les bornes, nous n'ajouterons qu'un autre passage qui se trouve vers la fin du même discours :

« Qui donnera la lumière à un infortuné,
» Et la vie à ceux dont le cœur est dans l'amertume;
» Qui attendent avidement la mort, et il n'est point
» de mort pour eux;
» Qui l'arracheroient du sein de la terre, de préfé-
» rence aux trésors qui y sont cachés;
» Qui se livreroient aux plus vifs transports,
» Qui triompheroient de joie, s'ils trouvoient le
» tombeau?
» A l'homme dont la voie est loin de la présence du
» Seigneur,
» Et à qui Dieu a fermé l'accès auprès de lui?
» Car mes soupirs devancent toujours ma nour-
» riture,
» Et mes rugissemens s'épanchent avec mon breu-
» vage. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Quianam dabit ærumnoso lucem,
Et vitam amaris animæ?
Qui avidè expectant mortem, et nulla est;
Eamque effoderent præ thesauris abditis:
Qui lætantur usquè ad exultationem,
Triumpharent gaudio si invenirent sepulchrum:
Viro, cujus via è conspectu Dei remota est,

La disposition de tout ce morceau est admirable. Arrêtons-nous un instant à en détailler les beautés. *Qui donnera la lumière à l'infortuné ?* Ce sera Dieu, sans doute, et c'est l'Etre souverain que Job avoit en vue; mais il ne s'est point aperçu que dans tout ce qui précède, il n'en a fait aucune mention. Il semble parler des malheureux en général; mais par une conclusion brusque et précipitée, il s'applique à lui seul ce qu'il vient de dire: *Car mes soupirs devancent ma nourriture;* d'où il résulte évidemment que tout ce que Job a dit jusque-là, doit s'entendre de lui en particulier. Du singulier il passe au pluriel, et revient au premier nombre, après cependant une phrase, dans laquelle il amplifie avec une force et une hardiesse merveilleuse, le désir ardent qu'il a de la mort. Il termine, en reprenant tout-à-coup, et en poursuivant sa première phrase, qu'il paroissoit avoir achevée. De toutes ces observations, on peut conclure avec certitude, à ce qu'il nous semble, que

---

Et cui aditum ad se præclusit Deus ?
Nam cibum meum perpetuò præveniunt mea suspiria,
Et pariter cum potu effunduntur rugitus mei.
Job, III, 20—24.

la passion et le trouble de celui qui parle, ne se peignent pas moins vivement par le tour et la forme générale du discours, que par une heureuse hardiesse de pensées ou d'images, et par la pompe des expressions.

Ce que nous nous sommes efforcés de rendre sensible dans ce beau passage, a lieu, suivant nous, dans toute la Poésie des Hébreux; eu égard cependant à la nature différente des sujets; c'est-à-dire, qu'elle fait usage d'un style, dont le caractère vif et animé est naturellement propre à peindre les mouvemens de l'ame. De-là vient qu'elle abonde en tournures, que la prose de ce peuple n'osa jamais admettre, et qui quelquefois paroissent forcées, étranges, pour ne pas dire barbares; mais dans lesquelles il est permis et même juste, de soupçonner une force et une intention particulière, lors même que ces qualités se dérobent à nos regards. Il ne sera donc pas peut-être sans utilité, de tenter un essai sur d'autres passages du même genre, et de voir si nous ne pourrons pas en retirer quelques lumières nouvelles.

LEÇON QUINZIÈME.

Suite de la Leçon précédente.

SOMMAIRE. Caractère de l'élocution poétique, éclairci par des exemples pris du cantique de Moïse. Changement de personnes; sa cause et son effet. Changement de temps; son but manifeste. Nature particulière de la langue hébraïque en ce point. Futurs énoncés par des passés, et *vice versâ;* explication de ce double usage. Exemples : L'emploi fréquent de cette locution, signe certain du style poétique.

POUR faire ressortir davantage la sublimité du style poétique des Hébreux, en le rapprochant de la simplicité de leur prose, nous avons renvoyé le lecteur au livre de Job; et il a dû facilement apercevoir, entre le préambule historique, et ce qui le suit immédiatement, une grande différence pour l'élocution, aussi bien que pour le sujet. Mais si l'on nous oppose que cette comparaison manque de justesse, parce que la différence des sujets auroit toujours exigé une grande différence dans le style, lors même que ces passages

auroient été écrits tous les deux également en prose ou en vers, nous proposerons une semblable épreuve sur quelqu'autre passage, où le même sujet soit traité tout-à-la-fois, et en prose, et avec les ornemens de la Poésie. Le Deutéronome nous en fournira un exemple remarquable, dans lequel nous verrons Moïse remplir tour à tour les fonctions d'orateur et celles de poëte. D'abord, dans un discours grave et majestueux, il exhorte les Israélites à garder fidèlement le pacte d'alliance qu'ils viennent de contracter, en leur faisant espérer les récompenses les plus brillantes; et il cherche à les détourner de l'enfreindre, par la menace des plus terribles châtimens (1). Mais, ensuite, afin que ces motifs fassent sur leurs esprits une impression plus profonde, et y restent gravés à jamais, par l'ordre de Dieu même, il revêt d'une Poésie toute divine ces pensées qu'il vient d'énoncer auparavant avec simplicité (2). Ces passages nous offrent ce que les livres des Hébreux ont de plus véhément, de plus noble, de plus magnifique, en des genres différens. On peut y reconnoître

(1) Voy. les chap. XXVIII, XXXI du Deut.
(2) Deut. XXXII.

combien leurs écrivains excellent en prose, ainsi qu'en poésie; mais en même temps, on y remarque toute la différence qui sépare ces deux genres, quant aux pensées, aux images, à la disposition du sujet; enfin quant au ton général et à la couleur du style. Si l'on veut donc connoître à fond le caractère propre, et le génie particulier de leur élocution poétique; que l'on compare soigneusement ces morceaux, et que l'on fasse attention aux différences qui distinguent ce discours, majestueux sans doute, plein de véhémence et d'hyperboles, mais en même temps bien ordonné, abondant, développé, et, dans sa véhémence même, s'avançant d'un cours toujours égal, d'avec ces phrases poétiques, animées, pressées, qui jaillissent avec feu, enrichies de pensées nobles, d'expressions vives, de tournures neuves et variées; effet de l'élan rapide avec lequel l'esprit du poëte s'élance d'un objet à l'autre, dans l'impuissance de se fixer à un seul, et de s'arrêter dans la même situation. Mais ces différences sont telles, qu'un lecteur attentif les apercevra, et les sentira mieux, par l'étude et la réflexion, que par des explications aussi difficiles à donner qu'à saisir. Cependant il y a une ou deux observations à

faire sur ce beau cantique : elles sont relatives à une pratique très-ordinaire dans la Poésie hébraïque, et d'un effet très-puissant, mais dont la raison est souvent mal-aisée à découvrir, et exige un examen plus approfondi.

Une première remarque générale, et qui s'applique au poëme dont nous venons de parler, c'est le changement subit et fréquent des personnes auxquelles le discours s'adresse; car nous avons déjà traité assez au long des diverses sortes de personnages créés par les poëtes hébreux, pour nous dispenser d'y revenir encore. Dès l'exorde du poëme, Moïse célèbre la véracité de Dieu, et la fidélité qu'il montre religieusement dans tous ses desseins et dans tous ses actes; de-là il prend occasion de se déchaîner subitement contre la perfidie et les désordres d'un peuple ingrat, d'abord comme s'il étoit absent :

« La dépravation a corrompu le cœur de ses enfans,
» qui ont cessé de l'être. »

Et aussitôt c'est à ceux-ci en personne qu'il adresse la parole, en ces mots :

« O race perverse et dépravée,
» Est-ce là donc la reconnoissance que tu témoignes
» au Seigneur;

» Nation stupide et insensée?
» N'est-il pas ton Père et ton Rédempteur?
» N'est-ce pas lui qui t'a faite et qui t'a formée?» (a)

Bientôt l'indignation du Prophète s'étant un peu calmée, il remonte vers le passé, et développe avec le plus grand éclat, l'indulgence et la tendresse plus que paternelle, dont Dieu n'a cessé de donner des preuves aux Israélites, depuis qu'il les a choisis pour son peuple. Mais ici encore, ce n'est plus à eux qu'il s'adresse. Il relève ensuite admirablement la stupidité et l'endurcissement de ce peuple, ou plutôt de cette brute aussi ingrate qu'impie; et remarquez avec quelle impétuosité éclate pour la seconde fois l'indignation du Prophète:

« Mais le bien-aimé s'est engraissé, et il a regimbé;
» Tu t'es engraissé, tu t'es accru, tu t'es revêtu
» d'embonpoint!

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Corrupit illi filios, non jàm suos, ipsorum pravitas;
Genus perversum et distortum!
Hoccine ergò Jehovæ rependetis,
Natio stulta atque insipiens?
Nonne ipse Pater est tuus et Redemptor tuus,
Ipse te fecit et formavit?
Deut. XXXII, 5, 6.

» Et il a abandonné le Dieu qui l'avoit créé ;
» Et il a méprisé celui qui avoit été son rempart et
» son salut. » (*a*)

Ce discours qui, dans une courte phrase, s'adresse aux Israélites, et s'en détourne un instant après, est d'un effet admirable ; ce mouvement est plein de chaleur et de véhémence ; il pénètre l'ame et peint parfaitement le courroux et l'indignation. A ce passage de Moïse, est digne d'être comparée, quoique moins vive, cette apostrophe ingénieuse par laquelle Virgile reproche à un traître son crime, et en même temps, écarte du roi qui l'a condamné, l'inculpation d'une cruauté odieuse :

« Non loin de-là, on voyoit des chars » rapides déchirer les membres de Métius. » Albain perfide, tu devois rester fidèle à ta » parole ! Les entrailles du traître étoient,

(*a*) TEXTE DE M. LOWTH.

At saginatus est Jeshurun, et recalcitravit ;
Saginatus fuisti, incrassatus, adipe obducto coopertus !
Et deseruit Deum creatorem suum,
Et rupem salutis suæ vilipendit.

Id. ibid. 15.

» emportées dans la forêt, et les ronces dé-
» gouttoient de son sang. » (*a*)

Nous pourrions aller plus loin, prendre encore dans ce même cantique, un grand nombre d'exemples du même genre; en emprunter ailleurs une infinité d'autres, aussi variés dans leur forme que dans leur effet; mais ceux que nous avons cités suffisent pour démontrer que rien n'est plus propre que le procédé que nous venons de décrire, pour peindre les passions les plus violentes, et pour exprimer ces mouvemens soudains, ces variations rapides d'une ame qui, dans un instant, se porte et s'élance vers des objets différens. Une étude approfondie des poëmes hébreux, prouvera sans doute qu'ils abondent en traits de cette espèce, qui ne seroient admis ni dans la Poésie grecque, ni dans la Poésie latine, ni dans la nôtre; et qu'il est beaucoup de ces traits dont la forme est encore plus embarrassée, et dont on a de la peine à

(*a*) *Haud procul indè citæ Metium in diversa quadrigæ*
Distulerant; at tu dictis, Albane, maneres!
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus,
Per sylvam, et sparsi rorabant sanguine vepres.
Æneid. L. VIII, v. 642.

saisir l'intention et la force, si on veut les examiner avec rigueur. Cependant, malgré la vérité de cette observation, gardons-nous de décider sur-le-champ, que ce qui ne se montre à nous qu'à travers la plus grande obscurité est absurde, sans effet, incapable d'embellir le style, de soutenir le génie du poëte, et de former ce caractère particulier, toujours digne d'éloges, quelqu'éloigné qu'il soit de nos usages. Faisons attention au génie propre de la Poésie hébraïque ; elle est libre, pleine de vie, de chaleur et d'audace. Les Orientaux regardent la Poésie comme un idiôme à part, réservé aux passions, et pensent en conséquence, que si dans ce langage tout est exprimé avec ordre, et d'une manière naturelle, si tout y est scrupuleusement et péniblement asservi à des règles fixes, on se rend coupable d'une faute bien plus grossière, qu'en violant les lois de la grammaire.

Il y a une autre observation à faire au sujet de ce cantique, de même qu'à l'égard de toute la Poésie des Hébreux; c'est un emploi des temps et des verbes, contraire à l'usage ordinaire. En cela, les écrivains hébreux se proposent de rendre les objets plus frappans, et

de donner plus de vivacité à leurs récits et à leurs descriptions. C'est ainsi qu'il n'y a rien de plus commun dans toutes les langues, et en prose comme en vers, que de se servir du présent, pour énoncer une action déjà faite, ou qui va se faire. Par-là, il semble que nous devenons les témoins de ce qu'exprime le discours; nous paroissons moins tourner nos regards vers le passé, ou les porter dans l'avenir, qu'avoir les objets mêmes placés sous nos propres yeux. Mais à cet égard, la langue hébraïque a un usage qui lui est particulier. Chez les Hébreux, en effet, les verbes n'ont point de temps consacré à exprimer un *présent imparfait;* c'est-à-dire, une action qui est au moment de s'effectuer; pour y suppléer, ils emploient le participe, ou bien le verbe substantif sous-entendu. Mais dans ces occasions, ces deux tournures sont peu usitées, et souvent on ne sauroit s'en servir sans embarras. C'est donc à un autre moyen qu'ils ont recours, pour atteindre le même but : ils expriment un futur par le prétérit, ou plutôt par le parfait présent, comme si l'action dont il s'agit, s'étoit déjà passée et avoit eu son accomplissement. Par un procédé opposé, ils expriment un prétérit par un

futur, comme si l'action déjà arrivée, alloit avoir lieu et étoit sur le point de s'effectuer. Un exemple fera connoître la nature et l'effet de la première construction ; c'est-à-dire, de celle où un évènement à venir est énoncé par un prétérit.

Moïse prévoyant, par l'inspiration céleste, que bientôt le peuple infidèle d'Israël, va, d'un commun accord, abandonner le culte du Seigneur, lui reproche ce crime comme s'il venoit de s'en rendre coupable en sa présence et sous ses yeux :

« La dépravation, dit-il, a corrompu le cœur » de ses enfans, qui ont cessé de l'être. » (*a*)

Il parle comme s'il étoit témoin de leur impiété, et de ces sacrifices détestables qu'ils devoient offrir un jour, au mépris de cette Religion qu'il venoit d'établir par l'ordre de Dieu même. Rien d'aussi puissant que cette anticipation, pour rendre les objets plus sensibles et plus frappans, et les mettre, pour ainsi dire, sous les yeux de l'auditeur. Aussi cette tournure est-elle très-souvent employée

---

(*a*) TEXTE DE M. LOWTH.

Corrupit illi filios, non jàm suos, ipsorum pravitas. Vid. sup.

dans la Poésie prophétique. En cela, comme en tout le reste, Isaïe est admirable. Avec quelle clarté, il décrit la marche de Sénnachérib s'avançant contre Jérusalem, ainsi que les divers campemens de son armée ! et ne peut-on pas dire qu'il a répandu, sur l'annonce d'évènemens encore à venir, une telle lumière, qu'à peine un historien auroit pu l'égaler en racontant des faits déjà arrivés ?

« Il est venu à Aïathan ; il a passé par Migron ;
» Il a déposé ses bagages à Michmas :
» Ils ont franchi le passage, et se sont arrêtés à Géba ;
» Rama a tremblé ; Gabaath, où naquit Saül, a fui.
» Pousse des cris de douleur, ô fille de Gallim !
» Tourne tes regards vers Laïsa, infortunée Anathoth !
» Madména a déserté son pays ; ceux de Géba ont
» pris la fuite.
» Il faut qu'il s'arrête encore aujourd'hui à Noba.
» Il agitera sa main contre la montagne de la fille de
» Sion, contre la colline de Jérusalem. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Venit Aïatham ; transiit per Migronem ;
Michmasæ commisit impedimenta sua :
Superârunt transitum ; Geba illis mansio ;
Trepidavit Rama ; Gibea Sauli fugit :
Ede ejulatum, ô filia Gallimorum.
Attende Laïsam versus, ô afflicta Anathotha !

C'est de la même manière que Joël annonce le fléau des sauterelles, qu'il décrit comme si déjà il avoit fondu sur la Judée :

« Ma terre natale a été envahie par une race
» Robuste et innombrable :
» Elle a rendu ma vigne semblable à un désert,
» Et enlevé l'écorce de mon figuier.
» Elle l'a dépouillé et laissé nu ;
» Ses jeunes branches ont blanchi :
» Les champs ont été dévastés,
» Et la terre, plongée dans le deuil. » (a)

Le Prophète parle d'un évènement à venir; car cette même dévastation qu'il nous dépeint ici comme déjà arrivée, il en menacera son

---

TEXTE DE M. LOWTH.

Migravit Madmena; Gebimenses confugerunt.
Adhuc hodiè Nobæ ei subsistendum est;
Agitabit manum in montem filiæ Sionis, collem Hierosolymæ.
Is. X, 28 — 32.

(a) *Nam invasit terram meam natio*
Robusta atque innumerabilis:
Vitem meam desolatam reddidit,
Et ficum meam decorticavit:
Penitùs nudavit eam, et abjicit;
Dealbati sunt ejus palmites.
Vastatus est ager, luxit terra: ...
Joel, I, 6, 7, 10.

peuple

peuple un peu plus bas, sous d'autres images, comme prête à fondre sur lui, s'il ne se repent de ses désordres. L'usage de la langue hébraïque est donc, à cet égard, à peu près le même que celui des autres langues; ce que celles-ci, pour plus grande clarté, expriment, quoiqu'encore dans l'avenir, par le présent imparfait, les Hébreux l'énoncent par le parfait présent; et ce procédé n'est pas moins propre que l'autre à rendre l'idée, d'une manière claire.

Mais il est un autre point sur lequel ils paroissent s'éloigner beaucoup de l'usage suivi dans les autres langues; c'est, lorsqu'ils expriment les évènemens passés, par un futur, et cette construction présente une grande difficulté. Si nous avons recours aux traducteurs, nous trouverons qu'ils la dissimulent au lieu de la résoudre, accommodant autant qu'il est en leur pouvoir, les temps au sujet, et se réglant plutôt par le sens particulier qu'ils adoptent, que par les lois de la grammaire ou par des principes certains. Si nous consultons les grammairiens, nous ne serons pas plus heureux. Ceux-ci remarquent la difficulté, mais ils ne tentent pas de l'expliquer, sans vouloir cependant avouer leur ignorance; ils cherchent à nous faire illusion à l'aide d'un

mot, ayant toujours à leurs ordres je ne sais quelle *énallage*, ou changement de temps, pour ne pas rester sans réponse aux questions qu'on leur adresse, comme si ces changemens avoient lieu au hasard et sans cause ni motif, et comme si une telle supposition ne devoit pas être regardée comme le comble de la déraison et de l'absurdité. Il n'est pas possible de douter que toutes ces locutions n'aient une propriété et un effet particulier. S'il en est beaucoup d'obcures et d'embarrassées, nous ne devons pas nous en étonner, lorsque nous rappelons à notre pensée la haute antiquité de la langue hébraïque. Peut-être pourrons-nous parvenir à répandre quelque lumière sur ces tournures, si nous examinons avec attention en quel état et dans quelle situation d'ame se trouvoit l'écrivain au moment où il les employoit, et sous quel aspect les objets se retraçoient à son esprit. Nous avons un exemple remarquable de cette construction, dans le même cantique de Moïse. Après avoir fait mention du décret par lequel le Seigneur choisit les Israélites pour son peuple particulier, il poursuit, en exposant avec quelle tendresse et avec quelle affection il les a chéris depuis cet instant; comment il les a délivrés de l'esclavage de l'Egypte; comment

dans le désert il les a nourris, conduits comme par la main, et portés, pour ainsi dire, dans son sein. Toutes ces circonstances, quoique déjà passées évidemment, sont énoncées par des futurs.

« Le Seigneur trouvera Israël dans le désert,
» Dans de vastes et effrayantes solitudes;
» Il l'environnera, ils l'instruira;
» Il le gardera, comme la prunelle de son œil. » (a) (1)

Ne peut-on pas expliquer cette construction, en disant que Moïse se suppose comme présent, lorsque Dieu séparoit son peuple des autres nations, et comme placé en un lieu élevé, pour observer quelles seroient les suites de ce choix? C'est ce qui semble avoir également lieu, dans plusieurs autres passages des livres

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Inveniet eum in terrâ desertâ,
Et in vastâ ejulanti solitudine;
Circumdabit eum, edocebit eum;
Custodiet eum tanquàm pupillam oculi sui.
Deut. XXXII, 10.

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

La Vulgate n'a pas conservé cette tournure dans ce passage; mais elle a employé le parfait. Dans les exemples suivans, elle a rendu fidèlement les futurs que présente le texte.

saints. Par exemple, nous retrouvons plus d'une fois ce tour dans un pseaume historique, qui porte en titre le nom d'Asaph. Le poëte sacré, après avoir exposé la perfidie et les crimes, dont se sont rendus coupables les Israélites, jusqu'au sortir de la servitude d'Egypte, devance dans son esprit la clémence du Très-Haut, et les désordres si souvent renouvelés du peuple Juif, et il en parle comme si ces évènemens étoient sur le point de s'effectuer.

« Cependant le Seigneur plein de miséricorde, leur
» pardonnera leur iniquité, et ne les exterminera
» point;
» Souvent il suspendra sa colère,
» Et ne laissera point un libre cours à son indignation.
» Combien de fois ne l'irriteront-ils pas dans le
» désert,
» Et ne provoqueront-ils pas sa fureur dans la
» solitude! » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Ille tamen misericors condonabit iniquitatem, nec perdet;
Sæpiùs avertet iram suam,
Neque excitabit omnem suam indignationem.
Quomodò jàm irritabunt eum in deserto,
Discruciabunt in solitudine!
Ps. LXXVII, 38 — 40.

Un exemple très-élégant de cette construction nous est encore fourni par la disposition générale du pseaume 103. L'écrivain sacré célébrant la grandeur et la sagesse du Très-Haut, manifestées dans l'ordre et la conservation de l'univers, parle au présent des œuvres du Créateur, de ses actes, de ses décrets, comme s'il avoit été témoin, lorsque Dieu régloit toutes choses pour la première fois. Mais en exposant les suites de cet évènement, les usages différens des êtres créés, ce qu'on appelle leurs causes finales, il emploie le futur, comme si dès-lors il eût prévu les effets qui devoient en résulter dans l'avenir.

Quoique les exemples que nous avons rapportés, et beaucoup d'autres semblables, s'expliquent assez naturellement de cette manière, il reste cependant encore une foule de passages qui ne sont pas susceptibles d'une interprétation pareille, et pour lesquels il faut moins considérer la situation et la disposition d'ame de celui qui parle, que la nature et le génie particulier de la langue elle-même. Les Hébreux, en effet, en employant le futur, semblent souvent avoir moins égard à celui qui parle qu'à la chose dont il vient de parler. Ainsi toute action qui est liée à une autre

action, ou qui en est la conséquence; celle qui se suit elle-même, en se répétant et en se continuant; celle qu'on fait et qu'on persiste à faire; celle qui se fait souvent, assidûment, avec ardeur : toutes ces sortes d'actions s'énoncent par le futur; et c'est par ce motif que cette forme reçoit des grammairiens une dénomination qui indique la promptitude, la facilité et un évènement très-prochain. Nous pourrions montrer plusieurs exemples de ce genre, dans les mêmes passages que nous avons rapportés pour un autre dessein : nous en trouverions dans l'élégante prosopopée de la mère de Sisara (1); dans l'allégorie de la vigne transplantée de l'Egypte (2); dans la comparaison prise de la tendresse et de la sollicitude paternelle de l'aigle (3), que nous a fournie le cantique de Moïse. Le lecteur attentif sentira la force de tous ces traits ; mais l'interprète le plus soigneux aura de la peine à les conserver.

Si ces observations sont vraies ; si cette construction extraordinaire doit sa naissance à quelque émotion qu'éprouve celui qui parle, ou

(1) Jug. V, 29.
(2) Ps. LXXIX, 9, 12, 14.
(3) Deut. XXXII, 11.

à quelque changement opéré dans son ame; ou bien s'il faut chercher la cause du pouvoir et de l'effet qui lui est propre, dans la nature de la chose elle-même, et dans le génie de la langue, il est presque impossible qu'elle ne se présente pas plus fréquemment dans l'élocution poétique que dans le langage ordinaire, par la raison qu'elle est infiniment convenable à la nature de la poésie; très-propre à peindre la mobilité, la variété, la véhémence; et qu'en même temps elle est presque totalement opposée à la nature paisible et calme de la prose, dont la marche est toujours égale et soutenue. Aussi celui qui aura fait une étude exacte de la Poésie hébraïque, qui se sera appliqué à connoître et à distinguer le style qui lui appartient en propre, ne trouvera peut-être rien, qui après la forme sentencieuse, la différencie mieux du langage commun que cette tournure. Car quoique cette locution ne soit pas tellement étrangère à la prose (1), qu'on

(1) NOTE DE M. LOWTH.

Jusqu'ici nous n'avons découvert des exemples de ce genre, qu'au liv. des Jug. ch. II, v. 1; et XXI, 25. — I. liv. des Rois, XXVII, 9 et 11. — II.e l. des Rois, XII, 31. — III.e l. des Rois, XXI, 6. — I.er l. des Paralip. XI, 8.

ne pût y en rencontrer quelques exemples, cependant on doit regarder un emploi fréquent et libre de cette construction, comme un caractère certain de l'élocution poétique.

On se tromperoit, si l'on pensoit que ce petit nombre d'exemples soit suffisant pour démontrer et faire sentir combien ces tournures et d'autres semblables, étoient propres à embellir la Poésie des Hébreux, et à lui conserver toute sa sublimité et tout son éclat. Ce n'est point le dessein que nous avons eu en les proposant. Nous avons voulu seulement faire remarquer deux usages singuliers qui devoient frapper ceux qui s'engagent dans l'étude des livres saints, et qui, pour être appréciés, semblent demander quelque soin et quelque réflexion. Une explication complète des formes poétiques, un développement parfait de l'élocution réservée à la poésie, ne peuvent être renfermés dans un petit nombre de règles, ni transmis dans des leçons; ils doivent être le fruit de l'étude, de l'exercice, et d'une certaine sagacité dans le jugement.

LEÇON SEIZIÈME.

Du sublime de pensées.

SOMMAIRE. Sources du sublime ; l'élévation de l'ame, son agitation. La première se fait remarquer dans la grandeur des idées, des accessoires et des images : exemples. Les poëtes hébreux s'élèvent au plus haut sublime, lorsqu'ils figurent l'Être suprême sous les traits de l'homme, et sur-tout quand les images qu'ils emploient s'éloignent le plus de la majesté divine : cause de cette singularité.

Si, faisant abstraction du mérite de l'élocution, nous nous bornons uniquement à considérer le sublime qui réside dans les pensées ; (et certes, cette espèce de sublime, que nous avons appelée[1] *de diction*, comme ayant avec celle-ci une liaison plus étroite, peut, en dernière analyse, être rapportée au sublime de pensées) : si, dis-je, nous nous bornons uniquement à considérer le sublime qui réside dans les pensées, nous reconnoîtrons qu'il prend sa source, ou dans une élévation naturelle de l'esprit, et une

heureuse hardiesse des conceptions, ou bien dans l'élan impétueux d'une ame agitée par les émotions les plus violentes. Ce sont là les sources que Longin assigne au sublime, et qu'il indique par une sorte de définition particulière. Nous adoptons cette double indication, nous admettons ces qualités dans les poëtes sacrés, mais cependant sans rien enlever d'une part à l'inspiration de l'Esprit saint, et de l'autre, en laissant au génie et au caractère de chacun des écrivains sacrés, toute la force qui leur est propre. En effet, leur ame n'est point tellement maîtrisée par l'influence divine, que ce que l'homme tient de la nature soit totalement détruit. Leurs facultés s'agrandissent, s'exaltent, loin de s'affoiblir et de s'éteindre; et quoique les écrits de Moïse, de David et d'Isaïe, respirent par-tout quelque chose de si élevé, de si céleste, qu'ils paroissent évidemment dictés par l'esprit de Dieu, cependant nous y reconnoissons toujours Isaïe, David et Moïse.

Le sublime qui naît de la première de ces causes, c'est-à-dire, d'une élévation hardie de l'ame, soit naturelle, soit inspirée de Dieu, se fait principalement remarquer en trois points; d'abord dans des conceptions

hautes et grandes; en second lieu, dans un choix d'accessoires qui, par leur pompe et leur majesté, communiquent aux descriptions beaucoup de noblesse et de vivacité; troisièmement, enfin, dans l'éclat et la magnificence des images qui relèvent ces pensées et ces accessoires. Les poëtes hébreux réunissent toutes ces qualités dans le degré le plus éminent. Pour ce qui concerne la grandeur des idées, on peut dire que non contens de laisser derrière eux tous les autres écrivains, ils s'élancent, même bien au-delà des bornes assignées au génie de l'homme. La grandeur de Dieu, sa puissance, sa justice, son immensité, la sagesse infinie de ses conseils et de ses opérations, voilà les sujets dont la Poésie des Hébreux s'occupe sans cesse, et toujours avec la dignité qui leur convient; voilà proprement où elle triomphe. Observons combien les poëtes profanes restent au-dessous de semblables sujets; combien ces génies sublimes, mais purement humains, sont inférieurs à une matière si noble; et nous serons forcés non-seulement d'avouer la sublimité singulière de la Poésie hébraïque, mais encore d'adorer sa divinité. Ce n'est pas seulement dans les idées dont s'occupe la

Poésie sacrée qu'éclate cette grandeur dont on ne peut méconnoître et le pouvoir et l'étendue, à quelque cause qu'on veuille l'attribuer : nous devons de plus admirer la manière dont elle présente ses idées à notre esprit, et dont elle orne ses descriptions ; soit que nous considérions les accessoires dont elle fait choix, et qui mettent le comble à la grandeur du sujet ; soit que nous nous arrêtions à celle des images dont elle revêt les objets les plus étrangers à nos sens, sachant leur conserver toute leur divinité, quoiqu'elle nous les retrace sous des formes terrestres. Ayant déjà fait connoître le sublime des poëtes sacrés, par un grand nombre d'exemples de différens genres, nous croyons qu'il suffira d'en ajouter ici quelques autres qui soient propres à éclaircir ce que nous venons d'avancer. Nous choisirons ceux qui nous peignent la majesté de Dieu.

Et d'abord, avec quelle magnificence nous est représentée la puissance que le Dieu créateur a déployée dans la formation de l'univers! Ici nous nous reprocherions d'omettre ce passage si souvent cité de l'historien sacré, dans lequel la grandeur de l'idée, quoique au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut

concevoir de plus grand, reçoit un nouveau lustre de la briéveté et de la simplicité de l'expression :

« Dieu dit : Que la lumière soit ; et la lumière fut. » (*a*)

Autant on ajoutera aux expressions, autant on retranchera du sublime de cette phrase. Cette puissance du Très-Haut, dont l'écrivain ne parle pas ouvertement, l'esprit la conclut sur-le-champ, et bien mieux, de son effet ; d'autant plus frappé de la grandeur de la chose, qu'il semble en avoir conçu l'idée, de lui-même ; cette même idée est rendue poétiquement, et avec non moins de force et de magnificence, par les prophètes. Ils excitent toutes les créatures à célébrer les louanges de Dieu :

« Qu'elles louent le Seigneur ;
» Car il a ordonné, et elles ont été créées. » (*b*)

Et dans un autre endroit :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Dixit Deus : Esto lux ; et fuit lux.*
Gen. I, 3.

(*b*) *Laudent nomen Jehovæ ;*
Nam ille jussit, et creatæ sunt.
Ps. CXLVII, 5.

« Il a dit, et le monde a été ;
» Il a commandé, et l'univers a existé. » (a)

Souvent ils développent davantage ce même sujet, y joignant un grand nombre d'accessoires, et employant des images variées, pour jeter de l'éclat sur leur description. Un ou deux exemples choisis parmi beaucoup d'autres, mettront le lecteur en état de juger s'ils égalent la majesté et la noblesse du sujet, ou s'ils en atténuent la sublimité :

« Où étois-tu, dit le Seigneur à Job, lorsque je jetois
» les fondemens de la terre?
» Apprends-le moi, si tu excelles en intelligence?
» Dis-moi qui régla ses dimensions, puisque tu le sais;
» Ou qui étendit le cordeau sur elle?
» En quel lieu reposent ensevelies ses bases ;
» Ou qui posa sa pierre angulaire,
» Lorsque tous les astres du matin ensemble tressail-
» loient de joie,
» Et que tous les fils de Dieu, à-la-fois, faisoient
» entendre leurs cris ?
» Qui renferma la mer dans des portes,
» Lorsqu'elle s'élançoit, qu'elle jaillissoit du sein qui
» l'avoit enfantée ;

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Nam ille dixit, et fuit;
Ille jussit, et constitit.
Ps. XXXII, 9.

» Lorsque je l'enveloppois d'un vêtement de nuages,
» Et de brumes épaisses, au lieu de langes;
» Lorsque je creusois le lit qui lui étoit assigné;
» Que j'y plaçois des digues et des portes,
» Et que je lui disois : Tu viendras jusqu'ici, et tu
» n'avanceras pas plus loin;
» Que là soit le terme où viendra expirer l'orgueil
» de tes flots? » (a)

« Qui a mesuré les eaux dans le creux de son poing,
» dit Isaïe,
» Et l'étendue des cieux, avec la paume de sa main?

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Ubinàm fuisti cùm fundarem terram?
Indica, si intelligentiâ polles.
Quis disposuit mensuras ejus, quandoquidem nôsti;
Aut quis super eam extendit lineam?
Quonàm demersæ incumbunt bases ejus;
Aut quis posuit lapidem ejus angularem,
Quùm simul ovarent stellæ matutinæ;
Unàque clangerent omnes filii Dei?
Et foribus occlusit mare,
Cùm erumperet, ex utero exiret;
Cùm involverem illud indumento nubis,
Et fascia densæ caliginis;
Et diffringerem illi decretum alveum,
Poneremque repagula et valvas;
Diceremque, huc usque veni, nec progreditor;
Et hìc obstaculum esto tuorum fluctuum superbiæ?
Job. XXXVIII, 4 et 11.

» Qui a renfermé, dans trois de ses doigts, la poussière
» de la terre?
» Qui a pesé les montagnes avec le fléau,
» Et les collines dans la balance?
» Levez les yeux en haut,
» Et contemplez quel est celui qui a créé tous ces
» corps;
» Qui fait marcher leur armée en un nombre déter-
» miné;
» Qui appelle chacun d'eux par son nom;
» Et à cause de la grandeur de sa puissance et de sa
» force, il n'en est pas un seul qui manque. » (a)

On voit, par ces exemples, que le pouvoir et la sagesse de Dieu, attestés par la disposition de l'univers, et l'ordre qui le gouverne,

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Quis mensus est pugillo suo aquas;
Et cœlos palmo aptavit;
Et comprehendit triente pulverem terræ?
Et ponderavit trutinâ montes,
Et colles bilance?
Attollite in sublime vestros oculos,
Et contemplamini quis creavit ista;
Qui educit numero exercitum eorum,
Eaque omnia nominatim appellat;
Præ magnitudine virium et robore potentiæ, ne
unum deest.

Is. XL, 12 et 26.

de

de même que les ouvrages et les actes du Très-Haut, fournissent une grande abondance de détails et d'images infiniment élevées, et bien dignes du sujet. Mais il en est autrement, lorsqu'il s'agit des attributs de Dieu considérés en eux-mêmes d'une manière générale et abstraite, sans aucune induction et sans aucun développement des opérations et des effets qui en émanent. Ici l'esprit est entièrement plongé et englouti dans un abyme immense; et il fait d'inutiles efforts pour saisir quelque appui, à l'aide duquel il puisse s'en dégager et en sortir. Mais la difficulté même du sujet nous en fait apprécier toute la grandeur; et pendant que notre esprit se fatigue à embrasser ce qui dépasse les bornes étroites de ses conceptions, ce travail même, et l'impuissance de ses efforts, lui prouvent qu'il s'agit au moins d'un objet bien grand. C'est ce qui rend si sublime le passage suivant, dans lequel le poëte sacré semble s'élancer avec le plus pénible effort, vers un objet d'une grandeur infinie, sans pouvoir jamais l'atteindre; employant, pour y parvenir, des images bien inférieures sans doute au sujet, mais cependant au-dessus de tout ce que la nature pouvoit lui fournir:

« Seigneur, votre bonté atteint jusqu'aux cieux ;
» Et votre vérité, jusqu'aux nuées :
» Votre justice est semblable aux monts inébran-
» lables ;
» Vos jugemens sont comme le grand abyme. » (a)

Mais en ce genre, rien n'est plus sublime que lorsque la description se forme à l'aide d'une dénégation continuée ; que lorsqu'on accumule les images les plus grandes et les plus élevées, et que les rapprochant de l'objet en question, on montre combien elles restent au-dessous de lui. Par-là les limites s'éloignent de toutes parts, et finissent par disparoître entièrement : peu à peu l'esprit est entraîné dans les régions de l'infini, et se sentant lancé dans ces espaces immenses, il est saisi tout-à-la-fois de la plus haute admiration, et d'un effroi mêlé de plaisir. Les livres saints nous offrent beaucoup d'exemples de ce genre;

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

O Jehova, ad cælos pertingit benignitas tua;
Veritas tua, usque ad nubes;
Justitia tua instar montium validorum;
Judicia tua abyssus magna!

Ps. XXXV, 6.

un ou deux, que nous allons citer, suffiront pour rappeler le souvenir des autres :

« Pourras-tu pénétrer les secrets de Dieu?
» Pourras-tu découvrir la perfection du Tout-
» Puissant?
» Il est aussi élevé que les cieux! que feras-tu?
» Plus profond que l'enfer; comment pourras-tu le
» connoître?
» Il surpasse la terre en longueur,
» Et la mer en étendue. » (a)

« Où me retirer, pour me dérober à votre esprit?
» Où fuir, pour éviter votre présence?
» Si je m'élève dans les cieux, c'est là que vous
» habitez;
» Si je descends aux enfers, vous y êtes aussi!
» Si je m'enfuis vers l'aurore,
» Si je transporte mon séjour à l'extrémité de la mer
» du couchant,

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Numquid Dei intima pervestigabis?
An invenies etiam perfectionem omnipotentis?
Altitudines cœlorum! quid ages?
Orco profundior; quid cognosces?
Mensura ejus terrâ longior,
Et latior est mari.

Job. XI, 7.

» C'est encore votre main qui me conduira ;
» C'est votre droite qui me soutiendra. » (a)

Dans ces passages, comme on voit, est exprimée l'idée de l'infini, qu'il est si difficile de rendre sensible à notre esprit : si elle est énoncée simplement, d'une manière abstraite, et sans aucun accessoire, elle échappe à notre intelligence, et se dérobe à notre conception. C'est pourquoi les écrivains sacrés ont recours à certaines circonstances, à certaines images, par le secours desquelles ils donnent de la consistance à une notion si subtile et si déliée, et transportent par-là de l'entendement aux sens une idée si fugitive. Ils nous font parcourir toutes les dimensions de l'espace, sa longueur,

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Quò discedam à spiritu tuo ;
Et quò à facie tuâ fugiam ?
Si ascendam cœlos, ibì tu ;
Et in orco cubem, eccè te !
Fugam capiam auroram versus ; (1)
Habitem in extremitate maris occidui :
Etiam illìc manus tua ducet me ;
Et apprehendet me dextera tua.

Ps. CXXXVIII, 7.

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

M. Lowth, peu satisfait de la manière dont ce verset est rendu dans les versions ordinaires, a proposé cette nouvelle interprétation, que nous avons exactement suivie dans notre traduction.

sa largeur, sa profondeur; ils les désignent, non par des dénominations générales et vagues, mais par une mesure connue, fixe, et la plus grande que la nature fournisse, ou que notre esprit puisse concevoir. Emporté au-delà de ces limites, il ne trouve plus d'objet auquel il puisse s'attacher; il erre de toutes parts; et après d'inutiles efforts pour atteindre les bornes du sujet, il parvient enfin à l'infini, dont l'aspect informe et immense, lorsqu'il se montre à découvert à notre ame, comme par ce procédé des écrivains sacrés, produit toujours l'effet le plus puissant, et la frappe en même temps d'étonnement et de frayeur.

Rien de plus propre encore à nous pénétrer de l'idée de la majesté et de la puissance divine, que ces négations ou ces affirmations véhémentes et animées, qui sont présentées sous la forme d'une interrogation hardie et pleine d'assurance; aussi les poëtes sacrés font-ils de cette tournure un usage très-fréquent.

« C'est là le dessein que le Seigneur a formé au
» sujet de la terre entière;
» Voilà la main qui s'est étendue sur toutes les nations.
» Oui, le Dieu des armées a porté ce décret: qui
» pourra le rendre vain?

» C'est sa main qui s'est étendue : qui sera capable
» de la détourner? » (a)

Autre exemple :

« Aura-t-il parlé sans exécuter ce qu'il a dit?
» Aura-t-il prononcé sans effectuer sa parole? » (b)

Il n'y a pas moins d'énergie dans la concession simulée, dans l'ironie attribuée à Dieu lui-même : le passage suivant nous en fournit un exemple admirable :

« Pare-toi de grandeur et de magnificence, dit le
» Tout-Puissant à Job;
» Revêts-toi de majesté et de gloire :
» Répands de tous côtés les feux de ta colère;
» Par ton aspect, abaisse tout homme qui s'élève;
» Regarde tout homme élevé, et que ton regard le
» renverse.
» Écrase les impies jusqu'à la dernière trace,
» Réduis-les en poussière;

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Hoc est decretum de omni terrâ consilium,*
Et hæc est manus extensa in omnes gentes :
Nam Jehova exercituum decrevit; et quis irritum faciet?
Et ipsius est manus quæ extenditur; et quis eam avertet?

Is. XIV, 26.

(b) *An ille dixit, et non faciet?*
An locutus est, et non effectum dabit?

Nombr. XXIII, 19.

» Enveloppe leur visage, et plonge-les dans les
» ténèbres ;
» Et moi aussi, alors je te rendrai témoignage,
» Lorsque ta droite t'aura sauvé. » (a)

La puissance divine et la foiblesse humaine, ainsi comparées, s'accroissent mutuellement par ce parallèle : l'absurdité manifeste qui se découvre par la comparaison de deux choses si inégales, montre avec la dernière évidence cette inégalité même, et sépare les deux objets par une distance infinie.

Mais les poëtes sacrés parlant toujours de Dieu comme de l'homme, lui attribuant nos actions, nos affections, et même nos organes, peut-on supposer qu'ils aient toujours dignement exprimé la majesté divine, et

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Orna te, age, magnificentiâ et celsitudine;
Et indue majestatem et gloriam :
Effunde quaquaversum æstus iræ tuæ;
Et aspectu tuo omnem elatum deprime,
Aspice omnem elatum, prosterne eum;
Et contere impios in vestigio suo :
Obrue eos in pulvere pariter;
Involve eorum vultus, et in obscurum demerge.
Tùm etiam ego tibi confitebor;
Cùm tibi salutem præstiterit dextera tua.
Job. XL, 7.

qu'ils ne l'aient pas, au contraire infiniment atténuée et profanée ? Ne sera-t-on pas en droit de leur adresser le reproche que Longin adresse à Homère, d'avoir fait des hommes de ses Dieux, et de les avoir même ravalés au-dessous de la condition de l'homme? — Non sans doute ; il en est bien autrement. Homère et les autres poëtes profanes, entraînés par les opinions les plus erronées, nous ont transmis, sur leurs divinités, des récits qu'il est presque impossible de prendre dans un sens figuré (1), quoique dans leur sens propre, ils soient aussi absurdes qu'impies. Les poëtes sacrés, au contraire, nous retracent la nature divine sous une forme humaine, parce que la foiblesse de l'esprit de l'homme l'exige impérieusement ; mais ils en usent de telle manière que ce qu'ils empruntent à l'homme pour l'appliquer à la divinité, ne puisse jamais être entendu au sens propre. L'esprit est toujours ramené de l'ombre à la réalité ; jamais il n'est arrêté à l'image toute nue : mais sur-le-champ, il cherche et étudie ce que la nature divine peut lui présenter d'analogue à cette image, rapport

(1) Voy. Fabric. *Biblioth. Græc.* liv. V, c. XXVI, paragr. 16.

sans doute trop vaste et trop élevé pour qu'il puisse le saisir et le concevoir parfaitement, mais qui cependant le remplit de crainte et d'admiration.

Ceci nous explique la raison peu connue d'une chose très-remarquable. Il s'agit de savoir pourquoi, entre les diverses images qui sont appliquées à la divinité, celles qui, dans leur sens propre, sont les plus étrangères à sa nature, et semblent les moins dignes d'elle, sont cependant celles qui, dans la métaphore et la comparaison, ont le plus de sublimité. Par exemple, les images empruntées du corps humain et de ses organes ont presque toujours quelque chose de plus grand et de plus majestueux que celles qui le sont de nos passions ou de notre entendement, tandis que les images qui sont prises des animaux surpassent souvent en élévation celles que l'homme a fournies. Tel est, en effet, l'aveuglement et l'ignorance de notre esprit dans la contemplation de la divinité, que nous ne pouvons, en aucune manière, en atteindre l'idée pure et simple; nous y mêlons toujours quelque chose de terrestre. Il nous est facile d'en séparer des accessoires trop grossiers, empruntés des objets corporels;

mais nous avons de la peine à en détacher ceux qui sont pris des facultés rationnelles ou sensitives de notre ame. De-là il arrive souvent que ces images empruntées de la plus noble partie de notre être, lorsqu'elles sont appliquées à la divinité, nous arrêtent, comme si elles lui étoient attribuées dans un sens propre : celles, au contraire, qui semblent puisées à une source plus éloignée, et qui paroissent plus étrangères à la nature divine, notre pensée les rejette et les repousse sans peine ; et s'attachant fidèlement à la convenance et à l'analogie, elle s'élève toujours à quelqu'idée grande et magnifique, quoique souvent accompagnée de ténèbres. Examinons si ce n'est point ce qui a lieu dans les passages suivans.

Lorsque le psalmiste attribue au Très-Haut le trouble que fait éprouver à l'homme une insulte inattendue, cette image ne présente rien de sublime et de frappant.

« Dieu l'entendit, et sa colère s'alluma,
» Et il rejeta Israël avec un extrême dégoût. » (*a*)

(*a*) TEXTE DE M. LOWTH.

Audivit Deus, et ira exarsit ;
Et Israëlem cum summo fastidio rejecit.
Ps. LXXVII, 59.

Mais quand peu après, la même idée nous est offerte sous des images beaucoup plus grossières, et retracée par des métaphores bien plus hardies, on ne peut qu'y reconnoître le dernier degré de sublime :

« Alors le Seigneur se réveilla comme d'un profond
» sommeil,
» Comme un puissant guerrier que l'ivresse fait
» éclater en de fortes clameurs. » (a)

Il en est de même des exemples qui suivent, dans lesquels l'image est empruntée des rugissemens du lion, des cris usités dans les travaux champêtres, et de la rage ordinaire aux bêtes les plus féroces :

« Le Seigneur rugira d'en haut,
» Et fera entendre sa voix de sa demeure sacrée :
» De son trône, il poussera des rugissemens épou-
» vantables ;
» Il poussera un cri pareil à celui des vignerons qui
» foulent les raisins. » (b)

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Tùm expergefactus est Dominus veluti ex somno;*
Tanquàm Athleta præ vino in clamorem erumpens.
Ps. LXXVII, 65.

(b) *Ex alto rugiet Jehova;*
Et ex sacrosancto habitaculo edet vocem :
Horrendum rugiet super sedem suam ;
Edet celeusma sicut calcantes uvas.
Jerem. XXV, 30.

« Je serai pour eux, est-il dit ailleurs, je serai pour
» eux, comme un lion ;
» Tel qu'un léopard, je me placerai en embuscade
» sur leur route ;
» Je viendrai à leur rencontre, pareil à l'ourse qui a
» perdu ses petits,
» Et je leur déchirerai les entrailles. » (a)

Plus les images considérées en elles-mêmes respirent quelque chose de grossier, de disparate et d'indigne d'un si noble sujet, plus notre esprit est prompt à s'en détacher, et à s'élever sans retard à la contemplation de la réalité.

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Et ero illis instar leonis ;
Sicut pardus juxta viam insidiabor :
Occurram illis ut ursa orbata,
Et discerpam eorum præcordia.

Osée, XIII, 7 et 8.

LEÇON DIX-SEPTIÈME.

Du sublime de sentimens.

SOMMAIRE. Agitation violente de l'ame, seconde source du sublime de pensées. Enthousiasme véritable, attribut particulier des poëtes sacrés. La Poésie, en excitant les passions, montre tout son pouvoir, et atteint son double but, l'utilité et le plaisir. En quoi l'excitation des passions est utile. Comment le plaisir naît de celles mêmes qui sont liées avec la douleur. Différence et rapports qui existent entre le pathétique et le sublime. Exemples du sublime, né de l'imitation des passions.

Nous établissons, avec Longin, pour seconde source du sublime, une forte émotion de l'ame, et l'exaltation des sentimens. C'est ce que ce rhéteur appelle *une passion violente et portée jusqu'à l'enthousiasme.* Examinons en quoi consiste cet enthousiasme, de quel effet peuvent être en poésie le mouvement imprimé aux passions, et leur imitation ; enfin, quel est le rapport qui unit les émotions de l'ame et le sublime.

Nous avons déjà remarqué plus d'une fois que l'élocution poétique est l'effet naturel et propre d'une puissante émotion ; que la Poésie tire son origine, et emprunte son caractère général, sa couleur, son langage, son action, de l'altération qu'éprouvent notre ame et notre corps, notre imagination, nos sens, nos discours, notre voix, notre respiration même, quand nos passions sont fortement excitées. Toute affection de l'ame, lorsqu'elle domine avec trop d'empire, devient une sorte de fureur momentanée. Si le poëte excelle assez par le génie, ou plutôt par l'imagination, pour se pénétrer facilement d'une passion quelconque ; pour transporter dans son ame des sentimens étrangers, et les rendre, suivant la nature du sujet, avec justesse, vivacité et énergie, nous disons alors, en employant une expression vulgaire, qu'il est *animé de la fureur poétique.* Nous pouvons l'appeler *furieux*, avec Aristote ; *hors de sens*, *agité par les Dieux*, *saisi d'enthousiasme*, avec Platon ; *inspiré par la divinité*, *rempli de l'esprit divin*, avec les Latins ; non que, comme l'avance un poëte,

« Dans nos ames les Dieux portent cette fureur ;

mais parce que, pour chacun de nous,

» Un vif désir devient une divinité. » (a)

Nous appellerions donc cette sorte d'enthousiasme, un enthousiasme naturel, si, par cette expression, nous ne semblions réunir des idées contradictoires. Mais certes, il est d'une nature bien différente; il naît d'une source bien plus élevée, cet enthousiasme véritable, pur, et vraiment digne de ce nom, dont est seule animée la Poésie plus sublime des Hébreux, et sur-tout des prophètes.

Or, de même que la Poésie doit sa naissance aux sentimens passionnés de l'ame, de même aussi c'est dans l'expression de ces sentimens qu'elle déploie toute sa puissance; et c'est en les excitant qu'elle atteint merveilleusement son but.

On convient que l'imitation forme l'essence de la Poésie; tout ce que notre ame peut embrasser par la pensée, elle l'imite, les choses, les lieux, les objets de la nature et ceux de l'art, les actions, les mœurs, les

---

(a) *Dî ardorem hunc mentibus addant,*
Suâ cuique Deus fit dira cupido.
Virg. Eneid. VIII.

sentimens. Mais puisque l'homme trouve tant de charmes dans toute imitation, il est impossible qu'il ne soit pas sur-tout frappé et transporté de celle qui lui peint sa propre image ; qui lui retrace ces émotions, ces changemens, ce trouble, ces mouvemens secrets qu'il reconnoît et qu'il éprouve en lui-même. Cette imitation reçoit un nouveau prix de sa difficulté, et de la finesse d'observation qu'elle exige ; et elle obtient toute notre admiration, lorsque nous la voyons produire des effets que nous jugions à peine possibles. Notre ame ne reconnoît l'exactitude et la fidélité des autres peintures, que plus tard, par le secours de la mémoire, et à l'aide, pour ainsi dire, d'un intermédiaire. Mais lui offre-t-on l'image d'une passion ? Soudain elle l'aperçoit sans voile : douée du sentiment intime de sa propre existence et de ses mouvemens, non-seulement elle aperçoit cette passion, mais sur-le-champ elle l'éprouve, ou du moins elle ressent une émotion qui en approche. De-là vient que cette sorte de sublime qui naît de l'exaltation des sentimens et de l'imitation des passions, a le plus grand pouvoir sur notre cœur. Tout ce qu'on lui montre d'extérieur, quelque noble, quelque

quelque magnifique qu'il soit, l'émeut bien moins que ces mouvemens intérieurs dont il éprouve au-dedans de lui-même la grandeur, la force et la violence.

De même que l'imitation des passions est le chef-d'œuvre de la Poésie, de même encore en les excitant, elle atteint admirablement le but et la fin qu'elle se propose. Cette fin, c'est de se rendre utile par le plaisir; or, l'art d'exciter les passions en les imitant, réunit l'agrément et l'utilité.

Le mouvement ainsi imprimé aux passions est principalement utile, par l'usage juste et légitime qu'on en fait, par le soin que l'on prend de les diriger vers le but qui leur est propre, et de les régler sur les desseins de la nature et les lois de la vérité, c'est-à-dire, de ne chercher qu'à faire naître la haine de ce qui est mal, et l'amour du bien. S'il est quelque poëte qui suive une route opposée, on peut dire qu'il abuse de son art, de la manière la plus coupable. Les passions, en effet, sont les principes et les élémens des actions des hommes : toutes en elles-mêmes sont bonnes, utiles, honnêtes; et quand leur développement est bien réglé, non-seulement elles nous conduisent à la vertu, mais encore

elles nous animent et nous enflamment pour elle. Le devoir de la Poésie est de les exciter, de les diriger, de les gouverner, et non de les éteindre. Les exercer, les régler, les corriger, telle est la science dont elle fait profession. C'est là ce que semble entendre uniquement Aristote, lorsqu'il parle de l'art de *purger les passions*, quoique quelques interprètes aient donné à cette expresssion un sens tout différent.

L'impulsion donnée aux passions est bien plus utile encore, en ce qu'elle produit un plaisir infini. Tout mouvement, en effet, imprimé aux passions, même à celles qui, dans leur principe, ont de l'affinité avec la douleur, est toujours accompagné d'un charme exquis et singulier, lorsque ce mouvement est dû à l'imitation. Ce charme naît en partie de la contemplation de l'imitation; en partie du sentiment de notre bonheur, comparé au malheur des autres; mais sur-tout du *sens moral.* La nature a placé dans le cœur de l'homme un esprit de générosité, et lui a ordonné de ne pas borner ses soins à lui seul, mais de s'intéresser encore à ses semblables, et de ne regarder comme étranger pour lui rien de ce qui touche l'humanité

en général. Ainsi trouver du plaisir dans le bonheur des autres hommes; s'affliger des maux qu'ils souffrent ; chérir la bienfaisance et la vertu ; concevoir de la haine et de l'indignation contre la cruauté et l'injustice ; obéir, en un mot, à sa nature, est un acte juste, honnète, beau et agréable.

Le sublime et le pathétique diffèrent beaucoup en général : il est cependant un rapport qui les lie ensemble. Le pathétique comprend les sentimens que nous éprouvons en nous, et que nous excitons dans les autres. Quelques-uns de ces sentimens se peignent sans être environnés d'aucune sorte de sublime. Quelquefois aussi le sublime n'est accompagné de l'expression d'aucun sentiment ; mais il n'est point de sublime qui n'excite quelque émotion. Celui qui naît de la grandeur des images et des pensées, produit toujours l'admiration, qui est suivie presque toujours de l'amour ou de la haine, ou de la crainte, comme le démontrent suffisamment les exemples de ce genre que nous avons cités en dernier lieu.

Vouloir nous arrêter ici à développer combien la Poésie sacrée des Hébreux a de puissance pour exciter les passions, et pour les

diriger convenablement vers la fin qui leur est propre ; comment elle ne les exerce que sur des objets légitimes, les attachant à ces objets comme à un centre sur lequel elles doivent se mouvoir constamment ; comment, en retraçant le tableau de la majesté divine, elle pénètre et enflamme les esprits d'admiration ; comment, détachant nos plaisirs, nos espérances, nos affections, des choses viles de la terre, elle les transporte et les fixe au souverain bien ; comment elle réserve, pour le mal suprême, notre haine, nos craintes, notre douleur, trop soigneusement occupées des maux légers de la vie ; vouloir nous arrêter, dis-je, à ce développement, seroit un soin aussi inutile que déplacé, parce que tous ces objets, quoique souvent accompagnés d'un certain sublime, et dirigés avec un art admirable vers le but que se propose l'écrivain, n'ont point cependant un rapport direct avec ce que nous examinons en ce moment. Il s'agit moins en effet du sublime, en tant qu'il excite les passions, que de cette espèce particulière de sublime qui naît d'une impulsion violente donnée à l'ame, et de l'imitation ou peinture des passions.

Ici une carrière immense s'ouvre devant nous. En effet, la plus grande partie des Poésies sacrées est-elle autre chose qu'une imitation non interrompue des diverses passions ? La plupart de ces poëmes ont-ils un autre objet que l'admiration, née de la contemplation de la puissance et de la majesté de Dieu ; que la joie produite par le sentiment des faveurs célestes, et l'heureux succès des évènemens ; que la colère et l'indignation contre les impies et les ennemis du Très-Haut ; que la douleur enfantée par le remords et par les châtimens infligés au crime ; que la terreur causée par la crainte des vengeances divines ? Si l'on désire des exemples de toutes ces passions et des sentimens qui s'en rapprochent, qu'on ouvre au hasard le livre de Job, les pseaumes, les cantiques et les oracles des prophètes. Aussi lorsque nous songeons à en présenter quelques-uns ici, c'est bien moins la difficulté du choix qui nous occupe, que la crainte de ne pouvoir les développer, nous ne dirons pas, avec toute la dignité du sujet, mais seulement sans en affoiblir considérablement la sublimité.

L'admiration, toujours effet et suite du sublime, devient souvent aussi la cause qui

le produit. Elle enfante des pensées magnifiques ; elle emploie une élocution hardie et élevée, des phrases courtes, concises, interrompues.

« Le Très-Haut règne ; que les peuples soient dans
» le tremblement :
» Il est assis sur les chérubins ; que la terre frémisse
» de crainte. » (a)

« La voix du Seigneur a retenti au-dessus des eaux ;
» Le Dieu de gloire tonne ;
» Le Seigneur tonne au-dessus des grandes eaux.
» La voix du Seigneur est puissante ;
» La voix du Seigneur est pleine de majesté. » (b)

« Seigneur, entre tous les dieux, qui est semblable
» à vous ?

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Jehova regnat; contremiscant populi :*
Cherubis insidet ; commoveatur tellus.
Ps. XCVIII, 1.

(b) *Vox Jehovæ super aquas ;*
Deus gloriæ intonat ;
Jehova super aquas validas.
Vox Jehovæ potens ;
Vox Jehovæ plena majestatis.
Ps. XXVIII, 3.

» Qui, comme vous, est redoutable par sa sainteté !
» Terrible par l'éclat de sa gloire ; fécond en merveilles !
» Vous avez étendu votre droite ; la terre va les engloutir. » (a)

La joie est plus vive et plus hardie dans ses transports ; elle forme des pensées grandes, se saisit des images les plus brillantes, prodigue les expressions les plus animées, et ne craint pas de hasarder les figures les plus audacieuses et les moins usitées. Dans les cantiques d'actions de grâces de Moïse et de Débora, quelle sublimité se manifeste dans les pensées, le style et l'ordonnance ! Quelle est cette alégresse de la nature entière, si souvent rappelée dans les pseaumes, lorsque toutes les créatures, celles qui sont douées du sentiment comme celles qui en sont privées, célèbrent à l'envi les louanges du Créateur ? Ne semble-t-il pas que la Poésie triomphe elle-même de joie, qu'elle n'est plus maîtresse

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Quis tuî similis inter Deos, Jehova !
Quis tuî similis, verendus sanctitate !
Terribilis laudum, faciens mirabilia !
Extendisti dextram, absorbet eos tellus.

Exod. XV, 11.

de ses transports, et qu'elle est livrée à une sorte d'ivresse ?

« Dites, au milieu des nations : Le Seigneur règne ;
» il a mis en équilibre l'univers qui ne sera
» point ébranlé ; il va juger les peuples dans
» sa justice.
» Que les cieux se réjouissent ; que la terre soit dans
» les transports ; que la mer s'agite avec tout ce
» qu'elle renferme !
» Que les champs bondissent avec tout ce qu'ils
» contiennent ; que les arbres des forêts soient
» transportés de joie à l'aspect du Seigneur,
» parce qu'il vient pour juger la terre !
» Il jugera l'univers avec équité, et les peuples dans
» sa vérité. » (1)

---

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

Nous avons traduit ce passage d'après la Vulgate.

TEXTE DE LA VULGATE.

Dicite in gentibus quia Dominus regnavit. Etenim correxit orbem terræ qui non commovebitur : judicabit populos in æquitate.

Lætentur cœli, et exultet terra, commoveatur mare, et plenitudo ejus : gaudebunt campi, et omnia quæ in eis sunt.

Tunc exultabunt omnia ligna silvarum à facie Domini, quia venit, quoniam venit judicare terram.

Judicabit orbem terræ in æquitate, et populos in veritate suâ.

Ps. XCV, 10 — 13.

VERS DE M. LOWTH.

Dicite, regnat Deus omnipotens ;
Dicite populis, ipse Jehova
Posuit stabilis mœnia mundi,

Rien de plus magnifique et de plus grand que la peinture du courroux et de l'indignation, sur-tout de celle du Très-Haut. Moïse nous en fournit un noble modèle dans cette ode prophétique, dont il n'est aucune partie qui ne brûle de tous les feux de la colère. Nous en avons extrait déjà plusieurs exemples d'un genre un peu différent. Le suivant mérite bien de n'être point oublié :

« Oui, j'élève ma main vers les cieux,
» Et je dis : Comme je vis éternellement,
» De même aussi, j'aiguiserai le tranchant de mon
» glaive ;
» Et ma main saisira les armes du jugement.
» Je tirerai vengeance de mes ennemis;
» Je rendrai la pareille à ceux qui m'ont haï.

Rerum validas torquet habenas.
Cœli exultent ; concinat æther ;
Resonet cantu conscia tellus ;
Resonent sylvæ ; resonent montes ;
Geminent palmis flumina plausum ;
Fremitu læto reboet pontus :
Psallite, clangite, quæque patentes
Colitis terras, quæque profundum
Advenit, advenit ipse Jehova,
Regat ut populos legibus æquis ;
Totum numine temperet orbem.

Vid. suprà, p. 245.

» J'enivrerai mes flèches de sang... (1)
» Mon glaive dévorera la chair;...
» Du sang des blessés et des captifs;...
» La chair des ennemis, leur tête couverte de longs
» cheveux. » (a)

Isaïe, dans un sujet semblable, n'est ni moins hardi, ni moins véhément :

« Le jour de la vengeance est dans mon cœur;
» Et l'année où je dois racheter ceux qui sont à moi,
» arrive.
» J'ai regardé autour de moi, et je me suis vu sans aide;
» J'ai été saisi d'étonnement, parce que j'étois sans
» secours.
» Alors mon bras m'a sauvé,
» Et mon indignation même m'a servi de soutien.
» Dans ma colère, j'ai foulé aux pieds les peuples;

---

(1) Voyez sur la disposition de ces dernières lignes, la Leçon dix-neuvième.

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Nam manum meam ad cœlos attollo,
Et dico, ut ego in æternum vivo,
Itâ acuam gladii mei fulgur,
Et manus mea arripiet arma judicii;
Hostibus meis ultionem reddam,
Eisque qui me oderunt rependam:
Inebriabo sagittas meas sanguine,
Et gladius meus devorabit carnes;
Sanguine confossorum captorumque,
De capite capillato inimicorum.

Deuter. XXXII, 20.

» Dans l'ardeur qui m'animoit, je les ai frappés de
» stupeur et d'ivresse;
» Et j'ai fait ruisseler leur sang sur la terre. » (a)

La peinture que Moïse nous trace des menaces auxquelles se livroient les ennemis d'Israël, et de la fureur qui les transportoit, n'est pas moins sublime, et elle relève d'une manière admirable la grandeur de leur défaite inattendue :

« L'ennemi avoit dit : Je les poursuivrai; je les
» atteindrai;
» Je partagerai leurs dépouilles; mon ame se rassasiera;
» Je tirerai le glaive; ma main les exterminera.
» Votre esprit a soufflé, Seigneur, et la mer les a
» engloutis. » (b)

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Nam dies ultionis in corde meo est,*
Et annus quo meos redimam venit :
Et circumspexi, neque erat adjutor;
Et obstupui, neque enim erat sustentator :
Tùm mihi salutem præstitit brachium meum,
Et indignatio mea ipsa me sustentavit :
Et conculcavi populos in irâ meâ,
Et in æstu meo ebrios et attonitos reddidi,
Et cædem eorum derivavi in terram.
Is. LXIII, 4.

(b) *Dixerat hostis : Persequar, adsequar;*
Dividam spolia, exsaturabitur anima mea;
Stringam gladium, exscindet eos manus mea.
Spiritu tuo flavisti; operuit eos mare. Exod. XV, 9.

La douleur est presque toujours humble et dans l'abaissement ; elle semble étrangère au sublime. Mais lorsqu'elle est portée à l'excès, et qu'elle maîtrise entièrement l'ame, elle se relève avec une audace extrême, et se change en une sorte de fureur. Peut-on accuser Jérémie de timidité et de bassesse, lorsqu'il déplore en ces termes, le malheur de Sion ?

« Il a tendu son arc, comme un ennemi ; comme un
» ennemi, il a fortifié sa droite :
» Il a répandu sa colère, ainsi qu'un feu dévorant,
» sur les tentes de la fille de Sion. » (a)

Mais en ce genre, rien n'égale la douleur de Job ; douleur énergique, véhémente, enflammée, et qui, au comble même du malheur, respire toujours quelque chose de courageux et d'élevé.

« Dans son cœur à-la-fois,
» Fermentent la douleur, la honte, le courage. » (1)

TEXTE DE M. LOWTH.

(a) *Arcum suum hostili more intendit ; dextram firmavit velut inimicus ;*
In tentoria filiæ Sionis iram suam instar ignis effudit.
Lament. II, 4.

(1) . . . . *Æstuat ingens*
Uno in corde pudor, luctusque, et conscia virtus.
Virg. Æn. X, 870.

Nous l'entendons s'écrier :

« Sa colère me déchire ; il me poursuit avec une
» haine acharnée.
» Mon ennemi grince les dents,
» Et aiguise contre moi ses yeux.
» Leur gueule s'ouvre contre moi ;
» Ils me frappent ignominieusement au visage ;
» Ils se rassasient tous à l'envi de mes maux.
» Dieu m'a livré, chargé de liens, au méchant,
» Et m'a précipité dans les mains des impies.
» J'étois tranquille, et il m'a écrasé entièrement ;
» Il m'a saisi à la tête, et m'a mis en pièces ;
» Il m'a établi pour servir de but à ses traits ;
» Ses archers m'ont environné pour m'attaquer ;
» Il sillonne mes reins sans pitié ;
» Il répand mes entrailles sur la terre.
» A chaque instant il me frappe de nouveaux
» coups,
» Et s'élance sur moi, comme un guerrier. » (a)

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Ira ejus discerpit me, et hostili odio prosequitur ;
Dentibus suis in me infrendit,
Hostis meus acuit contrà me oculos suos.
Fauces suas contrà me distendunt ;
Maxillas meas contumeliosè percutiunt ;
Pariter super me sese exsaturant.
Constrictum me Deus iniquo tradidit,
Et in manus impiorum me præcipitavit.

Dans cet autre passage, avec quelle magnificence et quelle élévation se peignent la douleur et le désespoir !

« Plût au ciel qu'on pesât dans la balance
» mes péchés, qui m'ont exposé à la
» colère du Très-Haut, et le mal que j'endure:
» on verroit qu'il surpasse en pesanteur les
» sables de la mer. C'est pour cela que mes
» paroles sont pleines de douleur, parce que
» les flèches du Seigneur sont dans mon sein,
» que leur indignation épuise mes esprits, et
» que les terreurs du Très-Haut combattent
» contre moi.....

» Qui me donnera que ma prière soit
» exaucée, et que Dieu m'accorde ce que
» j'attends de lui ; que celui qui a commencé
» de me frapper achève entièrement de

Tranquillus eram, et me penitùs contrivit;
Et cervice prehensum minutatìm diffregit;
Ac me sibi pro scopo constituit.
Corona facta invadunt me jaculatores ejus;
Sulcat renes meos, nec parcit;
Effundit in terram fel meum.
Aliis super alias plagis continuò me profligat;
Impetum facit in me sicut bellator.

Job. XVI, 9.

» m'écraser ; qu'il déploie sa main, et qu'il
» me retranche de la terre. » (1)

---

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.

L'auteur a imité ce morceau en vers ; ce qui nous a obligés à suivre la Vulgate dans notre traduction.

TEXTE DE LA VULGATE.

Utinam appenderentur peccata mea, quibus iram merui, et calamitas quam patior, in staterâ!

Quasi arena maris hæc gravior appareret : undè et verba mea dolore sunt plena :

Quia sagittæ Domini in me sunt, quorum indignatio ebibit spiritum meum, et terrores domini militant contrà me.

Quis det ut veniat petitio mea : et quod expecto, tribuat mihi Deus?

Et qui cœpit, ipse me conterat : solvat manum suam, et succidat me?

Job. VI, 2, 4, 8, 9.

VERS DE M. LOWTH.

O si bilance mea libretur calamitas,
Justâque trutinâ moles cumulati mali!
Superat iniquo pondere arenas æquoris;
Nec temerè inæstuat gemitu erumpens dolor.
Stant penitùs imo tela infensi numinis
Defixa latere ; morsu lacerant viscera,
Ægrumque lentâ tabe spiritum hauriunt ;
Deique terrores acie instructâ ingruunt.
O cedat utinam supplicis precibus Deus!
Effundat iræ fræna tandem vindici ;
Manu solutâ, liberoque brachio,
Adigat trisulci vim coruscam fulminis,
Miserumque plagâ subitò interimat simplici.

Le poëme de Job est un modèle non moins achevé de l'art d'exciter et de peindre la terreur. L'exemple que nous venons de rapporter suffiroit seul pour le prouver. Mais le soin d'imprimer ce sentiment est revendiqué, comme sa fonction propre et spéciale, par la Poésie prophétique, qui n'est presque par-tout occupée qu'à annoncer les arrêts du Très-Haut. Ezéchiel est voué presque exclusivement à cette passion. Isaïe n'excelle pas moins à la peindre, quoique chargé souvent de prédire des évènemens heureux, et de publier des oracles de salut. Voici les menaces terribles qu'il adresse aux ennemis du peuple Juif :

« Poussez des hurlemens, car le jour du Seigneur
» approche.
» Quelle dévastation le Tout-Puissant va faire fondre
» sur la terre !
» Toutes les mains tomberont sans force,
» Et tous les cœurs se fondront.
» Les hommes, consternés par la crainte, déchirés
» par la douleur,
» Pousseront des plaintes, comme la femme en
» travail ;
» Ils se regarderont les uns les autres, avec étonnement,
» Le visage ardent comme les flammes.
» Car voici que le jour du Seigneur arrive ;

» Il

» Il vient, dans un appareil terrible, embrasé de
» colère, et bouillant de fureur,
» Pour réduire la terre en solitude,
» Et pour exterminer les pécheurs qui l'habitent.
» Les étoiles, les astres des cieux
» Ne donneront plus leur lumière;
» Le soleil s'obscurcira à son lever,
» Et la lune ne jettera plus son éclat accoutumé.
» Je punirai la malice de l'univers,
» Et les crimes des impies.
» Je réprimerai l'arrogance des superbes,
» Et j'abaisserai l'orgueil des tyrans.
» Je rendrai un mortel plus précieux que l'or pur,
» Et un homme plus rare que l'or d'Ophir.
» C'est pourquoi j'ébranlerai les cieux,
» Et la terre sera repoussée hors de sa place,
» Dans la colère ardente qui transportera le Dieu
» des armées,
» Au jour où s'allumera sa fureur. » (a)

Jérémie ne se distingue pas moins sous le même rapport, quoique plus habile dans la

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Ejulate, nam propinquat dies Jehovæ;
Adveniet, ut ab omnipotente vastitas!
Idcircò omnes manus solventur,
Et omne cor hominis liquescet;
Et consternati angoribus, et cruciatibus correpti,
Instar parturientis dolebunt:
Alter alterum attoniti respicient;

peinture des passions douces. Prenons pour exemple cette vision où sont retracés avec une si admirable clarté et un enthousiasme si vrai, les malheurs prêts à fondre sur la Judée :

« Mes entrailles, mes entrailles sont déchirées par
» la douleur;
» Mon cœur s'agite en tumulte au-dedans de moi : je
» ne puis garder le silence.

Instar flammarum vultu ardente.
Eccè dies Jehovæ advenit ;
Atrocitas, et excandescentia, et æstus iræ :
Ut redigat terram in desolationem,
Et peccatores ejus ex eâ exscindat.
Nam stellæ cœlorum, et eorum sidera,
Non emittent lucem suam ;
Caligabit sol in ortu suo,
Nec splendorem suum effundet luna.
Et animadvertam in orbis malitiam,
Et in impiorum crimina ;
Et comprimam arrogantium fastus,
Et superbiam tyrannorum dejiciam.
Mortalem reddam obryzo pretiosiorem,
Et hominem auro Ophirino.
Propterea cœlos faciam contremiscere,
Et commovebitur tellus è loco suo ;
In excandescentiâ Jehovæ exercituum,
Et in die iræ ejus exardescentis.

Job. XIII, 6 — 13.

» Car, ô mon ame, tu as entendu la voix de la trom-
» pette, et le fracas de la guerre :
» On proclame désastre sur désastre; toute cette terre
» est dévastée :
» En un instant mes tentes sont ravagées; en un
» clin d'œil mes pavillons sont emportés.
» Jusqu'à quand verrai-je l'étendard, entendrai-je
» le son éclatant de la trompette ?
» J'ai porté mes regards sur la terre; je l'ai vue sans
» forme, et dépouillée :
» Je les ai tournés vers les cieux, et ils ne brillent
» plus, etc..... » (a)

Nous serions infinis si nous voulions citer tout ce qui a rapport avec la matière qui nous occupe. Peut-être aurons-nous

---

(a) TEXTE DE M. LOWTH.

Viscera mea! viscera mea! præcordia mihi dolent!
Tumultuatur intùs cor meum; silere non possum;
Nam vocem buccinæ audivisti, ô anima mea, clangorem belli!
Clades super cladem proclamatur, nam devastata est omnis hæc terra :
Subitò vastantur tentoria mea, momento mea vela.
Quousquè videbo vexillum, audiam clangorem buccinæ!.....
Aspexi terram, eccè autem informis est et vacua!
Cœlosque, nec lucent ampliùs!.....

Jerem. IV, 19.

occasion d'y revenir plus d'une fois, dans cette partie de notre ouvrage où nous aurons à traiter des différentes sortes de poëmes qu'on peut distinguer chez les Hébreux ; partie semée des plus grandes difficultés, que nous allons entreprendre maintenant, et pour laquelle nous réclamons toute l'indulgence de nos lecteurs.

Fin du premier volume.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du premier Volume.

